

L'ESPÉRANCE



Audiences du mercredi

PAPE FRANÇOIS

Audiences du mercredi

L'ESPÉRANCE

Pape François

2016 - 2017

Textes pris de

www.vatican.va

© Libreria Editrice Vaticana

© Photo by Marc-Olivier Jodoin on Unsplash

2020 Bureau d'information de l'Opus Dei

www.opusdei.org

Plan général des audiences du mercredi.....	5
Début d'une nouvelle série sur l'espérance chrétienne : la consolation de Dieu	6
L'espérance dans le livre d'Isaïe	8
La venue du Messie – Is 7, 14	10
L'espérance de Abraham – Rm 4, 18	12
L'espérance de Rachel	14
Le psaume 115 et la mise en garde contre les fausses espérances.....	16
Le prophète Jonas et la miséricorde de Dieu	18
Judith reconduit son peuple à l'espérance en Dieu.....	19
L'espérance chrétienne en I Thess 5, 4-11	21
L'espérance chrétienne se vit de façon communautaire selon saint Paul (I Thess 5, 12-22).....	23
L'espérance chrétienne ne déçoit pas (cf. Rm 5, 1-5)	24
Le gémissement de la Création, signe d'espérance (Rm 8, 19-27).....	26
Le Carême, chemin d'espérance.....	27
Aimer sans hypocrisie (cf. Rm 12, 9-13)	28
L'espérance chrétienne, la constance et la consolation (cf. Rm 15, 1-6)	30
Abraham, père dans l'espérance (cf. Rm 4, 16-21)	31
Le Christ ressuscité est parmi nous (cf. 1 P 3, 8-17)	32
« Le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il demeure seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit » (Jn 12, 24)	34
Le Christ ressuscité, notre espérance (dans I Cor 15).....	36
Dieu avec nous jusqu'à la fin du monde (cf. Mt 28, 20)	37
Marie, Mère de l'espérance.....	39
L'espérance de Marie-Madeleine	40
L'espérance des deux disciples d'Emmaüs	42
L'espérance et l'Esprit Saint.....	43
La prière du « Notre Père »	45
Importance de se savoir aimé.....	46
La recherche de la sainteté à l'école des saints.....	48
L'espérance chrétienne, force des martyrs.	50
L'espérance chrétienne dans la liturgie baptismale	51
Le Christ redonne l'espérance aux pécheurs.....	53
L'espérance eschatologique dans l'Apocalypse.....	55
Le rapport entre espérance et mémoire de la vocation.....	56
« Éduquer à l'espérance »	58
Les ennemis de l'espérance	60
Missionnaires d'espérance aujourd'hui.....	62
L'attente vigilante, dimension de l'espérance.....	63
L'espérance chrétienne et la mort.....	65
Le paradis, objet de notre espérance	66

Plan général des audiences du mercredi

2013 - Sur le Credo

2014 - Sur les sacrements

2014 - Sur les dons du Saint-Esprit

2014 - Sur l'Église

2014 - Sur la famille

2015 - Sur la miséricorde

2016 - 2017 Sur l'espérance chrétienne

2017 - Sur la valeur et la signification de la Messe

2018 - Sur la liturgie baptismale

2018 - Sur le sacrement de la confirmation

2018 - Sur les dix commandements

2018 - Sur la prière du Notre Père

2019 - Sur les Actes des Apôtres

Début d'une nouvelle série sur l'espérance chrétienne : la consolation de Dieu

7 décembre 2016

Chers frères et sœurs, bonjour !

Nous commençons aujourd'hui une nouvelle série de catéchèses sur le thème de l'espérance chrétienne. C'est très important, parce que l'espérance ne déçoit pas. L'optimisme déçoit, l'espérance non ! Nous en avons tant besoin, en ces temps qui paraissent obscurs, dans lesquels nous sommes parfois égarés devant le mal et la violence qui nous entourent, devant la douleur de tant de nos frères. Il faut de l'espérance ! Nous nous sentons égarés et même un peu découragés, parce que nous sommes impuissants et il nous semble que cette obscurité ne finira jamais.

Mais il ne faut pas laisser l'espérance nous abandonner, parce que Dieu, avec son amour, marche avec nous. « J'espère, parce que Dieu est à mes côtés » : cela, nous pouvons tous le dire. Chacun de nous peut dire : « J'espère, j'ai de l'espérance, parce que Dieu marche à mes côtés ». Il marche et me tient par la main. Dieu ne nous laisse pas seuls. Le Seigneur Jésus a vaincu le mal et nous a ouvert la voie de la vie.

C'est pourquoi, en particulier en ce temps de l'Avent, qui est le temps de l'attente, au cours duquel nous nous préparons à accueillir une fois de plus le mystère réconfortant de l'Incarnation et la lumière de Noël, il est important de réfléchir sur l'espérance. Laissons le Seigneur nous enseigner ce que signifie espérer. Écoutons donc les paroles de l'Écriture Sainte, en commençant par le prophète Isaïe, le grand prophète de l'Avent, le grand messager de l'espérance.

Dans la deuxième partie de son livre, Isaïe s'adresse au peuple avec une annonce de consolation :

« Consolez, consolez mon peuple, dit votre Dieu,
Parlez au cœur de Jérusalem
et criez-lui que son service est accompli,
que sa faute est expiée [...] ».

Une voix crie :

« Dans le désert, frayez le chemin de Yahvé ;
dans la steppe, aplanissez une route pour notre Dieu.
Que toute vallée soit comblée,
toute montagne et toute colline abaissées,
que les lieux accidentés se changent en plaine
et les escarpements en large vallée ;
alors la gloire de Yahvé se révélera
et toute chair, d'un coup, la verra,
car la bouche de Yahvé a parlé » (40, 1-2.3-5).

Dieu le Père console en suscitant des consolateurs, auxquels il demande de réconforter le peuple, ses fils, en annonçant que leur épreuve est terminée, que leur douleur est finie et que leur péché a été pardonné. C'est cela qui guérit le cœur affligé et effrayé. C'est pourquoi le prophète demande de *préparer la voie au Seigneur*, en s'ouvrant à ses dons et à son salut.

La consolation, pour le peuple, commence avec la possibilité de marcher sur la voie de Dieu, une voie nouvelle, rendue droite et pouvant être parcourue, une voie à préparer dans le désert, afin de pouvoir le traverser et de revenir dans sa patrie. Parce que le peuple auquel le prophète s'adresse vivait la tragédie de l'exil à Babylone, et à présent, en revanche, il s'entend dire qu'il pourra retourner sur sa terre, à travers une route rendue commode et large, sans vallée ni montagne qui rendent le chemin fatigant, une route aplanie dans le désert. Préparer cette route veut donc dire préparer *un chemin de salut et de libération* de tout obstacle et empêchement.

L'exil avait été un moment dramatique dans l'histoire d'Israël, quand le peuple avait tout perdu. Le peuple avait perdu sa patrie, sa liberté, sa dignité, et aussi sa confiance en Dieu. Il se sentait abandonné et sans espérance. Au contraire, voici l'appel du prophète qui rouvre le cœur à la foi. Le désert est un lieu dans lequel il est difficile de vivre, mais c'est précisément là que l'on pourra à présent marcher pour *retourner non seulement dans sa patrie, mais revenir à Dieu, et recommencer à espérer et à sourire*. Quand nous sommes dans l'obscurité, dans les difficultés, nous n'avons pas envie de sourire, et c'est précisément l'espérance qui nous enseigne à sourire pour trouver cette route qui conduit à Dieu. L'une des premières choses qui arrivent aux personnes qui se détachent de Dieu est que ce sont des personnes sans sourire. Peut-être sont-elles capables d'éclats de rire, elles en font l'un après l'autre, une blague, un éclat de rire... Mais il manque le sourire ! Seule l'espérance donne le sourire : c'est le sourire de l'espérance de trouver Dieu.

La vie est souvent un désert, il est difficile de marcher dans la vie, mais si nous nous confions à Dieu, elle peut devenir belle et large comme une autoroute. Il suffit de ne jamais perdre l'espérance, il suffit de continuer à croire, toujours, malgré tout. Quand nous trouvons devant un enfant, peut-être pouvons-nous avoir beaucoup de problèmes et de difficultés, mais nous avons en nous le sourire, parce que nous sommes face à l'espérance : un enfant est une espérance ! Et ainsi, nous devons savoir voir dans la vie le chemin de l'espérance qui nous conduit à trouver Dieu, Dieu qui s'est fait Enfant pour nous. Et cela nous fera sourire, cela nous donnera tout !

Ces paroles d'Isaïe sont ensuite précisément utilisées par Jean-Baptiste dans sa prédication qui invitait à la conversion. Il disait : « Voix de celui qui crie dans le désert : préparez le chemin du Seigneur » (Mt 3, 3). C'est une voix qui crie là où il semble que personne ne puisse écouter — mais qui peut écouter dans le désert ? —, qui crie dans l'égarement dû à la crise de la foi. Nous ne pouvons pas nier que le monde d'aujourd'hui vit une crise de la foi. On dit : « Je crois en Dieu, je suis chrétien » — « Je suis de cette religion... ». Mais ta vie est bien loin d'être chrétienne ; elle est bien loin de Dieu ! La religion, la foi, est tombée dans une expression : « Est-ce que je crois ? » — « Oui ! ». Mais ici, il s'agit de revenir à Dieu, de convertir le cœur à Dieu et d'aller sur cette route pour le trouver. Il nous attend. Telle est la prédication de Jean-Baptiste : préparer. Préparer la rencontre avec cet Enfant qui nous redonnera le sourire. Quand Jean-Baptiste annonce la venue de Jésus, c'est comme si les Israélites étaient encore en exil, parce qu'ils sont sous la domination romaine, qui les rend étrangers dans leur propre patrie, gouvernés par des occupants puissants qui décident de leurs vies. Mais la véritable histoire n'est pas celle faite par les puissants, mais *celle faite par Dieu avec ses petits*. La véritable histoire — celle qui restera pour l'éternité — est celle qu'écrit Dieu avec ses petits : Dieu avec Marie, Dieu avec Jésus, Dieu avec Joseph, *Dieu avec les petits*. Ces petits et simples que nous trouvons autour de Jésus qui naît : Zacharie et Élisabeth, âgés et frappés par la stérilité, Marie, jeune fille vierge promise en mariage à Joseph, les pasteurs, qui étaient méprisés et qui ne comptaient pas. Ce sont les petits, rendus grands par leur foi, *les petits qui savent continuer à espérer*. Et

l'espérance est la vertu des petits. Les grands, les satisfaits, ne connaissent pas l'espérance ; ils ne savent pas ce que c'est.

Ce sont eux, les petits avec Dieu, avec Jésus, qui transforment le désert de l'exil, de la solitude désespérée, de la souffrance, en une route aplanie sur laquelle marcher pour aller à la rencontre de la gloire du Seigneur. Et nous venons au fait : laissons-nous enseigner l'espérance. Attendons avec confiance la venue du Seigneur, et quel que soit le désert de nos vies — chacun sait dans quel désert il marche — il deviendra un jardin fleuri. L'espérance ne déçoit pas !

Frères et sœurs, nous commençons une nouvelle série de catéchèses sur le thème de l'espérance chrétienne. En ce temps de l'Avent, temps de l'attente, il est particulièrement important de réfléchir sur l'espérance. Dans son Livre, le prophète Isaïe adresse au peuple une annonce de consolation : « Consolez, consolez mon peuple, dit votre Dieu ». Dieu le Père console en suscitant des consolateurs à qui il demande d'encourager le peuple. Pour cela le prophète invite à préparer le chemin du Seigneur, en s'ouvrant à ses dons de salut. La consolation commence par la possibilité de marcher sur le chemin de Dieu, un chemin à préparer dans le désert pour pouvoir retourner chez soi, un chemin de salut et de libération. Le désert est un lieu où il est difficile de vivre, mais on peut y marcher non seulement pour revenir chez soi, mais pour revenir à Dieu, espérer et sourire. La vie est souvent un désert, mais si nous nous confions à Dieu, elle peut devenir une autoroute belle et large. Il suffit de ne jamais perdre l'espérance, de continuer à croire, toujours, malgré tout. Et, comme nous le montrent ceux qui entourent Jésus à sa naissance, ce sont les petits, rendus grands par leur foi, qui savent continuer à espérer. Laissons-nous donc enseigner l'espérance, attendons avec confiance la venue du Seigneur et quel que soit le désert de nos vies, il deviendra un jardin florissant.

Je salue cordialement les pèlerins de langue française, en particulier le collège Saint-Régis Saint-Michel, du Puy-en-Velay, et les membres du « service d'optimisation des homélies ». À la veille de la solennité de l'Immaculée Conception de la Vierge Marie, demandons-lui de nous aider à marcher dans l'espérance à la rencontre de son Fils et à accueillir avec joie sa venue. Que Dieu vous bénisse !

L'espérance dans le livre d'Isaïe

14 décembre 2016

Chers frères et sœurs, bonjour !

Nous nous approchons de Noël et le prophète Isaïe nous aide une fois de plus à nous ouvrir à l'espérance en accueillant la Bonne Nouvelle de la venue du salut.

Le chapitre 52 d'Isaïe commence par l'invitation à Jérusalem afin qu'elle se réveille, qu'elle secoue sa poussière et se débarrasse de ses chaînes et qu'elle revête ses plus beaux habits, parce que le Seigneur est venu libérer son peuple (vv. 1-3). Et il ajoute : « Mon peuple connaîtra mon nom, c'est pourquoi il saura, en ce jour-là, que c'est moi qui dis : Me voici » (v. 6).

À ce « me voici » prononcé par Dieu, qui résume toute sa volonté de salut et de proximité à notre égard, répond le chant de joie de Jérusalem, selon l'invitation du prophète. C'est un moment historique très important. C'est la fin de l'exil de Babylone, c'est la possibilité pour Israël de retrouver Dieu et, dans la foi, de se retrouver soi-même. Le Seigneur se fait proche, et le « petit reste », c'est-à-dire le petit peuple qui est resté après l'exil et qui en exil a résisté dans

la foi, qui a traversé la crise et a continué de croire et d'espérer également dans l'obscurité, ce « petit reste » pourra voir les merveilles de Dieu.

Le prophète insère alors un chant d'exultation :

« Qu'ils sont beaux, sur les montagnes, / les pieds du messager qui annonce la paix, / du messager de bonnes nouvelles qui annonce le salut, / qui dit à Sion : "Ton Dieu règne"« [...] « Ensemble poussez des cris, des cris de joie, / ruines de Jérusalem ! / Car Yahvé a consolé son peuple, / il a racheté Jérusalem. / Yahvé a découvert son bras de sainteté / aux yeux de toutes les nations, / et tous les confins de la terre ont vu / le salut de notre Dieu » (Is 52, 7.9-10).

Ces paroles d'Isaïe, sur lesquelles nous voulons nous arrêter un instant, font référence au miracle de la paix, et le font de façon très particulière, en plaçant le regard non pas sur le messager, mais sur ses pieds qui courent, rapides : « Qu'ils sont beaux, sur les montagnes, les pieds du messager... ».

Il ressemble à l'époux du Cantique des Cantiques qui court vers sa bien-aimée : « Voici qu'il arrive, sautant sur les montagnes, bondissant sur les collines » (Ct 2, 8). Ainsi, le messager de paix court lui aussi, apportant la bonne nouvelle de libération, de salut, et proclamant que Dieu règne.

Dieu n'a pas abandonné son peuple et ne s'est pas laissé vaincre par le mal, parce qu'Il est fidèle, et sa grâce est plus grande que le péché. Nous devons apprendre cela. Car nous sommes têtus et nous ne l'apprenons pas. Mais je poserai la question : qui est plus grand, Dieu ou le péché ? Dieu ! Et qui gagne à la fin ? Dieu ou le péché ? Dieu. Est-il capable de vaincre le péché le plus grand, le plus honteux, le plus terrible, le pire des péchés ? Avec quelle arme Dieu vainc-t-il le péché ? Avec l'amour ! Cela veut dire que « Dieu règne » ; telles sont les paroles de la foi en un Seigneur dont la puissance s'abaisse sur l'humanité, s'abaisse, pour offrir la miséricorde et libérer l'homme de ce qui défigure en lui la belle image de Dieu, parce que quand nous sommes dans le péché, l'image de Dieu est défigurée. Et l'accomplissement de tant d'amour sera précisément le Royaume instauré par Jésus, ce Royaume de pardon et de paix que nous célébrons avec Noël et qui se réalise définitivement dans la Pâque. Et la joie la plus belle de Noël est cette joie intérieure de paix : le Seigneur a effacé mes péchés, le Seigneur m'a pardonné, le Seigneur a eu de la miséricorde pour moi, il est venu me sauver. Telle est la joie de Noël !

Tels sont, frères et sœurs, les motifs de notre espérance. Quand tout semble fini, quand, face à tant de réalités négatives, la foi devient difficile et que vient la tentation de dire que rien n'a plus de sens, voilà en revanche la bonne nouvelle apportée par ces pieds rapides : Dieu vient réaliser quelque chose de nouveau, il vient instaurer un royaume de paix ; Dieu a « découvert son bras » et vient apporter la liberté et la consolation. Le mal ne triomphera pas pour toujours, il y a une fin à la douleur. Le désespoir est vaincu parce que Dieu est parmi nous.

Et nous aussi, nous sommes invités à nous réveiller un peu, comme Jérusalem, selon l'invitation que lui adresse le prophète ; nous sommes appelés à devenir des hommes et des femmes d'espérance, en collaborant à la venue de ce Royaume fait de lumière et destiné à tous, hommes et femmes d'espérance. Comme il est triste de trouver un chrétien qui a perdu l'espérance ! « Mais moi je n'espère rien, tout est fini pour moi » : c'est ce que dit un chrétien qui n'est pas capable d'entrevoir des horizons d'espérance et qui devant son cœur n'a qu'un mur. Mais Dieu détruit ces murs par le pardon ! Et pour cela, nous devons prier, afin que Dieu nous donne chaque jour l'espérance et la donne à tous, cette espérance qui naît quand nous

voyons Dieu dans la crèche de Bethléem. Le message de la Bonne Nouvelle qui nous est confié est urgent, nous devons nous aussi courir comme le messager sur les monts, parce que le monde ne peut plus attendre, l'humanité a faim et soif de justice, de vérité, de paix.

Et voyant le petit Enfant de Bethléem, les petits du monde sauront que la promesse s'est accomplie, le message s'est réalisé. Dans un enfant qui vient de naître, qui a besoin de tout, enveloppé dans des langes et déposé dans une crèche, est contenue toute la puissance du Dieu qui sauve. Noël est un jour pour ouvrir le cœur : il faut ouvrir son cœur à tant de petitesse, qui est là dans cet Enfant, et à tant de merveille. C'est la merveille de Noël, à laquelle nous nous préparons, avec espérance, en ce temps de l'Avent. C'est la surprise d'un Dieu enfant, d'un Dieu pauvre, d'un Dieu faible, d'un Dieu qui abandonne sa grandeur pour se faire proche de chacun de nous.

La venue du Messie – Is 7, 14

21 décembre 2016

Chers frères et sœurs, bonjour !

Nous avons commencé depuis peu un chemin de catéchèse sur le thème de l'espérance, qui est plus que jamais adapté au temps de l'Avent. C'est le prophète Isaïe qui nous a guidés jusqu'à présent. Aujourd'hui, à quelques jours de Noël, je voudrais réfléchir de manière plus spécifique sur le moment où, pour ainsi dire, *l'espérance est entrée dans le monde*, avec l'incarnation du Fils de Dieu. Isaïe lui-même avait préannoncé la naissance du Messie dans plusieurs passages : « Voici, la jeune femme est enceinte, elle va enfanter un fils et elle lui donnera le nom d'Emmanuel » (7, 14) ; et également, « Un rejeton sortira de la souche de Jessé, unurgeon poussera de ses racines » (11, 1). Le sens de Noël transparaît dans ces passages : Dieu tient sa promesse en se faisant homme ; il n'abandonne pas son peuple, il s'approche jusqu'à se dépouiller de sa divinité. De cette manière, Dieu démontre sa fidélité et inaugure un nouveau Royaume, qui donne *une espérance nouvelle à l'humanité*. Et quelle est cette espérance ? La vie éternelle.

Quand on parle d'espérance, on fait souvent référence à ce dont l'homme n'a pas le pouvoir et qui n'est pas visible. En effet, ce que nous espérons va au-delà de nos forces et de notre regard. Mais le Noël du Christ, en inaugurant la rédemption, nous parle d'une espérance différente, d'une espérance fiable, visible et compréhensible, car fondée en Dieu. Il entre dans le monde et nous donne la force de marcher avec Lui : Dieu marche avec nous en Jésus et marcher avec Lui vers la plénitude de la vie nous donne la force d'être de manière nouvelle dans le présent, même s'il est difficile. Espérer signifie alors pour le chrétien la certitude d'être en chemin avec le Christ vers le Père qui nous attend. L'espérance n'est jamais immobile, l'espérance est toujours en chemin et nous fait avancer. Cette espérance, que l'Enfant de Bethléem nous donne, offre un but, un destin positif au présent, le salut à l'humanité, la béatitude à qui se confie à Dieu miséricordieux. Saint Paul résume tout cela par l'expression : « Car nous avons été sauvés, mais c'est en espérance » (Rm 8, 24). C'est-à-dire qu'en marchant dans ce monde, avec espérance, nous sommes sauvés. Et ici, chacun de nous peut se poser une question : est-ce que je marche avec espérance ou bien ma vie intérieure est-elle immobile, fermée ? Mon cœur est-il un tiroir fermé ou un tiroir ouvert à l'espérance, qui ne me fait pas marcher seul, mais avec Jésus ?

Dans les maisons des chrétiens, pendant le temps de l'Avent, on prépare *la crèche*, selon la tradition qui remonte à saint François d'Assise. Dans sa simplicité, la crèche transmet l'espérance ; chacun des personnages est plongé dans cette atmosphère d'espérance.

Remarquons tout d'abord le lieu où naquit Jésus : *Bethléem*. Petit village de Judée où mille ans auparavant était né David, le berger élu par Dieu comme roi d'Israël. Bethléem n'est pas une capitale, c'est pourquoi elle est préférée par la providence divine, qui aime agir à travers les petits et les humbles. Dans ce lieu naît le « fils de David » tant attendu, Jésus, en qui l'espérance de Dieu et l'espérance de l'homme se rencontrent.

Regardons ensuite Marie, Mère de l'espérance. Avec son « oui » elle a ouvert à Dieu la porte de notre monde : son cœur de jeune fille était rempli d'espérance, entièrement animée par la foi ; et ainsi, Dieu l'a choisie et elle a cru à sa parole. Celle qui pendant neuf mois a été l'arche de la nouvelle et éternelle Alliance, contemple l'Enfant dans la grotte et voit en Lui l'amour de Dieu, qui vient sauver son peuple et toute l'humanité. À côté de Marie, il y a *Joseph*, descendant de Jessé et de David ; lui aussi a cru aux paroles de l'ange, et en regardant Jésus dans la mangeoire, il médite le fait que cet Enfant vient de l'Esprit Saint et que Dieu lui-même lui a ordonné de l'appeler ainsi, « Jésus ». Dans ce nom se trouve l'espérance pour chaque homme, car à travers ce fils d'une femme, Dieu sauvera l'humanité de la mort et du péché. C'est pourquoi il est important de regarder la crèche !

Et dans la crèche il y aussi *les pasteurs*, qui représentent les humbles et les pauvres qui attendaient le Messie, la « consolation d'Israël » (Lc 2, 25) et la « délivrance de Jérusalem » (Lc 2, 38). Dans cet Enfant, ils voient la réalisation des promesses et espèrent que le salut de Dieu parvienne finalement à chacun d'eux. Ceux qui se fient à leurs certitudes, en particulier matérielles, n'attendent pas le salut de Dieu. Mettons-nous cela en tête : nos certitudes ne nous sauverons pas ; l'unique certitude qui nous sauve est celle de l'espérance en Dieu. Il nous sauve parce qu'il est fort et nous fait marcher dans la vie avec joie, avec l'envie de faire le bien, avec l'envie de devenir heureux pour l'éternité. Les petits, les pasteurs, s'en remettent à Dieu, ils espèrent en Lui et se réjouissent quand ils reconnaissent dans cet Enfant le signe indiqué par les anges (cf. Lc 2, 12).

Et c'est précisément *le chœur des anges* qui annonce d'en-haut le grand dessein que cet Enfant réalise : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux et sur la terre paix aux hommes objets de sa complaisance » (Lc 2, 14). L'espérance chrétienne s'exprime dans la louange et dans l'action de grâce à Dieu, qui a inauguré son Royaume d'amour, de justice et de paix.

Chers frères et sœurs, ces jours-ci, en contemplant la crèche, nous nous préparons au Noël du Seigneur. Ce sera vraiment une fête si nous accueillons Jésus, germe d'espérance que Dieu dépose dans les sillons de notre histoire personnelle et communautaire. Chaque « oui » à Jésus qui vient est un bourgeon d'espérance. Ayons confiance dans ce bourgeon d'espérance, dans ce oui : « Oui, Jésus, tu peux me sauver, tu peux me sauver ». Bon Noël d'espérance à tous !

Frères et sœurs, à quelques jours de Noël, je voudrais réfléchir à ce moment où, pour ainsi dire, l'espérance est entrée dans le monde, avec l'incarnation du Fils de Dieu. La naissance du Christ nous parle d'une espérance fiable, visible et compréhensible, parce que fondée sur Dieu. Espérer pour le chrétien signifie la certitude d'être en chemin avec le Christ vers le Père qui nous attend. Ainsi, dans sa simplicité, la crèche transmet l'espérance à travers chacun des personnages : Jésus, en qui l'espérance de Dieu et l'espérance de l'homme se rencontrent ; Marie, Mère de l'espérance, qui contemple l'Enfant et voit en Lui l'amour de Dieu venu sauver son peuple et toute l'humanité ; et Joseph, qui a cru à la parole de l'ange et qui a appelé cet

Enfant « Jésus », un nom qui est une espérance pour chaque homme. Dans la crèche, les bergers représentent les humbles et les pauvres : ils voient dans cet Enfant la réalisation de la promesse de Dieu et ils espèrent que son salut s’accomplira pour chacun d’eux. Ils se réjouissent quand ils reconnaissent dans cet Enfant le signe donné par les anges. Car l’espérance chrétienne s’exprime dans la louange et l’action de grâce à Dieu qui a inauguré son Règne d’amour, de justice et de paix. En contemplant la crèche, accueillons Jésus, germe de l’espérance que Dieu dépose dans les sillons de notre histoire personnelle et communautaire. Car chaque « oui » à Jésus qui vient est un germe d’espérance.

Je suis heureux de saluer les pèlerins de langue française, en particulier les jeunes venus de Paris, Saint Cloud et Reims. Pour naître à l’espérance que Dieu nous donne, avec Marie, Joseph et les bergers, ouvrons nos cœurs à Jésus et accueillons en Lui tout l’amour de Dieu pour chacun de nous. Bon Noël à tous. Que Dieu vous bénisse !

L’espérance de Abraham – Rm 4, 18

28 décembre 2016

Chers frères et sœurs, bonjour !

Saint Paul, dans la Lettre aux Romains, nous rappelle la grande figure d’Abraham, pour nous indiquer la voie de la foi et de l’espérance. L’apôtre écrit à son propos : « Espérant contre toute espérance, il crut et devint ainsi père d’une multitude de peuples » (Rm 4, 18) ; « espérant contre toute espérance ». Ce concept est fort : même quand il n’y pas d’espérance, j’espère. Notre père Abraham fit ainsi. Saint Paul fait référence à la foi avec laquelle Abraham crut à la Parole de Dieu qui lui promettait un fils. Mais c’était vraiment avoir confiance en espérant « contre toute espérance », tellement ce que le Seigneur lui annonçait était invraisemblable, parce qu’il était âgé — il avait presque cent ans — et sa femme était stérile. Elle n’a pas réussi ! Mais Dieu l’a dit et il a cru. Il n’y avait pas d’espérance humaine, parce qu’il était âgé et sa femme stérile : et il crut.

En ayant confiance dans cette promesse, Abraham se met en marche, il accepte de quitter sa terre et de devenir un étranger, en espérant dans ce fils « impossible » que Dieu aurait dû lui donner, bien que le sein de Sarah soit désormais comme mort. Abraham croit, sa foi s’ouvre à une espérance en apparence déraisonnable ; celle-ci est la capacité d’aller au-delà des raisonnements humains, de la sagesse et de la prudence du monde, au-delà de ce qui est normalement considéré comme du bon sens, pour croire dans l’impossible. L’espérance ouvre de nouveaux horizons, rend capables de rêver ce qui n’est même pas imaginable. L’espérance fait entrer dans l’obscurité d’un avenir incertain pour marcher dans la lumière. La vertu de l’espérance est belle ; elle nous donne tant de force pour marcher dans la vie.

Mais c’est un chemin difficile. Et le moment vient, pour Abraham aussi, de la crise de découragement. Il a eu confiance, il a quitté sa maison, sa terre, ses amis... Tout. Il est parti, il est arrivé dans le pays que Dieu lui avait indiqué, le temps a passé. À cette époque faire un tel voyage n’était pas comme aujourd’hui, avec les avions — on le fait en quelques heures — ; il fallait des mois, des années ! Le temps a passé, mais le fils n’arrive pas, le sein de Sarah reste fermé dans sa stérilité.

Et Abraham — je ne dis pas qu’il perd patience —, mais il se plaint du Seigneur. Nous apprenons également cela de notre père Abraham : nous plaindre du Seigneur est une façon de

prier. Parfois, quand je confesse, j'entends : « Je me suis plaint du Seigneur... », et [je réponds] : « Mais non ! Plains-toi, Il est père ! » Et c'est une façon de prier : plains-toi du Seigneur, cela est bon. Abraham se plaint du Seigneur en disant : « “Mon Seigneur Yahvé, [...] je m'en vais sans enfants et l'héritier de ma maison est Eliézer de Damas” (Eliézer était le serviteur qui s'occupait de toutes les choses). Abraham ajoute : “Voici que tu ne m'as pas donné de descendance et qu'un des gens de ma maison héritera de moi”. Alors cette parole de Yahvé lui fut adressée : “Celui-là ne sera pas ton héritier, mais bien quelqu'un issu de ton sang”. Il le conduisit dehors et dit : “Lève les yeux au ciel et dénombre les étoiles si tu peux les dénombrer” et il lui dit : “Telle sera ta postérité”. Abraham crut une autre fois en Yahvé, qui le lui compta comme justice » (cf. Gn 15, 2-6).

La scène se déroule la nuit, dehors règne l'obscurité, mais dans le cœur d'Abraham aussi règne l'obscurité de la déception, du découragement, des difficultés pour continuer à espérer en quelque chose d'impossible. Le patriarche est désormais trop âgé, il semble qu'il n'y a plus de temps pour un fils et qu'un serviteur le remplacera pour tout hériter.

Abraham s'adresse au Seigneur, mais c'est comme si Dieu, même s'il est présent et parle avec lui, s'était désormais éloigné, comme s'il n'avait pas tenu sa parole.

Abraham se sent seul, il est vieux et fatigué, la mort menace. Comment continuer à avoir confiance ?

Pourtant, le fait qu'il se plaigne est déjà une forme de foi, c'est une prière. Malgré tout, Abraham continue à croire en Dieu et à espérer que quelque chose puisse encore arriver. Autrement, pourquoi interpeller le Seigneur, se plaindre de Lui, lui rappeler ses promesses ? La foi n'est pas seulement un silence qui accepte tout sans répliquer, l'espérance n'est pas une certitude qui te met à l'abri du doute et de la perplexité. Très souvent l'espérance est obscurité ; mais c'est là qu'est l'espérance... Qui te fait avancer. La foi signifie aussi lutter avec Dieu, lui montrer notre amertume, sans « pieuses » simagrées. « Je me suis fâché avec Dieu et lui ai dit cela, cela, cela... ». Mais il est père, Il t'a compris : vas en paix ! Il faut avoir ce courage ! Et cela est l'espérance. Et l'espérance est aussi de ne pas avoir peur de voir la réalité telle qu'elle est et en accepter les contradictions.

Abraham s'adresse donc à Dieu, dans la foi, pour qu'il l'aide à continuer à espérer. C'est curieux, il ne demanda pas un fils. Il demanda : « Aide-moi à continuer à espérer », la prière d'avoir de l'espérance. Et le Seigneur répond en insistant avec son invraisemblable promesse : ce n'est pas un serviteur qui sera l'héritier, mais vraiment un fils, né d'Abraham, engendré par lui. Rien n'a changé de la part de Dieu. Il continue à réaffirmer ce qu'il avait déjà dit, et il n'offre pas d'éléments à Abraham pour se sentir rassuré. Son unique certitude est d'avoir confiance dans la parole du Seigneur et de continuer à espérer.

Et ce signe que Dieu donne à Abraham est une demande de continuer à croire et à espérer : « Lève les yeux au ciel et dénombre les étoiles [...] Telle sera ta postérité » (Gn 15, 5). C'est encore une promesse, c'est encore quelque chose à attendre pour l'avenir. Dieu conduit Abraham en dehors de la tente, en réalité de ses visions étroites, et il lui montre les étoiles. Pour croire, il est nécessaire de savoir voir avec les yeux de la foi ; ce ne sont que des étoiles, que tous peuvent voir, mais pour Abraham elles doivent devenir le signe de la fidélité de Dieu.

Cela est la foi, cela est le chemin de l'espérance que chacun de nous doit parcourir. S'il ne nous reste à nous aussi, comme unique possibilité, que celle de regarder les étoiles, alors le

temps est venu d'avoir confiance en Dieu. Il n'y a rien de plus beau. L'espérance ne déçoit pas. Merci.

L'espérance de Rachel

4 janvier 2017

Chers frères et sœurs, bonjour !

Dans la catéchèse d'aujourd'hui je voudrais contempler avec vous une figure de femme qui nous parle de l'espérance vécue dans les pleurs. L'espérance vécue dans les pleurs. Il s'agit de Rachel, la femme de Jacob et la mère de Joseph et Benjamin, celle qui, comme nous raconte le livre de la Genèse, meurt en donnant le jour à son deuxième enfant, c'est-à-dire Benjamin

Le prophète Jérémie fait référence à Rachel en s'adressant aux Israélites en exil pour les consoler, avec des paroles pleines d'émotion et de poésie ; c'est-à-dire qu'il évoque les pleurs de Rachel mais qu'il donne de l'espérance :

Le Seigneur dit ainsi :

« À Rama,
une voix se fait entendre,
une plainte amère ;
c'est Rachel qui pleure ses fils.
Elle ne veut pas
être consolée pour ses fils,
car ils ne sont plus » (Jr 31, 15).

Dans ces versets, Jérémie présente cette femme de son peuple, la grande matriarche de sa tribu, dans une réalité de douleur et de pleurs, mais en même temps qu'une perspective de vie impensable. Rachel, qui dans le récit de la Genèse était morte en accouchant et avait assumé cette mort pour que son fils puisse vivre, maintenant présentée, en revanche, par le prophète comme vivante à Rama, là où se rassemblaient les déportés, pleure pour ses enfants qui d'une certaine façon sont morts en partant en exil ; des enfants qui, comme elle le dit elle-même, « ne sont plus », ils ont disparu pour toujours.

Et Rachel ne veut pas être consolée pour cela. Son refus exprime la profondeur de sa douleur et l'amertume de ses pleurs. Devant la tragédie de la perte de ses enfants, une mère ne peut pas accepter de paroles ou de gestes de consolation, qui sont toujours inadaptés, jamais en mesure d'adoucir la douleur d'une blessure qui ne peut pas et ne veut pas être cicatrisée. Une douleur proportionnelle à l'amour.

Chaque mère sait tout cela ; et elles sont nombreuses, aujourd'hui aussi, les mères qui pleurent, qui ne se résignent pas à la perte d'un enfant, inconsolables devant une mort impossible à accepter. Rachel porte en elle la douleur de toutes les mères du monde, de chaque époque, et les larmes de chaque être humain qui pleure des pertes irréparables.

Ce refus de Rachel qui ne veut pas être consolée, nous enseigne également la grande délicatesse qui nous est demandée devant la douleur d'autrui. Pour parler d'espérance à celui qui est désespéré, il faut partager son désespoir ; pour essayer une larme sur le visage de celui qui souffre, il faut unir nos pleurs aux siens. Ce n'est qu'ainsi que nos paroles peuvent être

réellement capables de donner un peu d'espérance. Et si je ne peux pas donner une telle parole, avec les pleurs, avec la douleur, mieux vaut le silence ; la caresse, le geste, sans aucune parole.

Et Dieu, avec sa délicatesse et son amour, répond aux pleurs de Rachel par des paroles véritables, pas fausses ; en effet, le texte de Jérémie se poursuit ainsi :

Le Seigneur dit — il répond à ces pleurs :

« Cesse ta plainte,

sèche tes yeux !

Car il est une compensation

pour ta peine

oracle de Yahvé

ils vont revenir du pays ennemi.

Il y a donc espoir pour ton avenir

oracle de Yahvé ils vont revenir, tes fils, sur leur territoire » (Jr 31, 16-17).

Précisément à cause des pleurs de la mère, il y a encore de l'espérance pour ses enfants, qui recommenceront à vivre. Cette femme, qui avait accepté de mourir au moment de son accouchement, pour que son fils puisse vivre, grâce à ses pleurs est à présent début d'une vie nouvelle pour ses enfants exilés, prisonniers, loin de leur patrie. À la douleur et aux pleurs amers de Rachel, le Seigneur répond par une promesse qui, à présent, peut être pour elle un motif de véritable consolation : le peuple pourra revenir d'exil et vivre dans la foi, librement, sa relation avec Dieu. Les larmes ont engendré l'espérance. Et cela n'est pas facile à comprendre, mais c'est vrai. Très souvent, dans notre vie, les larmes sèment l'espérance, ce sont des semences d'espérance.

Comme nous le savons, ce texte de Jérémie est ensuite repris par l'évangéliste Matthieu et appliqué au massacre des innocents (cf. 2, 16-18). Un texte qui nous met face à la tragédie du massacre d'êtres humains sans défense, à l'horreur du pouvoir qui méprise et supprime la vie. Les enfants de Bethléem moururent à cause de Jésus. Et Lui, Agneau innocent, devait ensuite mourir, à son tour, pour nous tous. Le Fils de Dieu est entré dans la douleur de hommes. Il ne faut pas oublier cela. Quand quelqu'un s'adresse à moi et me pose des questions difficiles, par exemple : « Dites-moi, père : pourquoi les enfants souffrent-ils ? », vraiment, je ne sais pas quoi répondre. Je dis seulement : « Regarde le Crucifié : Dieu nous a donné son Fils, Il a souffert, et peut-être trouveras-tu là une réponse ». Mais des réponses d'ici [le Pape indique sa tête] il n'y en a pas. Uniquement regarder l'amour de Dieu qui donne son Fils qui offre sa vie pour nous, peut nous indiquer un certain chemin de consolation. Et c'est pour cela que nous disons que le Fils de l'homme est entré dans la douleur des hommes ; il a partagé et a accueilli la mort ; sa Parole est définitivement une parole de consolation, parce qu'elle naît des pleurs.

Et sur la croix ce sera Lui, le Fils mourant, qui donnera une nouvelle fécondité à sa mère, en lui confiant le disciple Jean et en faisant d'elle la mère du peuple des croyants. La mort est vaincue, et c'est ainsi que s'accomplit la prophétie de Jérémie. Les larmes de Marie elles aussi, comme celles de Rachel, ont engendré l'espérance et une vie nouvelle. Merci.

Le psaume 115 et la mise en garde contre les fausses espérances

11 janvier 2017

Chers frères et sœurs, bonjour !

Au cours du mois de décembre dernier et dans la première partie du mois de janvier, nous avons célébré le temps de l'Avent, puis celui de Noël : une période de l'année liturgique qui réveille l'espérance chez le peuple de Dieu. Espérer est un besoin primaire de l'homme : espérer dans l'avenir, croire dans la vie, ce que l'on appelle la « pensée positive ».

Mais il est important que cette espérance soit placée dans ce qui peut véritablement aider à vivre et à donner un sens à notre existence. C'est pour cela que l'Écriture Sainte nous met en garde contre *les fausses espérances* que le monde nous présente, en démasquant leur inutilité et en révélant leur absurdité. Et elle le fait de diverses façons, mais surtout en dénonçant *les fausses idoles* dans lesquelles l'homme est constamment tenté de placer sa confiance, en en faisant l'objet de son espérance.

En particulier, les prophètes et les sages insistent sur cela, en touchant un point crucial du chemin de foi du croyant. Parce que la foi signifie se fier à Dieu — celui qui a la foi se fie à Dieu — mais vient le moment où, en se heurtant aux difficultés de la vie, l'homme fait l'expérience de la fragilité de cette confiance et ressent le besoin de certitudes différentes, de sécurités tangibles, concrètes. Je me fie à Dieu, mais la situation est un peu difficile, et j'ai besoin d'une certitude un peu plus concrète. Et c'est là que réside le danger ! Alors, nous sommes tentés de chercher des consolations même éphémères, qui semblent remplir le vide de la solitude et atténuer la difficulté de croire. Et nous pensons pouvoir les trouver dans la sécurité que peut donner l'argent, dans les alliances avec les puissants, dans la mondanité, dans les fausses idéologies. Parfois, nous les cherchons dans un dieu qui puisse se plier à nos requêtes et intervenir de façon magique pour changer la réalité et la rendre telle que nous la voulons ; une idole, précisément, qui en tant que telle, ne peut rien faire, impuissante et menteuse. Mais nous aimons les idoles, nous les aimons beaucoup ! Un jour, à Buenos Aires, je devais aller d'une église à une autre, mille mètres, plus ou moins. Et je l'ai fait en marchant. Il y a un parc au milieu, et dans le parc, il y avait des petites tables, beaucoup, mais beaucoup, auxquelles était assis des voyants. Il y avait plein de monde, et certains faisaient la queue. Tu leur tendais la main puis ils commençaient, mais le discours était toujours le même : il y a une femme dans ta vie, il y a une ombre qui plane, mais tout ira bien... Et tu payais. Et cela te donne de la sécurité ? C'est la sécurité — pardonnez-moi l'expression — de la stupidité. Consulter un voyant ou une voyante qui lisent les cartes : cela est une idole ! Cela est l'idole, et quand nous y sommes très attachés, nous achetons de fausses espérances. Alors que parfois, nous ne nous fions pas autant à l'espérance de la gratuité, que nous a apportée Jésus Christ, gratuitement, en donnant sa vie pour nous.

Un psaume plein d'espérance nous dépeint de façon très suggestive ces fausses idoles que le monde offre à notre espérance et auxquelles les hommes de tout temps sont tentés de se confier. C'est le psaume 115, qui dit :

« Leurs idoles, or et argent, une œuvre de main d'homme ! / Elles ont une bouche et ne parlent pas, elles ont des yeux et ne voient pas, / elles ont des oreilles et n'entendent pas, elles ont un nez et ne sentent pas. / Leurs mains, mais elles ne touchent point, leurs pieds, mais ils ne marchent point, de leur gosier, pas un murmure ! / Comme elles, seront ceux qui les firent, quiconque met en elles sa foi » (vv. 4-8).

Le psalmiste nous présente, de façon également quelque peu ironique, la réalité absolument éphémère de ces idoles. Et nous devons comprendre qu'il ne s'agit pas seulement de représentations faites de métal ou d'autre matériau, mais également de celles construites par notre esprit, quand nous nous fions à des réalités limitées que nous transformons en absolu, ou quand nous reconduisons Dieu à nos schémas et à nos idées de divinité ; un dieu qui nous ressemble, compréhensible, prévisible, précisément comme les idoles dont parle le Psaume. L'homme, image de Dieu, se fabrique un Dieu à son image, et c'est également une image mal réussie : elle n'entend pas, n'agit pas et surtout, ne peut pas parler. Mais nous sommes plus contents d'aller voir les idoles que d'aller voir le Seigneur. Nous sommes souvent plus contents de l'espérance éphémère que nous donne cette fausse idole que de la grande espérance certaine que nous donne le Seigneur.

À l'espérance en un Seigneur de la vie qui, par sa Parole, a créé le monde et conduit nos existences, s'oppose la confiance dans des simulacres muets. Les idéologies avec leur prétention d'absolu, les richesses — et cela est une grande idole —, le pouvoir et le succès, la vanité, avec leur illusion d'éternité et de toute-puissance, des valeurs comme la beauté physique et la santé, lorsqu'elles deviennent des idoles auxquelles sacrifier toute chose, sont toutes des réalités qui confondent l'esprit et le cœur, et au lieu de favoriser la vie, conduisent à la mort. Il est triste et blessant pour l'âme d'entendre ce que j'ai entendu un jour, il y a des années, dans le diocèse de Buenos Aires : une brave femme, très belle, se vantait de la beauté, et commentait, comme si cela était naturel : « Et oui, j'ai dû avorter parce que ma silhouette est très importante ». Ce sont des idoles, et elles te conduisent sur le mauvais chemin et ne te donnent pas le bonheur.

Le message du psaume est très clair : si l'on place son espérance dans les idoles, on devient comme elles : des images vides avec des mains qui ne touchent pas, des pieds qui ne marchent pas, des bouches qui ne peuvent pas parler. On n'a plus rien à dire, on devient incapable d'aider, de changer les choses, incapables de sourire, de se donner, incapable d'aimer. Et nous aussi, hommes d'Église, nous courrons ce risque quand nous nous « mondanisons ». Il faut rester dans le monde, mais se défendre des illusions du monde, qui sont ces idoles que j'ai mentionnées.

Comme poursuit le psaume, il faut placer sa confiance et son espérance en Dieu, et Dieu donnera sa bénédiction.

Le Psaume dit :

« Maison d'Israël, mets ta foi en Yahvé [...]. Maison d'Aaron, mets ta foi en Yahvé [...]. Ceux qui craignent Yahvé, ayez foi en Yahvé [...]. Yahvé se souvient de nous, il bénira » (vv. 9.10.11.12).

Le Seigneur se souvient toujours. Même dans les moments sombres, il se souvient de nous. Et cela est notre espérance. Et l'espérance ne déçoit jamais. Jamais. Les idoles déçoivent toujours : ce sont des produits de l'imagination, pas la réalité.

Voilà la réalité merveilleuse de l'espérance : en plaçant sa confiance dans le Seigneur, on devient comme Lui, sa bénédiction fait de nous ses enfants, qui partagent sa vie. L'espérance en Dieu nous fait entrer, pour ainsi dire, dans le rayon d'action de son souvenir, de sa mémoire qui nous bénit et nous sauve. Et alors peut jaillir l'alléluia, la louange au Dieu vivant, qui pour nous est né de Marie, est mort sur la croix et est ressuscité dans la gloire. Et c'est en ce Dieu que nous plaçons notre espérance, et ce Dieu — qui n'est pas une idole — ne déçoit jamais.

Le prophète Jonas et la miséricorde de Dieu

18 janvier 2017

Chers frères et sœurs, bonjour.

Dans les Sainte Écritures, parmi les prophètes d'Israël, se détache une figure un peu particulière, un prophète qui tente de se soustraire à l'appel du Seigneur en refusant de se mettre au service du plan divin de salut. Il s'agit du prophète Jonas, dont on raconte l'histoire dans un petit livre de quatre épisodes seulement, une sorte de parabole qui contient un grand enseignement, celui de la miséricorde de Dieu qui pardonne.

Jonas est un prophète « en sortie » et également un prophète en fuite ! C'est un prophète en sortie que Dieu invite « en périphérie », à Ninive, pour convertir les habitants de cette grande ville. Mais Ninive, pour un Israélite comme Jonas, représentait une réalité menaçante, l'ennemi qui mettait en danger Jérusalem elle-même, et donc à détruire, mais certainement pas à sauver. C'est pourquoi, quand Dieu envoie Jonas prêcher dans cette ville, le prophète, qui connaît la bonté du Seigneur et son désir de pardonner, cherche à se soustraire à son devoir et s'enfuit.

Au cours de sa fuite, le prophète entre en contact avec des païens, les marins du bateau sur lequel il s'était embarqué pour s'éloigner de Dieu et de sa mission. Et il s'enfuit loin, parce que Ninive se trouvait dans la région de l'Irak et que lui s'enfuit en Espagne, il s'enfuit vraiment. Et c'est précisément le comportement de ces hommes païens, comme ce sera ensuite celui des habitants de Ninive, qui nous permet de réfléchir aujourd'hui un peu sur *l'espérance* qui, devant le danger et la mort, *s'exprime dans la prière*.

En effet, durant la traversée en mer, une tempête terrible éclate, et Jonas descend dans la cale du navire et s'abandonne au sommeil. Les marins, en revanche, se voyant perdus, « crièrent chacun vers son dieu » : ils étaient païens (Jon 1, 5). Le capitaine du navire réveille Jonas et lui dit : « Qu'as-tu à dormir ? Lève-toi, crie vers ton Dieu ! Peut-être Dieu songera-t-il à nous et nous ne périrons pas » (Jon 1, 6).

La réaction de ces « païens » est la juste réaction devant la mort, devant le danger ; car c'est alors que l'homme fait l'expérience de sa fragilité et de son besoin de salut. L'horreur instinctive de mourir révèle la nécessité *d'espérer dans le Dieu de la vie*. « Peut-être Dieu songera-t-il à nous et nous ne périrons pas » : ce sont les paroles de *l'espérance qui devient prière*, la supplication pleine d'angoisse qui monte aux lèvres de l'homme devant un danger de mort imminent.

Nous négligeons trop facilement de nous adresser à Dieu dans le besoin, comme si ce n'était qu'une prière intéressée, et donc imparfaite. Mais Dieu connaît notre faiblesse, il sait que nous nous rappelons de Lui pour demander de l'aide, et avec le sourire indulgent d'un père, Dieu répond avec bienveillance.

Quand Jonas, reconnaissant ses propres responsabilités, se fait jeter à la mer pour sauver ses compagnons de voyage, la tempête se calme. La mort imminente qui a conduit ces hommes païens à la prière, a eu pour effet que le prophète, malgré tout, vive sa vocation au service des autres en acceptant de se sacrifier pour eux, et il conduit à présent les survivants à la reconnaissance du vrai Seigneur et à la louange. Les marins, qui avaient prié en proie à la peur en s'adressant à leurs dieux, à présent, avec une crainte sincère du Seigneur, reconnaissent le vrai Dieu, offrent des sacrifices et font des vœux. L'espérance, qui les avait amenés à prier pour ne pas mourir, se révèle encore plus puissante et donne lieu à une réalité qui va au-delà de ce

qu'ils espéraient : non seulement ils ne périssent pas dans la tempête, mais ils s'ouvrent à la reconnaissance du vrai et unique Seigneur du ciel et de la terre.

Ensuite, les habitants de Ninive face à la perspective d'être détruits, *prieront eux aussi, poussés par l'espérance dans le pardon de Dieu*. Ils feront pénitence, ils invoqueront le Seigneur et se convertiront à Lui, à commencer par le roi, qui, comme le capitaine du navire, donne voix à l'espérance en disant : « Qui sait si Dieu ne se raviserait pas, [...] en sorte que nous ne périssions point ? » (Jo 3, 9). Pour eux aussi, comme pour l'équipage dans la tempête, avoir affronté la mort et en être sortis vivants les a conduits à la vérité. Ainsi, sous la miséricorde divine, et encore plus à la lumière du mystère pascal, la mort peut devenir, comme elle l'a été pour François d'Assise, « notre sœur la mort » et représenter, pour chaque homme et pour chacun de nous, une occasion surprenante de connaître l'espérance et de rencontrer le Seigneur. Que le Seigneur nous fasse comprendre ce lien entre prière et espérance. La prière te conduit de l'avant dans l'espérance et, quand les choses deviennent sombres, davantage de prière est nécessaire ! Et il y aura davantage d'espérance. Merci.

Judith reconduit son peuple à l'espérance en Dieu

25 janvier 2017

Chers frères et sœurs, bonjour !

Parmi les figures de femmes que l'Ancien Testament nous présente, émerge celle d'une grande héroïne du peuple : Judith. Le livre biblique qui porte son nom raconte l'imposante campagne militaire du roi Nabuchodonosor qui, régnant à Ninive, élargit les frontières de l'empire en conquérant et en asservissant tous les peuples environnants. Le lecteur comprend qu'il se trouve devant un homme fort, un ennemi invincible qui sème la mort et la destruction et qui arrive jusqu'à la terre promise, en mettant en danger la vie des fils d'Israël.

En effet, l'armée de Nabuchodonosor, sous la direction du général Holopherne, assiège une ville de Judée, Béthulie, coupant son approvisionnement en eau et affaiblissant ainsi la résistance de la population.

La situation devient dramatique, au point que les habitants de la ville s'adressent aux anciens en leur demandant de se rendre aux ennemis. Leurs paroles sont désespérées : « Maintenant, il n'y a plus personne qui puisse nous secourir, Dieu nous a livrés entre leurs mains pour être terrassés par la soif en face d'eux et périr totalement [Ils sont arrivés à dire cela : "Dieu nous a livrés entre leurs mains" ; le désespoir était grand parmi ces gens]. Appelez-les donc tout de suite. Livrez entièrement la ville au pillage des gens d'Holopherne et de toute son armée » (Jdt 7, 25-26). La fin semble désormais inéluctable, la capacité d'avoir confiance en Dieu s'est épuisée. La capacité d'avoir confiance en Dieu s'est épuisée. Et combien de fois arrivons-nous à des situations limites où nous ne sentons même plus la capacité d'avoir confiance dans le Seigneur. C'est une mauvaise tentation ! Et paradoxalement, il semble que, pour échapper à la mort, il ne reste plus qu'à se remettre entre les mains de celui qui tue. Ils savent que ces soldats viendront piller la ville, prendre les femmes comme esclaves et ensuite tuer tous les autres. C'est précisément « la limite ».

Et devant tant de désespoir, le chef du peuple tente de proposer un motif d'espérance : résister encore cinq jours, en attendant l'intervention salvifique de Dieu. Mais c'est une faible espérance, qui lui fait conclure : « Si, ce délai écoulé, aucun secours ne nous est parvenu, alors

je suivrai votre avis » (7, 31). Pauvre homme : c'était une situation sans issue. Cinq jours sont accordés à Dieu — et là se trouve le péché — ; cinq jours sont accordés à Dieu pour intervenir ; cinq jours d'attente, mais déjà avec la perspective de la fin. Ils accordent cinq jours à Dieu pour les sauver, mais ils savent qu'ils n'ont pas confiance, ils attendent le pire. En réalité, personne dans le peuple n'est encore capable d'espérer. Ils étaient désespérés.

C'est dans cette situation que Judith apparaît sur la scène. Veuve, femme d'une grande beauté et sagesse, elle parle au peuple avec le langage de la foi. Courageuse, elle réprimande le peuple en face (en disant) : « Et maintenant vous mettez le Seigneur Tout-Puissant à l'épreuve ! [...]. Non, frères, gardez-vous d'irriter le Seigneur notre Dieu ! S'il n'est pas dans ses intentions de nous sauver avant cette échéance de cinq jours, il peut nous protéger dans le délai qu'il voudra, comme il peut nous détruire à la face de nos ennemis. [...] Dans l'attente patiente de son salut, appelons-le plutôt à notre secours. Il écouterait notre voix si tel est son bon plaisir » (8, 13.14 - 15.17). C'est le langage de l'espérance. Frappons à la porte du cœur de Dieu, il est le Père, il peut nous sauver. Cette femme, veuve, risque également de faire une piètre figure devant les autres ! Mais elle est courageuse ! Elle va de l'avant ! Voilà mon opinion personnelle : les femmes sont plus courageuses que les hommes. (Applaudissements dans la salle).

Et avec la force d'un prophète, Judith admoneste les hommes de son peuple pour les reconduire à l'espérance en Dieu ; avec le regard d'un prophète, elle voit au-delà de l'horizon étroit proposé par les chefs et que la peur rend encore plus limité. Dieu agira certainement — affirme-t-elle —, alors que la proposition des cinq jours d'attente est une manière pour le tenter et pour se soustraire à sa volonté. Le Seigneur est le Dieu du salut — et elle y croit —, quelle que soit la forme que celui-ci prend. Le salut de les libérer des ennemis et de les faire vivre, mais, dans ses plans impénétrables, cela peut également être le salut que de les conduire à la mort. Femme de foi, elle le sait. Ensuite nous connaissons la fin, comment l'histoire a fini : Dieu les sauve.

Chers frères et sœurs, ne posons jamais de conditions à Dieu et laissons en revanche l'espérance vaincre nos craintes. Avoir confiance en Dieu veut dire entrer dans ses desseins sans rien prétendre, également en acceptant que son salut et son aide nous parviennent d'une manière différente de nos attentes. Nous demandons au Seigneur la vie, la santé, les liens d'affection, le bonheur ; et il est juste de le faire, mais c'est dans la conscience que Dieu sait tirer la vie également de la mort, que l'on peut faire l'expérience de la paix également dans la maladie, et qu'il peut y avoir de la sérénité également dans la solitude et de la béatitude également dans les larmes. Ce n'est pas nous qui pouvons enseigner à Dieu ce qu'il doit faire, ce dont nous avons besoin. Il le sait mieux que nous, et nous devons avoir confiance, parce que ses voies et ses pensées sont différentes des nôtres.

Le chemin que Judith nous indique est celui de la confiance, dans l'attente de la paix, de la prière et de l'obéissance. C'est le chemin de l'espérance. Sans résignation facile, en faisant tout ce qui est en notre pouvoir, mais toujours en restant dans le sillage de la volonté du Seigneur, parce que — nous le savons — elle a beaucoup prié, elle a beaucoup parlé au peuple et ensuite, courageusement, elle est partie, elle a cherché la façon de s'approcher du chef de l'armée et a réussi à lui couper la tête, à l'égorger. Elle est courageuse dans la foi et dans les œuvres. Et elle cherche toujours le Seigneur ! De fait, Judith a un plan, elle le met en œuvre avec succès et conduit le peuple à la victoire, mais toujours avec l'attitude de foi de celui qui accepte tout de la main de Dieu, sûre de sa bonté.

Ainsi, une femme pleine de foi et de courage redonne de la force à son peuple en danger mortel et le conduit sur les routes de l'espérance, en nous les indiquant également. Et nous, si nous nous rappelons un peu, combien de fois avons-nous entendu des paroles sages, courageuses, de personnes humbles, de femmes humbles que nous pensions être — sans les mépriser — ignorantes?... Mais ce sont des paroles de la sagesse de Dieu ! Les paroles des grands-mères... Combien de fois les grands-mères savent-elles dire le mot juste, un mot d'espérance, parce qu'elles ont l'expérience de la vie, elles ont beaucoup souffert, elles se sont confiées à Dieu et le Seigneur fait ce don de nous donner un conseil d'espérance. Et en allant sur ces routes, ce sera une joie et une lumière pascale de nous confier au Seigneur avec les paroles de Jésus : « Père, si tu veux, éloigne de moi cette coupe ! Cependant, que ce ne soit pas ma volonté, mais la tienne qui se fasse ! » (Lc 22, 42). C'est la prière de la sagesse, de la confiance et de l'espérance.

L'espérance chrétienne en I Thess 5, 4-11

1^{er} février 2017

Chers frères et sœurs, bonjour !

Au cours des dernières catéchèses, nous avons commencé notre parcours sur le thème de l'espérance en relisant dans cette perspective certaines pages de l'Ancien Testament. Nous voulons à présent mettre en lumière la portée extraordinaire que cette vertu revêt dans le Nouveau Testament, quand elle rencontre la nouveauté représentée par Jésus Christ et par l'événement pascal : l'espérance chrétienne. Nous chrétiens, sommes des femmes et des hommes d'espérance.

C'est ce qui ressort clairement dès le premier texte qui a été écrit, c'est-à-dire la première lettre de saint Paul aux Thessaloniciens. Dans le passage que nous avons écouté, on peut percevoir toute la fraîcheur et la beauté de la première annonce chrétienne. La communauté de Thessalonique est une communauté jeune, fondée depuis peu ; pourtant, en dépit des difficultés et des nombreuses épreuves, elle est enracinée dans la foi et célèbre avec enthousiasme et avec joie la résurrection du Seigneur Jésus. L'apôtre se réjouit alors de tout cœur avec tous, dans la mesure où ceux qui renaissent dans la Pâque deviennent véritablement « fils de la lumière, des fils du jour » (5, 5), en vertu de la pleine communion avec le Christ.

Quand Paul lui écrit, la communauté de Thessalonique vient d'être fondée et peu d'années seulement la séparent de la Pâque du Christ. C'est pour cela que l'apôtre cherche à faire comprendre tous les effets et les conséquences que cet événement unique et décisif, c'est-à-dire la résurrection du Seigneur, comporte pour l'histoire et pour la vie de chacun. En particulier, la difficulté de la communauté n'était pas tant de reconnaître la résurrection de Jésus, tous y croyaient, mais de croire en la résurrection des morts. Oui, Jésus est ressuscité, mais la difficulté était de croire que les morts ressuscitent. Dans ce sens, cette lettre se révèle plus que jamais actuelle. Chaque fois que nous sommes face à notre mort, ou à celle d'une personne chère, nous sentons que notre foi est mise à l'épreuve. Tous nos doutes, toute notre fragilité, émergent et nous nous demandons : « Mais y a-t-il véritablement une vie après la mort... ? Pourrai-je encore voir et embrasser les personnes que j'ai aimées... ? ». Cette question m'a été posée par une dame, il y a quelques jours, au cours d'une audience, qui avait ce doute : « Est-ce que je rencontrerai les miens ? ». Nous aussi, dans le contexte actuel, nous avons besoin de revenir à la racine et aux fondements de notre foi, de façon à prendre conscience de ce que Dieu

a fait pour nous en Jésus Christ et ce que signifie notre mort. Nous avons tous un peu peur de cette incertitude de la mort. Je me souviens d'un petit vieux, une personne âgée, une brave personne, qui disait : « Moi je n'ai pas peur de la mort. J'ai un peu peur de la voir venir ». Il avait peur de cela.

Paul, face aux craintes et aux perplexités de la communauté, invite à garder solidement sur la tête, comme un casque, en particulier dans les épreuves et dans les moments plus difficiles de notre vie, « l'espérance du salut ». C'est un casque. Voilà ce qu'est l'espérance chrétienne. Quand on parle d'espérance, nous pouvons avoir tendance à la comprendre selon l'acception commune du terme, c'est-à-dire en référence à quelque chose de beau que nous désirons, mais qui peut se réaliser ou pas. Nous espérons que cela arrivera, c'est comme un désir. On dit par exemple : « J'espère que demain, il fera beau temps ! » ; mais nous savons que le lendemain, il peut aussi faire mauvais temps... L'espérance chrétienne n'est pas ainsi. L'espérance chrétienne est l'attente de quelque chose qui a déjà été accompli ; c'est la porte qui est là, et moi j'espère pouvoir arriver à la porte. Que dois-je faire ? Marcher vers la porte ! Je suis certain que j'arriverai à la porte. Il en est de même pour l'espérance chrétienne : avoir la certitude que je suis en chemin vers quelque chose qui existe, et non pas quelque chose que je voudrais qui existe. Voilà l'espérance chrétienne. L'espérance chrétienne est l'attente d'une chose qui a déjà été réalisée et qui se réalisera certainement pour chacun de nous. Notre résurrection, et aussi celle de nos chers défunts, n'est donc pas une chose qui pourra arriver ou pas, mais c'est une réalité certaine, dans la mesure où elle est enracinée dans l'événement de la résurrection du Christ. Espérer signifie donc apprendre à vivre dans l'attente. Apprendre à vivre dans l'attente et trouver la vie. Quand une femme découvre qu'elle est enceinte, chaque jour, elle apprend à vivre dans l'attente de voir le regard de cet enfant qui viendra. Ainsi, nous aussi nous devons voir et apprendre de ces attentes humaines et vivre dans l'attente de regarder le Seigneur, de rencontrer le Seigneur. Cela n'est pas facile, mais cela s'apprend : vivre dans l'attente. Espérer signifie et implique un cœur humble, un cœur pauvre. Seul un pauvre sait attendre. Celui qui est déjà sûr de lui et de ce qu'il a, ne sait placer sa confiance dans personne d'autre qu'en lui-même.

Saint Paul écrit encore : « Il [Jésus] est mort pour nous afin que, éveillés ou endormis, nous vivions unis à lui » (1 Th 5, 10). Ces paroles sont toujours un motif de grand réconfort et de paix. Nous sommes donc appelés à prier également pour les personnes bien-aimées qui nous ont quittés afin qu'elles vivent dans le Christ et soient en pleine communion avec nous. Il y a une expression de saint Paul, toujours adressée aux Thessaloniens, qui me touche beaucoup. Elle me donne la certitude de l'espérance. Elle dit : « Ainsi nous serons avec le Seigneur toujours » (1 Th 4, 17). Une belle chose : tout passe mais, après la mort, nous serons pour toujours avec le Seigneur. C'est la certitude totale de l'espérance, la même qui, bien avant, faisait s'exclamer Job : « Je sais, moi, que mon Défenseur est vivant [...]. Celui que je verrai sera pour moi, celui que mes yeux regarderont » (Jb 19, 25.27). Ainsi, nous serons pour toujours avec le Seigneur. Croyez-vous cela ? Je vous demande : croyez-vous cela ? Pour avoir un peu de force, je vous invite à le dire trois fois avec moi : « Ainsi, nous serons pour toujours avec le Seigneur ». Et là, avec le Seigneur, nous nous rencontrerons.

L'espérance chrétienne se vit de façon communautaire selon saint Paul (I Thess 5, 12-22)

8 février 2017

Chers frères et sœurs, bonjour !

Mercredi dernier, nous avons vu que saint Paul, dans la première Lettre aux Thessaloniens, exhorte à rester enracinés dans l'espérance de la résurrection (cf. 5, 4-11), avec cette belle parole « nous serons avec le Seigneur toujours » (4, 17). Dans le même contexte, l'apôtre montre que *l'espérance chrétienne* ne possède pas seulement un souffle personnel, individuel, mais *communautaire, ecclésial*. Nous espérons tous ; nous avons tous l'espérance, également de manière communautaire.

C'est pourquoi le regard de Paul s'élargit immédiatement à tous les groupes qui composent la communauté chrétienne, en leur demandant de prier les uns pour les autres et de se soutenir réciproquement. Nous aider réciproquement. Mais pas seulement nous aider dans le besoin, dans les nombreux besoins de la vie quotidienne, mais nous aider *dans l'espérance*, nous soutenir dans l'espérance. Et ce n'est pas un hasard s'il commence précisément en faisant référence à *ceux à qui est confiée la responsabilité et la direction pastorale*. Ils sont les premiers à être appelés à nourrir l'espérance, et cela non parce qu'ils sont meilleurs que les autres, mais en vertu d'un ministère divin qui va bien au-delà de leurs forces. C'est pour cette raison qu'ils ont plus que jamais besoin du respect, de la compréhension et du soutien bienveillant de tout le monde.

L'attention se porte ensuite sur *nos frères qui risquent davantage de perdre l'espérance*, de tomber dans le désespoir. Nous venons toujours à connaissance de gens qui tombent dans le désespoir et font de mauvaises choses... Le désespoir les conduit à tant de mauvaises choses. La référence concerne celui qui est découragé, qui est faible, qui se sent écrasé par le poids de la vie et de ses propres fautes et ne réussit pas à se relever. Dans ces cas, la proximité et la chaleur de toute l'Église doivent se faire encore plus intenses et aimantes, et doivent prendre la forme exquise de la compassion, qui n'est pas avoir pitié : la compassion signifie pâtir avec l'autre, souffrir avec l'autre, m'approcher de celui qui souffre ; un mot, une caresse, mais qui doivent venir du cœur ; cela est la compassion. Pour celui qui a besoin de réconfort et de consolation. Cela est extrêmement important : l'espérance chrétienne ne peut se passer de la charité authentique et concrète. L'apôtre des nations lui-même, dans sa lettre aux Romains, affirme avec le cœur sur la main : « C'est un devoir pour nous, les forts — qui avons la foi, l'espérance, ou qui n'avons pas tant de difficultés —, de porter les faiblesses de ceux qui n'ont pas cette force et de ne point rechercher ce qui nous plaît » (15, 1). Porter, porter les faiblesses des autres. Ensuite, ce témoignage ne reste pas enfermé dans les limites de la communauté chrétienne : il retentit dans toute sa vigueur également en dehors, dans le contexte social et civil, comme un appel à ne pas créer des murs mais des ponts, à ne pas rendre le mal pour le mal, à vaincre le mal par le bien, l'offense par le pardon — le chrétien ne peut jamais dire : tu me le paieras !, jamais ; cela n'est pas un geste chrétien ; l'offense est vaincue par le pardon —, à vivre en paix avec tous. Voilà ce qu'est l'Église ! Et c'est ce que réalise l'espérance chrétienne, quand elle prend les traits forts et dans le même temps tendres de l'amour. L'amour est fort et tendre. C'est beau.

On comprend alors que l'on n'apprend pas à espérer seuls. Personne n'apprend à espérer seul. Cela n'est pas possible. L'espérance, pour se nourrir, *a nécessairement besoin d'un*

« *corps* », dans lequel les divers membres se soutiennent et se ravivent réciproquement. Cela veut alors dire que, si nous espérons, c'est parce que beaucoup de nos frères et sœurs nous ont enseigné à espérer et ont gardé notre espérance vivante. Et parmi eux se distinguent *les petits, les pauvres, les simples, les exclus*. En effet, celui qui s'enferme dans son bien-être ne connaît pas l'espérance : il espère seulement dans son bien-être et cela n'est pas l'espérance : c'est une sécurité relative ; celui qui s'enferme dans sa propre satisfaction, qui se sent toujours comme il faut, ne connaît pas l'espérance... Ceux qui espèrent sont en revanche ceux qui font chaque jour l'expérience de l'épreuve, de la précarité et de leurs propres limites. Ce sont ces frères qui nous donnent le plus beau témoignage, le plus fort, parce qu'ils demeurent fermes dans la confiance au Seigneur, en sachant que, au-delà de la tristesse, de l'oppression et du caractère inéluctable de la mort, la dernière parole sera la sienne, et ce sera une parole de miséricorde, de vie et de paix. Celui qui espère, espère entendre dire un jour ce mot : « Viens, viens à moi, mon frère ; viens, viens à moi, ma sœur, pour toute l'éternité ».

Chers amis, si — comme nous l'avons dit — la demeure naturelle de l'espérance est un « corps » solidaire, dans le cas de l'espérance chrétienne ce corps est *l'Église*, alors que le souffle vital, l'âme de cette espérance est *l'Esprit Saint*. Sans l'Esprit Saint on ne peut pas avoir d'espérance. Voilà alors pourquoi l'apôtre Paul nous invite à la fin à l'invoquer sans cesse. S'il n'est pas facile de croire, cela l'est encore moins d'espérer. Il est plus difficile d'espérer que de croire, cela est plus difficile. Mais quand l'Esprit Saint habite dans nos cœurs, c'est Lui qui nous fait comprendre que nous ne devons pas craindre, que le Seigneur est proche et qu'il prend soin de nous ; et c'est Lui qui modèle nos communautés, dans une Pentecôte éternelle, comme signes vivants d'espérance pour la famille humaine. Merci.

L'espérance chrétienne ne déçoit pas (cf. Rm 5, 1-5)

15 février 2017

Chers frères et sœurs, bonjour !

Dès notre enfance, on nous enseigne qu'il n'est pas beau de se vanter. Dans ma terre, on appelle ceux qui se vantent des « paons ». Et c'est juste, parce que se vanter de ce que l'on est ou de ce que l'on a, dénote, outre un certain orgueil, également un manque de respect à l'égard des autres, en particulier à l'égard de ceux qui ont moins de chance que nous. Mais dans ce passage de la lettre aux Romains, l'apôtre Paul nous surprend, car il nous invite au moins à deux reprises à nous vanter. De quoi alors est-il juste de se vanter ? Parce que si lui exhorte à se vanter, alors c'est qu'il existe quelque chose dont il est juste de se vanter. Et comment peut-on faire cela, sans offenser les autres, sans exclure personne ?

Dans le premier cas, nous sommes invités à nous *enorgueillir de l'abondance de la grâce dont nous sommes comblés en Jésus Christ*, au moyen de la foi. Paul veut nous faire comprendre que, si nous apprenons à lire chaque chose à la lumière de l'Esprit Saint, nous nous apercevons que tout est grâce ! Tout est don ! Si nous faisons attention, en effet, à agir — dans l'histoire comme dans notre vie — ce n'est pas seulement nous, mais c'est avant tout Dieu. C'est Lui le protagoniste absolu, qui crée toute chose comme un don d'amour, qui tisse la trame de son dessein de salut et qui le porte à son accomplissement pour nous, à travers son Fils Jésus. Il nous est demandé de reconnaître tout cela, de l'accueillir avec gratitude et d'en faire un motif de louange, de bénédiction et de grande joie. Si nous faisons cela, nous sommes en paix avec Dieu et nous faisons l'expérience de la liberté. Et cette paix s'étend ensuite à tous les domaines

et à toutes les relations de notre vie : nous sommes en paix avec nous-mêmes, nous sommes en paix en famille, dans notre communauté, au travail et avec les personnes que nous rencontrons chaque jour sur notre chemin.

Paul, toutefois, nous exhorte à nous *enorgueillir également dans les épreuves*. Cela n'est pas facile à comprendre. Cela nous apparaît plus difficile et il peut sembler que cela n'a rien à voir avec la condition de paix que l'on vient de décrire. Cela en constitue en revanche le présupposé le plus authentique, le plus vrai. En effet, la paix que nous offre et nous garantit le Seigneur ne doit pas être entendue comme l'absence de préoccupations, de déceptions, de manquements, de motifs de souffrance. S'il en était ainsi, dans le cas où nous réussissions à être en paix, ce moment finirait bientôt et nous tomberions inévitablement dans le désespoir. La paix qui jaillit de la foi est au contraire un don : c'est la grâce de faire l'expérience que Dieu nous aime et est toujours proche de nous, ne nous laisse pas seuls ne serait-ce qu'un instant de notre vie. Et cela, comme l'affirme l'apôtre, engendre la patience, parce que nous savons que, même dans les moments les plus difficiles et bouleversants, la miséricorde et la bonté du Seigneur sont plus grandes que toute chose et rien ne nous arrachera de ses mains et de la communion avec Lui.

Voilà donc pourquoi l'espérance chrétienne est solide, voilà pourquoi *elle ne déçoit pas*. Elle ne déçoit jamais. L'espérance ne déçoit pas ! Elle n'est pas fondée sur ce que nous pouvons faire ou être, ni sur ce en quoi nous pouvons croire. Son fondement, c'est-à-dire le fondement de l'espérance chrétienne, est ce qu'il peut y avoir de plus fidèle et de plus sûr, c'est-à-dire l'amour que Dieu lui-même nourrit pour chacun de nous. Il est facile de dire : Dieu nous aime. Nous le disons tous. Mais pensez un peu : chacun de nous est-il capable de dire : je suis sûr que Dieu m'aime ? Il n'est pas si facile de le dire. Mais cela est vrai. C'est un bon exercice, que de se dire à soi-même : Dieu m'aime. C'est la racine de notre sécurité, la racine de l'espérance. Et le Seigneur a déversé avec abondance dans nos cœurs l'Esprit — qui est l'amour de Dieu — comme artisan, comme garant, précisément afin de pouvoir alimenter en nous la foi et maintenir vivante cette espérance. Et cette sécurité : Dieu m'aime. « Mais en ce moment difficile ? » — Dieu m'aime. « Et moi, qui ai fait cette chose laide et mauvaise ? » — Dieu m'aime. Personne ne peut nous ôter cette sécurité. Et nous devons le répéter comme une prière : Dieu m'aime. Je suis sûr que Dieu m'aime. Je suis sûr que Dieu m'aime.

À présent, nous comprenons pourquoi l'apôtre Paul nous exhorte à nous vanter toujours de tout cela. Je me vante de l'amour de Dieu parce qu'il m'aime. L'espérance qui nous a été donnée ne nous sépare pas des autres, et ne nous conduit pas non plus à les discréditer ou à les marginaliser. Il s'agit en revanche d'un don extraordinaire, dont nous sommes appelés à devenir les « canaux », avec humilité et simplicité, pour tous. Et alors, notre gloire la plus grande sera d'avoir comme Père un Dieu qui ne fait pas de préférences, qui n'exclut personne, mais qui ouvre sa maison à tous les êtres humains, à partir des derniers et de ceux qui sont loin, afin que, en tant que ses fils, nous apprenions à nous reconforter et à nous soutenir les uns les autres. Et n'oubliez pas : l'espérance ne déçoit pas.

Le gémississement de la Création, signe d'espérance (Rm 8, 19-27)

22 février 2017

Chers frères et sœurs bonjour !

Nous sommes souvent tentés de penser que la création est notre propriété, une possession que nous pouvons exploiter à notre gré et dont nous ne devons rendre compte à personne. Dans le passage de la Lettre aux Romains (8, 19-27) dont nous venons d'écouter une partie, l'apôtre Paul nous rappelle en revanche que la création est un don merveilleux que Dieu a placé entre nos mains, pour que nous puissions entrer en relation avec Lui et que nous puissions y reconnaître l'empreinte de son dessein d'amour, à la réalisation duquel nous sommes tous appelés à collaborer, jour après jour.

Mais quand il se laisse prendre par l'égoïsme, l'être humain finit même par abîmer les plus belles choses qui lui ont été confiées. C'est ce qui s'est passé pour la création. Pensons à l'eau. L'eau est une très belle chose et très importante ; l'eau nous donne la vie, elle nous aide en tout, mais pour exploiter les minéraux, on contamine l'eau, on salit la création et on détruit la création. Ce n'est qu'un exemple. Il y en a de nombreux. Avec l'expérience tragique du péché, la rupture de la communion avec Dieu, nous avons brisé la communion originelle avec tout ce qui nous entoure et nous avons fini par corrompre la création, en la rendant ainsi esclave, soumise à notre caducité. Et hélas, la conséquence de tout cela se trouve de manière dramatique sous nos yeux, chaque jour. Quand il brise la communion avec Dieu, l'homme perd sa beauté originelle et finit par défigurer toute chose autour de lui ; et là où tout auparavant renvoyait au Père Créateur et à son amour infini, il apporte à présent le signe triste et désolant de l'orgueil et de la voracité humaines. L'orgueil humain, en exploitant la création, détruit.

Mais le Seigneur ne nous laisse pas seuls et dans ce cadre désolant également, il nous offre une perspective nouvelle de libération, de salut universel. C'est ce que Paul met en évidence avec joie, en nous invitant à prêter attention aux gémississements de la création tout entière. En effet, si nous faisons attention, tout gémit autour de nous : la création elle-même gémit, nous les êtres humains gémissons et l'Esprit gémit en nous, dans notre cœur. Or, ces gémississements ne sont pas une plainte stérile, inconsolable, mais — comme le précise l'apôtre — ce sont les gémississements d'une femme qui accouche ; ce sont les gémississements de celui qui souffre, mais qui sait qu'une vie nouvelle va venir à la lumière. Et dans notre cas, il en est vraiment ainsi. Nous sommes encore aux prises avec les conséquences de notre péché et tout, autour de nous, porte encore la marque de nos difficultés, de nos manquements, de nos fermetures. Mais dans le même temps, nous savons que nous avons été sauvés par le Seigneur et il nous est déjà donné de goûter en nous, et dans ce qui nous entoure, les signes de la Résurrection, de la Pâque, qui opère une nouvelle création.

Tel est le contenu de notre espérance. Le chrétien ne vit pas en dehors du monde, il sait reconnaître dans sa propre vie et dans ce qui l'entoure les signes du mal, de l'égoïsme et du péché. Il est solidaire avec celui qui souffre, avec celui qui pleure, avec celui qui est exclu, avec celui qui se sent désespéré... Mais, dans le même temps, le chrétien a appris à lire tout cela avec les yeux de la Pâque, avec les yeux du Christ ressuscité. Et alors, il sait que nous vivons le temps de l'attente, le temps d'une aspiration qui va au-delà du présent, le temps de l'accomplissement. Dans l'espérance, nous savons que le Seigneur veut guérir définitivement par sa miséricorde les cœurs blessés et humiliés et tout ce que l'homme a défiguré par son impiété, et que, de cette

manière, Il régénère un monde nouveau et une humanité nouvelle, finalement réconciliés dans son amour.

Combien de fois, nous chrétiens, sommes-nous tentés par la déception, par le pessimisme... Nous nous laissons parfois aller à une plainte inutile, ou bien nous restons sans voix et nous ne savons même pas quoi demander, quoi espérer... Mais encore une fois, l'Esprit Saint vient à notre aide, souffle de notre espérance, qui conserve vivants le gémissement et l'attente de notre cœur. L'Esprit voit pour nous au-delà des apparences négatives du présent et il nous révèle dès maintenant les cieux nouveaux et la terre nouvelle que le Seigneur est en train de préparer pour l'humanité.

Le Carême, chemin d'espérance

1^{er} mars 2017

Chers frères et sœurs, bonjour !

Aujourd'hui, Mercredi des Cendres, nous entrons dans le temps liturgique du Carême. Et étant donné que nous accomplissons le cycle de catéchèses sur l'espérance chrétienne, je voudrais vous présenter aujourd'hui le *Carême* comme *chemin d'espérance*.

En effet, cette perspective est immédiatement évidente si nous pensons que le Carême a été institué dans l'Église comme temps de préparation à Pâques, et donc tout le sens de cette période de quarante jours *prend sa lumière du mystère pascal* vers lequel il est orienté. Nous pouvons imaginer le Seigneur Ressuscité qui nous appelle à sortir de nos ténèbres, et nous nous mettons en chemin vers Lui, qui est la Lumière. Et le Carême est un chemin vers Jésus Ressuscité, c'est un temps de pénitence, et également de mortification, qui n'est pas une fin en soi, mais qui vise à nous faire ressusciter avec le Christ, à renouveler notre identité baptismale, c'est-à-dire à renaître à nouveau « d'en haut », de l'amour de Dieu (cf. Jn 3, 3). Voilà pourquoi le Carême est, de par sa nature, un temps d'espérance.

Pour mieux comprendre ce que cela signifie, nous devons nous référer à l'expérience fondamentale de l'exode des Israélites de l'Égypte, rapportée par la Bible dans le livre qui porte ce nom : Exode. Le point de départ est la condition d'esclavage en Égypte, l'oppression, les travaux forcés. Mais le Seigneur n'a pas oublié son peuple et sa promesse : il appelle Moïse et, d'un bras puissant, fait sortir les Israélites de l'Égypte et les guide à travers le désert vers la Terre de la liberté. Au cours de ce chemin de l'esclavage à la liberté, le Seigneur donne aux Israélites la loi, pour les éduquer à l'aimer Lui, unique Seigneur, et à s'aimer entre eux comme des frères. L'Écriture montre que l'exode est long et tourmenté : il dure symboliquement 40 ans, c'est-à-dire le temps de vie d'une génération. Une génération qui, face aux épreuves du chemin, est toujours tentée de regretter l'Égypte et de revenir en arrière. Nous aussi connaissons tous la tentation de revenir en arrière, tous. Mais le Seigneur demeure fidèle et ces pauvres gens, guidés par Moïse, arrivent à la Terre promise. Tout ce chemin est accompli *dans l'espérance* : l'espérance de rejoindre la Terre, et précisément dans ce sens, il s'agit d'un « exode », une sortie de l'esclavage vers la liberté. Et ces 40 jours sont également pour nous tous une sortie de l'esclavage, du péché, vers la liberté, vers la rencontre avec le Christ Ressuscité. Chaque pas, chaque difficulté, chaque épreuve, chaque chute et chaque reprise, tout n'a de sens qu'au sein du dessein de salut de Dieu qui pour son peuple veut la vie et non la mort, la joie et non la douleur.

La *Pâque de Jésus est son exode*, par lequel Il nous a ouvert la voie pour parvenir à la vie pleine, éternelle et bienheureuse. Pour ouvrir cette voie, ce passage, Jésus a dû se dépouiller de sa gloire, s'humilier, se faire obéissant jusqu'à la mort et à la mort sur une croix. Nous ouvrir la voie à la vie éternelle lui a coûté tout son sang, et grâce à Lui, nous sommes sauvés de l'esclavage du péché. Mais cela ne veut pas dire qu'il a tout fait et que nous ne devons rien faire, qu'Il est passé à travers la croix et que nous « allons au paradis dans un carrosse ». Il n'en est rien. Notre salut est certainement un don de sa part, mais, étant donné qu'il s'agit d'une histoire d'amour, il exige notre « oui » et notre participation à son amour, comme nous le démontre notre Mère Marie et après elle tous les saints.

Le Carême vit de cette dynamique : le Christ nous précède avec son exode, et nous traversons le désert grâce à Lui et derrière Lui. Il est tenté pour nous, et a vaincu le Tentateur pour nous, mais nous aussi devons affronter avec Lui les tentations et les surmonter. Il nous donne l'eau vive de son Esprit, et c'est à nous qu'il revient de puiser à sa source et de boire, dans les sacrements, dans la prière, dans l'adoration ; Il est la lumière qui vainc les ténèbres et il nous est demandé d'alimenter la petite flamme qui nous a été confiée le jour de notre baptême.

Dans ce sens, le Carême est « le signe sacramentel de notre conversion » (*Missel romain*, prière de la collecte, 1er dimanche de Carême) ; qui accomplit le chemin du Carême est toujours sur le chemin de la conversion. Le Carême est le signe sacramentel de notre chemin de l'esclavage à la liberté, toujours à renouveler. Un chemin certes exigeant, mais un chemin plein d'espérance. Je dirais même plus : l'exode de Carême est le chemin sur lequel l'espérance elle-même se forme. La difficulté de traverser le désert — toutes les épreuves, les tentations, les illusions, les mirages... — tout cela sert à forger une espérance forte, solide, sur le modèle de celle de la Vierge Marie, qui au milieu des ténèbres de la passion et de la mort de son Fils, continua à croire et à espérer dans sa résurrection, dans la victoire de l'amour de Dieu.

Avec le cœur ouvert à cet horizon, entrons aujourd'hui dans le Carême. En nous sentant partie du peuple saint de Dieu, commençons avec joie ce chemin d'espérance.

Aimer sans hypocrisie (cf. Rm 12, 9-13)

15 mars 2017

Chers frères et sœurs, bonjour !

Nous savons bien que le grand commandement que nous a laissé le Seigneur Jésus est celui d'aimer : aimer Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme et de tout notre esprit et aimer notre prochain comme nous-mêmes (cf. Mt 22, 37-39), c'est-à-dire que nous sommes appelés à l'amour, à la charité. Et cela est notre vocation la plus élevée, notre vocation par excellence : et à elle est liée également la joie de l'espérance chrétienne. Qui aime a la joie de l'espérance, d'arriver à rencontrer le grand amour qu'est le Seigneur.

L'apôtre Paul, dans le passage de la Lettre aux Romains, que nous venons d'écouter, nous met en garde : il existe le risque que notre charité soit hypocrite, que notre amour soit hypocrite. Nous devons alors nous demander : quand a lieu cette hypocrisie ? Et comment pouvons-nous être certains que notre amour est sincère, que notre charité est authentique ? De ne pas faire semblant de faire la charité ou que notre amour ne soit pas comme un feuilleton télévisé : un amour sincère, fort...

L'hypocrisie peut s'insinuer partout, même dans notre façon d'aimer. Cela a lieu quand notre amour est un amour intéressé, mû par des intérêts personnels ; et combien d'amours intéressés y a-t-il... quand les services caritatifs dans lesquels il semble que nous nous prodiguons sont accomplis pour nous faire valoir nous-mêmes ou nous sentir satisfaits : « Comme je suis bon ! » Non, cela est une hypocrisie ! Ou encore quand nous visons à des choses qui ont une « visibilité » pour montrer notre intelligence ou nos capacités. Derrière tout cela, il y a une idée fausse, trompeuse, c'est-à-dire que, si nous aimons, c'est parce que nous sommes bons ; comme si la charité était une création de l'homme, un produit de notre cœur. La charité, en revanche, est avant tout *une grâce*, un cadeau : pouvoir aimer est un don de Dieu, et nous devons le demander. Et Il le donne avec plaisir, si nous le demandons. La charité est une grâce : elle ne consiste pas à faire transparaître ce que nous ne sommes pas, mais ce que le Seigneur nous donne et que nous accueillons librement ; et elle ne peut pas s'exprimer dans la rencontre avec les autres si elle n'est pas engendrée auparavant par la rencontre avec le visage doux et miséricordieux de Jésus.

Paul nous invite à reconnaître que nous sommes pécheurs, et que notre façon d'aimer est marquée par le péché. Dans le même temps, toutefois, il se fait porteur *d'une annonce nouvelle, une annonce d'espérance* : le Seigneur ouvre devant nous une voie de libération, une voie de salut. C'est la possibilité de vivre nous aussi le grand commandement de l'amour, de devenir instruments de la charité de Dieu. Et cela a lieu quand nous nous laissons guérir et renouveler notre cœur par le Christ ressuscité. Le Seigneur ressuscité qui vit parmi nous, qui vit avec nous est capable de guérir notre cœur : il le fait, si nous le demandons. C'est Lui qui nous permet, même dans notre petitesse et notre pauvreté, de faire l'expérience de la compassion du Père et de célébrer les merveilles de son amour. Et l'on comprend alors que tout ce que nous pouvons vivre et faire pour nos frères n'est autre que la réponse à ce que Dieu a fait et continue de faire pour nous. C'est d'ailleurs Dieu lui-même qui, demeurant dans notre cœur et dans notre vie, continue de se faire proche et de servir tous ceux que nous rencontrons chaque jour sur notre chemin, en commençant par les derniers et les plus indigents, dans lesquels Il se reconnaît en premier.

À travers ces paroles, l'apôtre Paul veut alors moins nous réprimander que *nous encourager et raviver en nous l'espérance*. En effet, nous faisons tous l'expérience de ne pas vivre pleinement ou comme nous devrions le commandement de l'amour. Mais cela aussi est une grâce, parce que cela nous fait comprendre que nous ne sommes pas capables d'aimer véritablement par nous-mêmes : nous avons besoin que le Seigneur renouvelle constamment ce don dans notre cœur, à travers l'expérience de sa miséricorde infinie. Alors, nous pourrions apprécier à nouveau les petites choses, les choses simples, ordinaires ; nous apprécierions à nouveau ces petites choses de tous les jours et nous serons capables d'aimer les autres comme Dieu les aime, en voulant leur bien, c'est-à-dire qu'ils soient saints, amis de Dieu ; et nous serons contents de la possibilité de nous faire proches de celui qui est pauvre et humble, comme Jésus le fait avec chacun de nous quand nous sommes loin de Lui, de nous pencher sur les pieds de nos frères, comme Lui, le Bon Samaritain, le fait avec chacun de nous, à travers sa compassion et son pardon.

Chers frères, ce que l'apôtre Paul nous a rappelé est le secret pour être — je reprends ses termes — c'est le secret pour être « avec la joie de l'espérance » (Rm 12, 12) : avec la joie de l'espérance. Avec la joie de l'espérance parce que nous savons qu'en toute circonstance, même la plus adverse et également à travers nos propres échecs, l'amour de Dieu ne manque pas. Et alors, le cœur visité et habité par sa grâce et par sa fidélité, nous vivons dans la joyeuse

espérance de rendre à nos frères, dans la mesure de nos faibles moyens, tout ce que nous recevons aujourd'hui de lui. Merci.

L'espérance chrétienne, la constance et la consolation (cf. Rm 15, 1-6)

22 mars 2017

Chers frères et sœurs, bonjour !

Depuis quelques semaines déjà, l'apôtre Paul nous aide à mieux comprendre en quoi consiste l'espérance chrétienne. Nous avons dit qu'il ne s'agissait pas d'optimisme, que c'était autre chose. Et l'apôtre nous aide à comprendre cela. Aujourd'hui, il le fait en la rapprochant de deux attitudes de la plus grande importance pour notre vie et notre expérience de foi : la « *constance* » et la « *consolation* » (vv. 4.5). Dans le passage de la Lettre aux Romains que nous venons d'entendre, elles sont citées deux fois : tout d'abord en référence aux Écritures, puis à Dieu lui-même. Quelle est leur signification la plus profonde, la plus véritable ? Et de quelle manière jettent-elles une lumière sur la réalité de l'espérance ? Ces deux attitudes : la constance et la consolation.

Nous pourrions définir la constance également comme de la *patience* : c'est la capacité de supporter, de porter sur les épaules, « supporter », de rester fidèles, également quand le poids semble devenir trop lourd, insoutenable et que nous serions tentés de juger négativement et d'abandonner tout et tous. La *consolation*, en revanche, est la grâce de savoir saisir et montrer dans chaque situation, également dans celles les plus marquées par la déception et la souffrance, la présence et l'action pleine de compassion de Dieu. Or, saint Paul nous rappelle que la constance et la consolation nous sont transmises de manière particulière *par les Écritures* (v. 4), c'est-à-dire par la Bible. En effet, la Parole de Dieu, en premier lieu, nous conduit à tourner notre regard vers Jésus, à mieux le connaître et à nous conformer à Lui, à Lui ressembler toujours davantage. En deuxième lieu, la Parole nous révèle que le Seigneur est vraiment « le Dieu de la constance et de la consolation » (v. 5), qui reste toujours fidèle à son amour pour nous, c'est-à-dire qui est constant dans l'amour pour nous, qui ne se lasse jamais de nous aimer ! Il est constant : il nous aime toujours ! Et il prend soin de nous, en pansant nos blessures par la caresse de sa bonté et de sa miséricorde, c'est-à-dire qu'il nous console. Il ne se lasse même pas de nous consoler.

Dans cette perspective, on comprend également l'affirmation initiale de l'apôtre : « C'est un devoir pour nous, les forts, de porter les faiblesses de ceux qui n'ont pas cette force et de ne point rechercher ce qui nous plaît » (v. 1). Cette expression « nous, les forts », pourrait sembler présomptueuse, mais dans la logique de l'Évangile, nous savons qu'il n'en est pas ainsi, au contraire, c'est précisément l'inverse, car notre force ne vient pas de nous, mais du Seigneur. Celui qui, dans sa vie, fait l'expérience de l'amour fidèle de Dieu et de sa consolation est en mesure, et a même le devoir, d'être proche de ses frères les plus faibles et de prendre en charge leurs fragilités. Si nous sommes proches du Seigneur, nous aurons cette force pour être proches des plus faibles, des plus indigents et pour les consoler et leur donner de la force. Voilà ce que cela signifie. Nous pouvons faire cela sans complaisance personnelle, mais en nous sentant simplement un « canal » qui transmet les dons du Seigneur ; et qui devient ainsi concrètement un « *semeur* » d'espérance. Voilà ce que le Seigneur nous demande, avec cette force et cette capacité de consoler et être des semeurs d'espérance. Et aujourd'hui, il y a besoin de semer l'espérance, mais ce n'est pas facile...

Le fruit de ce style de vie n'est pas une communauté dans laquelle certains appartiennent à la « première division », c'est-à-dire les forts, et les autres à la « deuxième division », c'est-à-dire les faibles. Le fruit est, en revanche, comme le dit Paul, « avoir les uns pour les autres la même aspiration à l'exemple du Christ Jésus » (v. 5). La Parole de Dieu nourrit *une espérance qui se traduit concrètement en partage, en service réciproque*. Car même celui qui est « fort » fait tôt ou tard l'expérience de la fragilité et d'avoir besoin du réconfort des autres ; et, inversement, dans la faiblesse, on peut toujours offrir un sourire ou tendre une main à notre frère en difficulté. Et c'est une communauté de cette sorte, qui « d'un même cœur et d'une même bouche, glorifie Dieu » (cf. v. 6). Mais tout cela n'est possible que si l'on place le Christ et sa Parole au centre, parce qu'Il est « fort », Il est celui qui nous donne la force, qui nous donne la patience, qui nous donne l'espérance, qui nous donne la consolation. Il est le « frère fort » qui prend soin de chacun de nous : nous avons en effet tous besoin d'être chargés sur les épaules du Bon Pasteur et de nous sentir enveloppés par son regard tendre et prévenant.

Chers amis, nous ne remercierons jamais assez Dieu du don de sa Parole, qui se rend présent dans les Écritures. C'est là que le Père de notre Seigneur Jésus Christ se révèle comme « Dieu de la constance et de la consolation ». Et c'est là que nous devenons conscients du fait que notre espérance ne se fonde pas sur nos capacités et sur nos forces, mais sur le soutien de Dieu et sur la fidélité de son amour, c'est-à-dire sur la force et la consolation de Dieu. Merci.

Abraham, père dans l'espérance (cf. Rm 4, 16-21)

29 mars 2017

Chers frères et sœurs, bonjour !

Le passage de la lettre de saint Paul aux Romains que nous venons d'écouter nous fait un grand don. En effet, nous sommes habitués à reconnaître en Abraham notre père dans la foi ; aujourd'hui, l'apôtre nous fait comprendre qu'Abraham est pour nous *père dans l'espérance* ; pas seulement *père de la foi*, mais *père dans l'espérance*. Et cela parce que dans sa vie, nous pouvons saisir une annonce de la Résurrection, de la vie nouvelle qui vainc le mal et la mort elle-même.

Dans le texte, on dit qu'Abraham crut dans le Dieu « qui donne la vie aux morts et appelle le néant à l'existence » (Rm 4, 17) ; puis il précise : « C'est d'une foi sans défaillance qu'il considéra son corps déjà mort et le sein de Sara, mort également » (Rm 4, 19). Telle est l'expérience que nous sommes appelés à vivre nous aussi. Le Dieu qui se révèle à Abraham est le Dieu qui sauve, le Dieu qui fait sortir du désespoir et de la mort, le Dieu qui appelle à la vie. Dans l'existence d'Abraham, tout devient un hymne au Dieu qui libère et régénère, tout devient prophétie. Et cela le devient pour nous qui reconnaissons et célébrons à présent l'accomplissement de tout cela dans le mystère de la Pâque. En effet, Dieu « ressuscita d'entre les morts Jésus » (Rm 4, 24), afin que nous aussi, nous puissions passer en Lui de la mort à la vie. Et alors Abraham peut véritablement se dire « père d'une multitude de peuples », dans la mesure où il resplendit comme annonce d'une humanité nouvelle — nous ! — rachetée par le Christ du péché et de la mort et introduite une fois pour toutes dans l'étreinte de l'amour de Dieu.

Dès lors, Paul nous aide à comprendre le lien très étroit *entre la foi et l'espérance*. En effet, il affirme qu'Abraham « espérant contre toute espérance, crut » (Rm 4, 18). Notre espérance

ne tient pas sur des raisonnements, des prévisions et des assurances humaines ; et elle se manifeste là où il n'y a plus d'espérance, où il n'y a plus rien en quoi espérer, précisément comme ce fut le cas d'Abraham, face à sa mort imminente et à la stérilité de sa femme Sara. La fin s'approchait pour eux, ils ne pouvaient pas avoir d'enfants, et dans cette situation, Abraham crut et a eu de l'espérance contre toute espérance. Et cela est grand ! La grande espérance s'enracine dans la foi, et précisément pour cela elle est capable d'aller au-delà de toute espérance. Oui, parce qu'elle ne se fonde pas sur notre parole, mais sur la Parole de Dieu. Dans ce sens également alors, nous sommes appelés à suivre l'exemple d'Abraham qui, même face à l'évidence d'une réalité qui semble vouée à la mort, se fie à Dieu, « certain que tout ce que Dieu a promis, il est assez puissant ensuite pour l'accomplir » (Rm 4, 21). Je voudrais vous poser une question : nous, nous tous, sommes-nous convaincus de cela ? Sommes-nous convaincus que Dieu nous aime et qu'il est disposé à accomplir tout ce qu'il a promis ? Mais père, combien devons-nous payer pour cela ? Il y a un seul prix : « ouvrir notre cœur ». Ouvrez vos cœurs et cette force de Dieu vous portera de l'avant, fera des choses miraculeuses et vous enseignera ce qu'est l'espérance. Le seul prix est celui-ci : ouvrir notre cœur à la foi et Il fera le reste.

Cela est le paradoxe et dans le même temps l'élément le plus fort, le plus élevé de notre espérance ! Une espérance fondée sur une promesse qui, du point de vue humain, semble incertaine et imprévisible, mais qui ne faillit pas, même face à la mort, quand c'est le Dieu de la résurrection et de la vie qui promet. Celui qui le promet n'est pas n'importe qui ! Celui qui promet est le Dieu de la Résurrection et de la vie.

Chers frères et sœurs, demandons aujourd'hui au Seigneur la grâce de rester bien ancrés non pas tant sur nos sécurités, sur nos capacités, mais sur l'espérance qui jaillit de la promesse de Dieu, comme de véritables fils d'Abraham. Quand Dieu promet, il accomplit ce qu'il promet. Il ne manque jamais à sa parole. Notre vie assumera alors une lumière nouvelle, dans la conscience que Celui qui a ressuscité son Fils nous ressuscitera aussi et fera de nous véritablement un avec Lui, avec tous nos frères dans la foi. Nous croyons tous. Aujourd'hui nous sommes tous sur la place, nous louons le Seigneur, nous chanterons le Notre Père, puis nous recevrons la bénédiction... Mais cela passe. Mais cela est également une promesse d'espérance. Si nous avons aujourd'hui le cœur ouvert, je vous assure que nous nous rencontrerons tous sur la place du Ciel qui dure pour toujours. Voilà la promesse de Dieu et cela est notre espérance, si nous ouvrons nos cœurs. Merci.

Le Christ ressuscité est parmi nous (cf. 1 P 3, 8-17)

5 avril 2017

Chers frères et sœurs, bonjour !

La première lettre de l'apôtre Pierre porte en elle un contenu extraordinaire ! Il faut la lire une, deux, trois fois pour comprendre ce contenu extraordinaire : elle réussit à apporter une grande consolation et la paix, en faisant percevoir que le Seigneur est toujours à nos côtés et ne nous abandonne jamais, en particulier dans les moments les plus délicats et difficiles de notre vie. Mais quel est le « secret » de cette lettre, et de manière particulière du passage que nous venons d'écouter (cf. 1 P 3, 8-17) ? Telle est la question. Je sais que vous prendrez aujourd'hui le Nouveau Testament, que vous chercherez la première lettre de Pierre et que vous la lirez très lentement, pour comprendre le secret et la force de cette lettre. Quel est le secret de cette lettre ?

Le secret se trouve dans le fait que cet écrit *plonge ses racines directement dans la Pâque*, au cœur du mystère que nous allons célébrer, en nous faisant ainsi percevoir toute la lumière et la joie qui naissent de la mort et de la résurrection du Christ. Le Christ est vraiment ressuscité, et c'est un beau salut que nous pouvons nous faire le jour de Pâques : « Le Christ est ressuscité ! Le Christ est ressuscité ! », comme tant de peuples le font. Nous rappeler que le Christ est ressuscité, qu'il est vivant parmi nous, qu'il est vivant et habite en chacun de nous. C'est pour cela que saint Pierre nous invite avec force à l'adorer dans nos cœurs (cf. v. 16). C'est là que le Seigneur a fait sa demeure au moment de notre baptême, et c'est de là qu'il continue à nous renouveler, ainsi que notre vie, en nous comblant de son amour et de la plénitude de son Esprit. Voilà alors pourquoi l'apôtre nous recommande de *rendre raison de l'espérance qui est en nous* (cf. v. 16) : notre espérance n'est pas un concept, n'est pas un sentiment, n'est pas un téléphone portable, ce n'est pas un monceau de richesses ! Notre espérance est une personne, c'est le Seigneur Jésus que nous reconnaissons vivant et présent en nous et chez nos frères, parce que le Christ est ressuscité. Les peuples slaves, quand ils se saluent, au lieu de dire « bonjour », « bonsoir », se saluent les jours de Pâques en disant : « Le Christ est ressuscité ! », « Christos voskrese ! » se disent-ils entre eux ; et ils sont heureux de le dire ! C'est le « bonjour », « bonsoir » qu'ils s'échangent : « Le Christ est ressuscité ».

Nous comprenons alors que nous ne devons pas tant rendre raison de cette espérance au niveau théorique, en paroles, mais surtout à travers le témoignage de la vie, et cela aussi bien au sein de la communauté chrétienne qu'en dehors de celle-ci. Si le Christ est vivant et habite en nous, dans notre cœur, alors nous devons également le laisser se rendre visible, ne pas le cacher, et le laisser agir en nous. Cela signifie que le Seigneur Jésus doit devenir toujours davantage notre modèle : un modèle de vie et que nous devons apprendre à nous comporter comme Lui s'est comporté. Faire ce que faisait Jésus. L'espérance qui habite en nous ne peut donc pas rester cachée en nous, dans notre cœur : sinon, ce serait une espérance faible, qui n'a pas le courage de sortir à l'extérieur et de se faire voir ; mais notre espérance, comme cela transparaît du Psaume 33 cité par Pierre, doit nécessairement se diffuser à l'extérieur, en prenant la forme si belle et unique de la douceur, du respect, de la bienveillance envers son prochain, en arrivant même à pardonner celui qui nous fait du mal. Une personne qui n'a pas d'espérance ne réussit pas à pardonner, ne réussit pas à apporter la consolation du pardon et à avoir la consolation de pardonner. Oui, parce que c'est ainsi qu'a fait Jésus, et ainsi qu'il continue à faire à travers ceux qui lui font de la place dans leur cœur et dans leur vie, dans la conscience que l'on ne vainc pas le mal par le mal, mais avec l'humilité, la miséricorde et la douceur. Les mafieux pensent que le mal peut être vaincu par le mal, et ainsi, ils se vengent et font beaucoup de choses que nous connaissons tous. Mais ils ne savent pas ce qu'est l'humilité, la miséricorde et la douceur. Et pourquoi ? Parce que les mafieux n'ont pas d'espérance. Pensez à cela.

Voilà pourquoi saint Pierre affirme que « mieux vaudrait souffrir en faisant le bien, qu'en faisant le mal » (v. 17) : cela ne veut pas dire qu'il est bon de souffrir, mais que, quand nous souffrons pour le bien, nous sommes en communion avec le Seigneur, qui a accepté de pâtir et d'être mis en croix pour notre salut.

Alors, quand nous aussi, dans les situations petites ou grandes de notre vie, nous acceptons de souffrir pour le bien, c'est comme si nous répandions autour de nous des semences de résurrection, des semences de vie comme si nous faisons resplendir dans l'obscurité la lumière de Pâques. C'est pour cela que l'apôtre nous exhorte à répondre toujours en « rendant le bien » (v. 9) : la bénédiction n'est pas une formalité, elle n'est pas seulement un signe de courtoisie,

mais elle est un grand don que nous avons reçu les premiers et que nous avons la possibilité de partager avec nos frères. C'est l'annonce de l'amour de Dieu, un amour démesuré, qui ne s'épuise pas, qui ne fait jamais défaut et qui constitue le fondement véritable de notre espérance.

Chers amis, nous comprenons également pourquoi l'apôtre Pierre nous appelle « heureux », si nous devons souffrir pour la justice (cf. v. 13). Ce n'est pas seulement pour une raison morale ou ascétique, mais c'est parce qu'à chaque fois que nous prenons partie pour les derniers et les exclus, ou que nous ne répondons pas au mal par le mal, mais en pardonnant, sans vengeance, en pardonnant et en bénissant, à chaque fois que nous faisons cela, nous resplendissons comme des signes vivants et lumineux d'espérance, devenant ainsi un instrument de consolation et de paix, selon le cœur de Dieu. Et ainsi, allons de l'avant avec douceur, mansuétude, amabilité et en faisant du bien également à ceux qui ne nous aiment pas, ou qui nous font du mal. En avant !

« Le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il demeure seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit » (Jn 12, 24)

12 avril 2017

Chers frères et sœurs, bonjour !

Dimanche dernier, nous avons fait mémoire de l'entrée de Jésus à Jérusalem, parmi les acclamations joyeuses des disciples et d'une foule nombreuse. Ces gens plaçaient une grande espérance en Jésus : beaucoup attendaient de Lui des miracles et des grands signes, des manifestations de puissance et même la liberté des occupants ennemis. Qui parmi eux aurait imaginé que d'ici peu, Jésus aurait été en revanche humilié, condamné et tué en croix ? Les espérances terrestres de ces gens s'écroulèrent devant la croix. Mais nous croyons que c'est précisément dans le Crucifié que notre espérance est renée. Les espérances terrestres s'écroulent devant la croix, mais des espérances nouvelles renaissent, celles qui durent pour toujours. L'espérance qui naît de la croix est une espérance différente. C'est une espérance diverse de celles qui s'écroulent, de celles du monde. Mais de quelle espérance s'agit-il ? Quelle espérance naît de la croix ?

Ce que dit Jésus précisément après être entré à Jérusalem peut nous aider à le comprendre : « *Si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il demeure seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit* » (Jn 12, 24). Essayons de penser à un grain ou à une petite semence, qui tombe en terre. Si elle demeure fermée, il ne se passe rien ; si en revanche elle se rompt, elle s'ouvre, alors, elle donne vie à un germe, à un épi, puis à une plante et la plante donnera du fruit.

Jésus a apporté dans le monde une espérance nouvelle et il l'a fait à la manière de la semence : il s'est fait petit, petit, comme un grain de blé ; il a laissé sa gloire céleste pour venir parmi nous : il est « tombé en terre ». Mais cela ne suffisait pas encore. Pour porter du fruit, Jésus a vécu l'amour jusqu'au bout, en se laissant briser sous terre. C'est précisément là, dans le point extrême de son abaissement — qui est également le point le plus élevé de l'amour — qu'a germé l'espérance. Si l'un de vous demande : « Comment naît l'espérance » ? « De la croix ? Regarde la croix, regarde le Christ crucifié et de là t'arrivera l'espérance qui ne disparaît plus, celle qui dure jusqu'à la vie éternelle ». Et cette espérance a germé précisément par la force de l'amour : parce que l'amour qui « excuse tout, croît tout, espère tout, supporte tout »

(1 Co 13, 7), l'amour qui est la vie de Dieu a renouvelé tout ce qu'il a touché. Ainsi, à Pâques, Jésus a transformé, en l'assumant, notre péché en pardon. Mais écoutez bien ce qu'est la transformation que fait la Pâque : Jésus a transformé notre péché en pardon, notre mort en résurrection, notre peur en confiance. Voilà pourquoi là, sur la croix, notre espérance est née et renaît toujours ; voilà pourquoi avec Jésus, chacune de notre obscurité peut être transformée en lumière, chaque échec en victoire, chaque déception en espérance. Chacune : oui, chacune. L'espérance surmonte tout, parce qu'elle naît de l'amour de Jésus qui s'est fait comme le grain de blé tombé en terre et qui est mort pour donner vie et de cette vie pleine d'amour vient l'espérance.

Quand nous choisissons l'espérance de Jésus, nous découvrons peu à peu que la façon gagnante de vivre est celle de la semence, celle de l'amour humble. Il n'y a pas d'autre voie pour vaincre le mal et donner de l'espérance au monde. Mais vous pouvez me dire : « Non, c'est une logique perdante ! ». Cela semblerait une logique perdante, parce que celui qui aime perd du pouvoir. Avez-vous pensé à cela ? Celui qui aime perd du pouvoir, celui qui donne se dépouille de quelque chose et aimer est un don. En réalité, la logique du grain qui meurt, de l'amour humble, est la voie de Dieu, et seul cela donne du fruit. Nous le voyons également en nous : posséder pousse toujours à vouloir quelque chose d'autre : j'ai obtenu une chose pour moi et immédiatement j'en veux une autre plus grande, et ainsi de suite, et je ne suis jamais satisfait. C'est une mauvaise soif que celle-là ! Plus on a, plus on veut. Qui est vorace n'est jamais rassasié. Et Jésus le dit clairement : « Qui aime sa vie la perd » (Jn 12, 25). Tu es vorace, tu essaies d'avoir tant de choses, mais... tu perdras tout, même ta vie, c'est-à-dire : qui aime *ce qu'il a* et vit pour ses intérêts ne fait que se gonfler lui-même et perd. Qui, en revanche, accepte, est disponible et sert, vit à la façon de Dieu : alors, il est vainqueur, il se sauve lui-même et les autres ; il devient *semence d'espérance* pour le monde. Mais il est beau d'aider les autres, de servir les autres... Peut-être nous lasserons-nous ! Mais la vie est ainsi et le cœur se remplit de joie et d'espérance. Cela est à la fois l'amour et l'espérance : servir et donner.

Certes, cet amour véritable passe à travers la croix, le sacrifice, comme pour Jésus. La croix est le passage obligatoire, mais ce n'est pas l'objectif, c'est un passage : l'objectif est la gloire, comme nous le montre Pâques. Et ici, une autre image très belle nous vient en aide, que Jésus a laissée à ses disciples, lors de la dernière Cène. Il dit : « La femme, sur le point d'accoucher, s'attriste parce que son heure est venue ; mais lorsqu'elle a donné le jour à l'enfant, elle ne se souvient plus des douleurs, dans la joie qu'un homme soit venu au monde » (Jn 16, 21). Voilà : donner la vie, ne pas la posséder. Et c'est cela que font les mères : elles donnent une autre vie, elles souffrent, mais après, elles sont joyeuses, heureuses parce qu'elles ont donné le jour à une autre vie. Cela donne de la joie ; l'amour donne le jour à la vie et donne même un sens à la douleur. L'amour est le moteur qui fait aller de l'avant notre espérance. Je le répète ; l'amour est le moteur qui fait aller de l'avant notre espérance. Et chacun de nous peut se demander : « Est-ce que j'aime ? Est-ce que j'ai appris à aimer ? Est-ce que j'apprends tous les jours à aimer davantage ? », parce que l'amour est le moteur qui fait aller de l'avant notre espérance.

Chers frères et sœurs, en ces jours, des jours d'amour, laissons-nous envelopper par le mystère de Jésus qui, comme un grain de blé, en mourant nous donne la vie. C'est Lui le germe de notre espérance. Contemplons le Crucifix, source d'espérance. Peu à peu, nous comprendrons qu'espérance avec Jésus signifie apprendre à voir dès à présent la plante dans la semence, la Pâque dans la croix, la vie dans la mort. Je voudrais à présent vous donner un devoir à faire à la maison. Il nous fera du bien à tous de nous arrêter devant le Crucifix — vous en avez tous un chez vous — de le regarder et de lui dire : « Avec Toi rien n'est perdu. Avec Toi

je peux toujours espérer. Tu es mon espérance ». Imaginons à présent le Crucifix et tous ensemble, disons par trois fois à Jésus Crucifié : « Tu es mon espérance ». Tous : « Tu es mon espérance ». Plus fort ! « Tu es mon espérance ». Merci.

Le Christ ressuscité, notre espérance (dans I Cor 15)

19 avril 2017

Chers frères et sœurs, bonjour !

Nous nous rencontrons aujourd'hui dans la lumière de la Pâque, que nous avons célébrée et que nous continuons à célébrer avec la liturgie. C'est pourquoi, dans notre itinéraire de catéchèses sur l'espérance chrétienne, je désire aujourd'hui vous parler du Christ Ressuscité, notre espérance, tel que le présente saint Paul dans la première lettre aux Corinthiens (cf. chap. 15).

L'apôtre veut résoudre une problématique qui était certainement au cœur des discussions de la communauté de Corinthe. La résurrection est le dernier thème affronté dans la lettre, mais probablement, par ordre d'importance, il est le premier : tout repose en effet sur ce présupposé.

En s'adressant à ses chrétiens, Paul part d'un fait irréfutable, qui n'est pas le résultat de la réflexion d'un homme sage quelconque, mais un fait, un simple fait qui a eu lieu dans la vie de certaines personnes. Le christianisme naît de là. Ce n'est pas une idéologie, ce n'est pas un système philosophique, mais c'est un chemin de foi qui part d'un événement, témoigné par les premiers disciples de Jésus. Paul le résume de cette manière : Jésus est mort pour nos péchés, il fut enseveli, et le troisième jour, il est ressuscité et il est apparu à Pierre et aux Douze (cf. 1 Co 15, 3-5). Tel est le fait : il est mort, il est enseveli, il est ressuscité et il est apparu. C'est à dire que Jésus est vivant ! Tel est le noyau du message chrétien.

En annonçant cet événement, qui est le noyau central de la foi, Paul insiste surtout sur le dernier élément du mystère pascal, c'est-à-dire sur le fait que Jésus est ressuscité. En effet, si tout avait fini avec la mort, nous aurions en Lui un exemple de dévouement suprême, mais cela ne pourrait pas engendrer notre foi. Il a été un héros. Non ! Il est mort, mais il est ressuscité. Parce que la foi naît de la résurrection. Accepter que le Christ soit mort, et qu'il soit mort crucifié, n'est pas un acte de foi, c'est un fait historique. En revanche, croire qu'il est ressuscité, cela l'est. Notre foi naît le matin de Pâques. Paul fait une liste des personnes auxquelles Jésus apparut (cf. vv. 5-7). Nous avons là une petite synthèse de tous les récits pascals et de toutes les personnes qui sont entrées en contact avec le Ressuscité. En haut de la liste, il y a Céphas, c'est-à-dire Pierre, et le groupe des Douze, ensuite les « cinq cents frères », dont un grand nombre pouvaient encore rendre leur témoignage, ensuite Jacques est cité. Le dernier de la liste — comme le moins digne de tous — est lui-même. Paul dit de lui-même : « Comme un avorton » (cf. v. 8).

Paul utilise cette expression parce que son histoire personnelle est dramatique : il n'était pas un enfant de chœur, mais un persécuteur de l'Église, orgueilleux de ses propres convictions ; il se sentait un homme abouti, avec une idée très claire de ce qu'était la vie avec ses devoirs. Mais dans ce cadre parfait — tout était parfait chez Paul, il savait tout — dans ce cadre parfait de sa vie, eut lieu un jour ce qui était absolument imprévisible : la rencontre avec Jésus ressuscité, sur le chemin de Damas. Là, il n'y eut pas seulement un homme qui tombe à terre : il y eut une personne saisie par un événement qui devait bouleverser le sens de sa vie. Et le persécuteur

devint apôtre, pourquoi ? Parce que j'ai vu Jésus vivant ! J'ai vu Jésus Christ ressuscité ! C'est le fondement de la foi de Paul, comme de la foi des autres apôtres, comme de la foi de l'Église, comme de notre foi.

Qu'il est beau de penser que le christianisme est essentiellement cela ! Ce n'est pas tant notre recherche à l'égard de Dieu — une recherche, à la vérité, si tâtonnante —, mais plutôt la recherche de Dieu à notre égard. Jésus nous a pris, il nous a saisis, il nous a conquis pour ne plus nous laisser. Le christianisme est grâce, il est surprise, et c'est pourquoi il présuppose un cœur capable d'émerveillement. Un cœur fermé, un cœur rationaliste est incapable d'émerveillement, et ne peut pas comprendre ce qu'est le christianisme. Parce que le christianisme est grâce, et la grâce se perçoit seulement et, de plus, elle se rencontre dans l'émerveillement de la rencontre.

Alors, même si nous sommes pécheurs — nous le sommes tous —, si nos intentions de bien sont restées sur le papier, ou bien si, en regardant notre vie, nous nous apercevons que nous avons accumulé tant d'échecs... Le matin de Pâques, nous pouvons faire comme ces personnes dont parle l'Évangile : aller au tombeau du Christ, voir la grande pierre roulée et penser que Dieu est en train de réaliser pour moi, pour nous tous, un avenir inattendu. Aller à notre tombeau : nous en avons tous un petit en nous. Aller là, et voir que Dieu est capable de ressusciter de là. Là, il y a le bonheur, là, il y a la joie, la vie, où tous pensaient qu'il n'y avait que la tristesse, la défaite et les ténèbres. Dieu fait grandir ses fleurs les plus belles au milieu des pierres les plus sèches.

Être chrétiens signifie ne pas partir de la mort, mais de l'amour de Dieu pour nous, qui a vaincu notre ennemi implacable. Dieu est plus grand que le néant, et une bougie allumée suffit pour vaincre la plus obscure des nuits. Paul s'écrie, faisant écho aux prophètes : « Ô mort, où est ta victoire ? Ô mort, où est ton aiguillon ? » (v. 55). En ces jours de Pâques, nous portons ce cri dans notre cœur. Et si on nous demande la raison de notre sourire donné et de notre partage patient, alors nous pourrions répondre que Jésus est encore là, qu'il continue à être vivant parmi nous, que Jésus est encore ici, qu'il continue à être vivant, que Jésus est ici, sur la place, avec nous : vivant et ressuscité.

Dieu avec nous jusqu'à la fin du monde (cf. Mt 28, 20)

26 avril 2017

Chers frères et sœurs, bonjour !

« Et voici que je suis avec vous pour toujours jusqu'à la fin du monde » (Mt 28, 20). Ces dernières paroles de l'Évangile de Matthieu rappellent l'annonce prophétique que nous trouvons au début : on l'appellera du nom d'Emmanuel, qui se traduit par : *Dieu avec nous* » (Mt 1, 23 ; cf. Is 7, 14). Dieu sera avec nous, tous les jours, jusqu'à la fin du monde. Jésus marchera avec nous, tous les jours, jusqu'à la fin du monde. Tout l'Évangile est contenu dans ces deux citations, des paroles qui communiquent le mystère de Dieu, dont le nom, dont l'identité est *être-avec* : ce n'est pas un Dieu isolé, c'est un Dieu-avec, en particulier *avec nous*, c'est-à-dire avec la créature humaine. Notre Dieu n'est pas un Dieu absent, séquestré par un ciel très lointain : c'est au contraire un Dieu « passionné » de l'homme, si tendrement aimant qu'on ne peut se séparer de lui. Nous, humains, sommes habiles à couper les liens et les ponts. Lui, au contraire, non. Si notre cœur se refroidit, le sien reste toujours incandescent. Notre Dieu

nous accompagne toujours, même si par malheur nous devions l'oublier. Sur la crête qui sépare l'incrédulité de la foi, la découverte d'être aimés et accompagnés par notre Père, de ne jamais être laissés seuls par Lui, est décisive.

Notre existence est un *pèlerinage*, un chemin. Même ceux qui sont mus par une espérance simplement humaine, perçoivent la séduction de l'horizon, qui les pousse à explorer des mondes qu'ils ne connaissent pas encore. Notre âme est une *âme migrante*. La Bible est pleine d'histoires de pèlerins et de voyageurs. La vocation d'Abraham commence par ce commandement : « Quitte ton pays » (Gn 12, 1). Et le patriarche quitte cette région du monde qu'il connaissait bien et qui était l'un des berceaux de la civilisation de son époque. Tout s'opposait au bon sens de ce voyage. Pourtant, Abraham part. On ne devient pas des hommes et des femmes mûrs si l'on ne perçoit pas l'attraction de l'horizon : cette limite entre le ciel et la terre qui demande à être atteinte par un peuple de marcheurs.

Sur son chemin dans le monde, l'homme n'est jamais seul. En particulier, le chrétien ne se sent jamais abandonné, parce que Jésus nous assure qu'il ne nous attendra pas seulement au terme de notre long voyage, mais qu'il nous accompagnera chacun de nos jours.

Jusqu'à quand durera l'attention de Dieu à l'égard de l'homme ? Jusqu'à quand le Seigneur Jésus, qui marche avec nous, jusqu'à quand prendra-t-il soin de nous ? La réponse de l'Évangile ne laisse aucun doute : *jusqu'à la fin du monde* ! Les cieux passeront, la terre passera, les espérances humaines seront effacées, mais la Parole de Dieu est plus grande que tout et ne passera pas. Et Lui sera le Dieu avec nous, le Dieu Jésus qui marche avec nous. Il n'y aura pas de jour de notre vie où nous cesserons d'être une préoccupation pour le cœur de Dieu. Mais certains pourraient dire : « Mais que dites-vous donc ? ». Je dis cela : il n'y aura pas de jour dans notre vie où nous cesserons d'être une préoccupation pour le cœur de Dieu. Il se préoccupe de nous, et marche avec nous. Et pourquoi fait-il cela ? Simplement parce qu'il nous aime. Comprenez-vous cela ? Il nous aime ! Et Dieu répondra certainement à tous nos besoins, il ne nous abandonnera pas à l'heure de l'épreuve et de l'obscurité. Cette certitude doit s'enraciner dans notre âme pour ne jamais s'éteindre. Certains l'appellent par le nom de « Providence ». C'est-à-dire la proximité de Dieu, l'amour de Dieu, Dieu qui marche avec nous s'appelle aussi la « Providence de Dieu » : il pourvoit à notre vie.

Ce n'est pas par hasard si parmi les symboles chrétiens de l'espérance, il y en a un que j'aime beaucoup : l'ancre. Elle exprime que notre espérance n'est pas vague ; elle ne doit pas être confondue avec le sentiment changeant de qui veut améliorer les choses de ce monde de façon velléitaire, en s'appuyant sur sa seule force de volonté. L'espérance chrétienne, en effet, trouve son origine non pas dans l'attraction du futur, mais *dans la sécurité de ce que Dieu nous a promis et a réalisé en Jésus Christ*. S'il nous a assuré de ne jamais nous abandonner, si le début de chaque vocation est un « Suis-moi », avec lequel Il nous assure de rester toujours devant nous, pourquoi alors avoir peur ? Avec cette promesse, les chrétiens peuvent marcher partout. Même en traversant des portions de monde blessé, où les choses ne vont pas bien, nous sommes parmi ceux qui continuent là aussi d'espérer. Le psaume dit : « Passerais-je un ravin de ténèbre, je ne crains aucun mal car tu es près de moi » (Ps 23, 4). C'est précisément là où règne l'obscurité qu'il faut garder une lumière allumée. Revenons à l'ancre. Notre foi est l'ancre au ciel. Notre vie est ancrée au ciel. Que devons-nous faire ? Nous agripper à la corde : elle est toujours là. Et nous allons de l'avant car nous sommes certains que notre vie a comme une ancre dans le ciel, sur la rive où nous arriverons.

Certes, si nous ne nous reposons que sur nos forces, nous aurions raison de nous sentir déçus et vaincus, parce que souvent, le monde se révèle réfractaire aux lois de l'amour. Il préfère, tant de fois, les lois de l'égoïsme. Mais si survit en nous la certitude que Dieu ne nous abandonne pas, alors la perspective change immédiatement. « *Homo viator, spe erectus* », disaient les anciens. Le long du chemin la promesse de Jésus, « Je suis avec vous », nous fait rester debout, avec espérance, certains que le bon Dieu est déjà à l'œuvre pour réaliser ce qui semble humainement impossible, parce que l'ancre est sur la plage du ciel.

Le saint peuple fidèle de Dieu est constitué de gens qui sont debout — « *homo viator* » — et qui marchent, mais debout, « *erectus* », et qui marchent dans l'espérance. Et partout où il va, il sait que l'amour de Dieu l'a précédé : il n'y a pas de région du monde qui échappe à la victoire du Christ ressuscité. Et quelle est la victoire du Christ ressuscité ? La victoire de l'amour. Merci.

Marie, Mère de l'espérance

10 mai 2017

Chers frères et sœurs, bonjour !

Le long de notre itinéraire de catéchèse sur l'espérance chrétienne, nous nous tournons aujourd'hui vers Marie, Mère de l'espérance. Marie a traversé plus d'une nuit sur son chemin de mère. Dès sa première apparition dans l'histoire des Évangiles, sa figure se distingue comme s'il s'agissait du personnage d'un drame. Il n'était pas facile de répondre par un « oui » à l'invitation de l'ange : pourtant, femme encore dans la fleur de la jeunesse, elle répond avec courage, bien qu'elle ne sache rien du destin qui l'attend. À cet instant, Marie nous apparaît comme l'une des nombreuses mères de notre monde, courageuses jusqu'à l'extrême, quand il s'agit d'accueillir dans leur sein l'histoire d'un homme nouveau qui naît.

Ce « oui » est le premier passage d'une longue liste d'obéissances — une longue liste d'obéissances ! — qui accompagneront son itinéraire de mère. Ainsi, Marie apparaît dans les Évangiles comme une femme silencieuse, qui souvent, ne comprend pas tout ce qui se passe autour d'elle, mais qui médite chaque parole et chaque événement dans son cœur.

Cette disposition laisse apparaître un très bel aspect de la psychologie de Marie : ce n'est pas une femme qui déprime devant les incertitudes de la vie, en particulier quand rien ne semble aller comme il faut. Ce n'est pas non plus une femme qui proteste avec violence, qui se lamente du destin de la vie qui nous révèle souvent un visage hostile. C'est en revanche une femme qui écoute : n'oubliez pas qu'il y a toujours un grand rapport entre l'espérance et l'écoute, et Marie est une femme qui écoute. Marie accueille l'existence de la façon dont elle se présente à nous, avec ses jours heureux, mais également avec ses tragédies que nous voudrions ne jamais avoir croisées. Jusqu'à la nuit suprême de Marie, quand son Fils est cloué au bois de la croix.

Jusqu'à ce jour, Marie avait presque disparu de la trame des Évangiles : les écrivains sacrés laissent entrevoir cette lente éclipse de sa présence, son silence devant le mystère d'un Fils qui obéit au Père. Mais Marie réapparaît précisément au moment crucial : quand une bonne partie des amis se sont enfuis par peur. Les mères ne trahissent pas, et à cet instant, au pied de la croix, aucun de nous ne peut dire quelle a été la passion la plus cruelle : si c'est celle d'un homme innocent qui meurt sur le bois de la croix, ou l'agonie d'une mère qui accompagne les derniers instants de la vie de son fils. Les Évangiles sont laconiques et extrêmement discrets. Ils enregistrent par un simple verbe la présence de la Mère : elle « se tenait » (Jn 19, 25), Elle

se tenait. Ils ne disent rien de sa réaction : si elle pleurait, si elle ne pleurait pas... rien ; pas même une esquisse de description de sa douleur : l'imagination de poètes et de peintres allait ensuite se déverser sur ces détails, nous offrant des images qui sont entrées dans l'histoire de l'art et de la littérature. Mais les Évangiles disent seulement : elle « se tenait ». Elle se tenait là, au moment le plus terrible, au moment le plus cruel, et souffrait avec son fils. « Elle se tenait ». Marie « se tenait », simplement elle était là. La voici de nouveau, la jeune femme de Nazareth, les cheveux désormais gris à cause du temps qui passe, encore aux prises avec un Dieu qui doit être uniquement embrassé, et avec une vie qui est arrivée au seuil de l'obscurité la plus épaisse. Marie « se tenait » dans l'obscurité la plus épaisse, mais elle « se tenait ». Elle n'est pas partie. Marie est là, fidèlement présente, chaque fois qu'il faut tenir une bougie allumée dans un lieu de brume et de brouillard. Elle ne connaît pas même le destin de résurrection que son Fils ouvrait à cet instant pour tous les hommes : elle était là par fidélité au projet de Dieu dont elle s'est proclamée la servante le premier jour de sa vocation, mais également en raison de son instinct de mère qui souffre simplement, chaque fois qu'il y a un enfant qui traverse une passion. Les souffrances des mères : nous avons tous connu des femmes fortes, qui ont affronté tant de souffrances de leurs enfants !

Nous la retrouverons au premier jour de l'Église, elle, *mère d'espérance*, au milieu de cette communauté de disciples si fragiles : l'un avait renié, de nombreux autres avaient fui, tous avaient eu peur (cf. Ac 1, 14). Mais elle se tenait simplement là, de la façon la plus normale, comme si c'était une chose entièrement naturelle : dans la première Église enveloppée par la lumière de la Résurrection, mais également par les tremblement des premiers pas qu'elle devait accomplir dans le monde.

Pour cela, nous l'aimons tous comme une Mère. Nous ne sommes pas orphelins : nous avons une Mère au ciel, qui est la Sainte Mère de Dieu. Afin qu'elle nous enseigne la vertu de l'attente, même quand tout apparaît privé de sens : elle semble confiante dans le mystère de Dieu, même quand il semble s'éclipser à cause du mal du monde. Que dans les moments de difficultés, Marie, la Mère que Jésus nous a offerte à tous, puisse toujours soutenir nos pas, puisse toujours dire à notre cœur : « Lève-toi ! Regarde de l'avant, regarde l'horizon », parce qu'Elle est Mère de l'espérance. Merci.

L'espérance de Marie-Madeleine

17 mai 2017

Chers frères et sœurs, bonjour !

Ces dernières semaines, notre réflexion se déroule, pour ainsi dire, dans l'orbite du mystère pascal. Nous rencontrons aujourd'hui celle qui la première, selon les Évangiles, vit Jésus ressuscité : Marie Madeleine. Le repos du samedi s'était conclu depuis peu. Le jour de la passion, il n'y avait pas eu le temps de terminer les rites funèbres ; c'est pourquoi, en cette aube pleine de tristesse, les femmes se rendent à la tombe de Jésus avec les onguents parfumés. C'est elle qui arrive la première : Marie de Magdala, l'une des disciples qui avaient accompagné Jésus jusqu'en Galilée, se mettant au service de l'Église naissante. Dans son trajet vers le sépulcre se reflète la fidélité de tant de femmes qui fréquentent pendant tant d'années les allées des cimetières, en souvenir de quelqu'un qui n'est plus là. Pas même la mort ne brise les liens les plus authentiques : certaines personnes continuent à aimer, même si la personne aimée s'en est allée pour toujours.

L'Évangile (cf. Jn 20, 1-2.11-18) décrit Madeleine, en soulignant immédiatement que ce n'était pas une femme qui s'enthousiasmait facilement. En effet, après la première visite au sépulcre, elle revient déçue dans le lieu où les disciples se cachaient ; elle rapporte que la pierre a été déplacée de l'entrée du sépulcre, et sa première hypothèse est la plus simple que l'on puisse formuler : quelqu'un doit avoir fait disparaître le corps de Jésus. Ainsi, la première annonce que Marie apporte n'est pas celle de la résurrection, mais d'un vol que des inconnus ont commis, alors que Jérusalem tout entière dormait.

Les Évangiles racontent ensuite un deuxième voyage de Madeleine vers le sépulcre de Jésus. Elle était têtue ! Elle est allée, elle est revenue... parce qu'elle n'était pas convaincue ! Cette fois, son pas est lent, très lourd. Marie souffre doublement : tout d'abord de la mort de Jésus, et ensuite, de la disparition inexplicable de son corps.

C'est alors qu'elle est penchée près de la tombe, les yeux remplis de larmes, que Dieu la surprend de la manière la plus inattendue. L'évangéliste Jean souligne combien son aveuglement est persistant : elle ne s'aperçoit pas de la présence de deux anges qui l'interrogent, elle n'a aucun soupçon en voyant l'homme derrière elle, qu'elle pense être le gardien du jardin. Et en revanche, elle découvre l'événement le plus bouleversant de l'histoire humaine lorsque finalement elle est appelée par son nom : « Marie ! » (v. 16).

Comme il est beau de penser que la première apparition du Ressuscité — selon les Évangiles — a eu lieu d'une manière aussi personnelle ! Il y a quelqu'un qui nous connaît, qui voit notre souffrance et notre déception, et qui s'émeut pour nous et nous appelle par notre nom. C'est une loi que nous trouvons gravée dans beaucoup de pages de l'Évangile. Autour de Jésus se trouvent de nombreuses personnes qui cherchent Dieu ; mais la réalité la plus prodigieuse est que, bien avant, c'est tout d'abord Dieu qui se préoccupe pour notre vie, qui veut la relever, et pour ce faire, il nous appelle par notre nom, en reconnaissant le visage personnel de chacun. Chaque homme est une histoire d'amour que Dieu écrit sur cette terre. Chacun de nous est une histoire d'amour de Dieu. Dieu appelle chacun de nous par son propre nom : il nous connaît par notre nom, il nous regarde, il nous attend, il nous pardonne, il a de la patience avec nous. Est-ce vrai ou n'est-ce pas vrai ? Chacun de nous fait cette expérience.

Et Jésus l'appelle : « Marie ! » : la révolution de sa vie, la révolution destinée à transformer l'existence de chaque homme et femme, commence par un nom qui retentit dans le jardin du sépulcre vide. Les Évangiles nous décrivent le bonheur de Marie : la résurrection de Jésus n'est pas une joie donnée au compte-goutte, mais une cascade qui renverse toute la vie. L'existence chrétienne n'est pas tissée de doux bonheurs, mais de vagues qui emportent tout. Essayez de penser vous aussi, en cet instant, avec le bagage de déceptions, et d'échecs que chacun de nous porte dans son cœur, qu'il y a un Dieu proche de nous qui nous appelle par notre nom et nous dit : « Relève-toi, arrête de pleurer, car je suis venu te libérer ! ». Cela est beau.

Jésus n'est pas quelqu'un qui s'adapte au monde, en tolérant que dans celui-ci se poursuivent la mort, la tristesse, la haine, la destruction morale des personnes... Notre Dieu n'est pas inerte, mais notre Dieu — je me permets le mot — est un rêveur : il rêve de la transformation du monde, et il l'a réalisée dans le mystère de la Résurrection.

Marie voudrait embrasser son Seigneur, mais Lui est désormais tourné vers le Père céleste, alors qu'elle est invitée à apporter l'annonce à ses frères. Et ainsi, cette femme qui, avant de rencontrer Jésus, était en proie au malin (cf. Lc 8, 2), est à présent devenue *apôtre de la*

nouvelle et plus grande espérance. Que son intercession nous aide à vivre nous aussi cette expérience : à l'heure des pleurs, et à l'heure de l'abandon, entendre Jésus Ressuscité qui nous appelle par notre nom, et avec le cœur plein de joie aller annoncer : « J'ai vu le Seigneur ! » (v. 18). J'ai changé de vie parce que j'ai vu le Seigneur ! À présent, je suis différent d'avant, je suis une autre personne. J'ai changé parce que j'ai vu le Seigneur. Cela est notre force et cela est notre espérance. Merci.

L'espérance des deux disciples d'Emmaüs

24 mai 2017

Chers frères et sœurs, bonjour !

Je voudrais m'arrêter aujourd'hui sur l'expérience des deux disciples d'Emmaüs, dont parle l'Évangile de Luc (cf. 24, 13-35). Imaginons la scène : deux hommes marchent déçus, tristes, convaincus de laisser derrière eux l'amertume d'une vie qui a mal fini. Avant cette Pâque, ils étaient pleins d'enthousiasme : convaincus que ces jours auraient été décisifs pour leurs attentes et pour l'espérance de tout le peuple. Jésus, auquel ils avaient confié leur vie, semblait finalement arrivé à la bataille décisive : à présent, il allait manifester sa puissance, après une longue période de préparation et de vie cachée. Voilà ce qu'ils attendaient. Mais il n'en fut pas ainsi.

Les deux pèlerins cultivaient une espérance uniquement humaine, qui à présent se brisait. Cette croix élevée sur le Calvaire était le signe le plus éloquent d'un échec qu'ils n'avaient pas prévu. Si ce Jésus était véritablement selon le cœur de Dieu, ils devaient en conclure que Dieu était désarmé, sans défense entre les mains des violents, incapable d'opposer de résistance au mal.

Ainsi, le matin de ce dimanche, ces deux hommes fuient Jérusalem. Ils ont encore dans les yeux les événements de la passion, la mort de Jésus ; et leur âme est tourmentée par le souvenir de ces pénibles événements, au cours du repos forcé du sabbat. Cette fête de Pâques, qui devait entonner le chant de la libération, s'était en revanche transformée dans le plus douloureux jour de leur vie. Ils quittent Jérusalem pour aller ailleurs, dans un village tranquille. Ils ont tout l'air de personnes occupées à effacer un souvenir cuisant. Ils sont donc sur la route et marchent, tristes. Ce cadre — la route — était déjà important dans les récits des Évangiles ; à présent, il le deviendra encore plus, au moment où l'on commence à raconter l'histoire de l'Église.

La rencontre de Jésus avec ces deux disciples semble être entièrement fortuite : elle ressemble à l'une des innombrables croisées de chemins qui se présentent dans la vie. Les deux disciples marchent, pensifs, et un inconnu marche à côté d'eux. C'est Jésus ; mais leurs yeux ne sont pas en mesure de le reconnaître. Et alors, Jésus commence sa « thérapie de l'espérance ». Ce qui a lieu sur cette route est une thérapie de l'espérance. Qui la fait ? Jésus.

Avant tout, il demande et écoute : notre Dieu n'est pas un Dieu envahissant. Même s'il connaît déjà le motif de la déception de ces deux hommes, il leur laisse le temps de pouvoir sonder en profondeur l'amertume qui les a gagnés. Il en découle une confession qui est un refrain de l'existence humaine : « *Nous espérons, mais... Nous espérons, mais...* » (v. 21). Combien de tristesses, combien d'échecs y a-t-il dans la vie de toute personne ! Au fond, nous sommes tous un peu comme ces deux disciples. Combien de fois dans la vie avons-nous espéré, combien de fois nous sommes-nous retrouvés à terre, déçus. Mais Jésus marche avec toutes les

personnes découragées qui avancent tête basse. Et en marchant avec elles, de manière discrète, il réussit à redonner espoir.

Jésus leur parle avant tout à travers *les Écritures*. Celui qui prend en main le livre de Dieu ne trouvera pas des récits d'héroïsme facile, de foudroyantes campagnes de conquête. La véritable espérance n'est jamais à bas prix : elle passe toujours à travers des échecs. L'espérance de celui qui ne souffre pas n'est sans doute pas une espérance. Dieu n'aime pas être aimé comme on aimerait un conquérant qui entraîne son peuple vers la victoire en anéantissant ses ennemis dans le sang. Notre Dieu est une faible lueur qui brille un jour de froid et de vent, et pour autant que sa présence puisse sembler fragile dans ce monde, Il a choisi la place que nous dédaignons tous.

Puis Jésus répète pour les deux disciples *le geste central de toute Eucharistie* : il prend le pain, le bénit, le rompt, et le donne. N'y a-t-il pas dans cette série de gestes toute l'histoire de Jésus ? Et n'y a-t-il pas dans toute Eucharistie également le signe de ce que doit être l'Église ? Jésus nous prend, nous bénit, « rompt » notre vie — parce qu'il n'y a pas d'amour sans sacrifice — et l'offre aux autres, l'offre à tous.

C'est une rencontre rapide que celle de Jésus avec les deux disciples d'Emmaüs. Mais elle renferme tout le destin de l'Église. Elle nous raconte que la communauté chrétienne n'a pas été enfermée dans une citadelle fortifiée, mais qu'elle marche sur son élément le plus vital, c'est-à-dire la route. Et là, elle rencontre les personnes, avec leurs espérances et leurs déceptions, parfois lourdes. L'Église écoute les histoires de tous, telles qu'elles ressortent de l'écrin de la conscience personnelle : pour ensuite offrir la Parole de vie, le témoignage de l'amour de Dieu, amour fidèle jusqu'au bout. Et alors, le cœur des personnes recommence à brûler d'espérance.

Nous tous, dans notre vie, avons eu des moments difficiles, sombres ; des moments au cours desquels nous marchions tristes, pensifs, sans horizons, avec uniquement un mur devant nous. Et Jésus est toujours à nos côtés pour nous donner l'espérance, pour réchauffer notre cœur et dire : « Va de l'avant. Je suis avec toi. Va de l'avant ». Le secret de la route qui conduit à Emmaüs est entièrement là : même si les apparences semblent contraires, nous continuons à être aimés, et Dieu ne cessera jamais de nous aimer. Dieu marchera toujours avec nous, toujours, même dans les moments les plus douloureux, dans les moments les plus sombres, même dans les moments d'échec : le Seigneur est là. Et c'est notre espérance. Allons de l'avant avec cette espérance ! Parce qu'il est à nos côtés et marche avec nous, toujours !

L'espérance et l'Esprit Saint

31 mai 2017

Chers frères et sœurs, bonjour !

À l'approche de la solennité de la Pentecôte, nous ne pouvons manquer de parler de la relation qui existe entre l'espérance chrétienne et l'Esprit Saint. L'Esprit est le vent qui nous pousse en avant, qui nous maintient en chemin, nous fait sentir pèlerins et étrangers, et qui ne nous permet pas de nous reposer et de devenir un peuple « sédentaire ».

La Lettre aux Hébreux compare l'espérance à une ancre (cf. 6, 8-19) ; et nous pouvons ajouter à cette image celle de la voile. Si l'ancre est ce qui donne à la barque sa sécurité et qui la maintient « ancrée » au gré des ondes de l'eau, la voile est en revanche ce qui la fait marcher et

avancer sur les eaux. L'espérance est véritablement comme une voile ; elle recueille le vent de l'Esprit Saint et le transforme en force motrice qui pousse la barque, selon les cas, au large ou vers le rivage.

L'apôtre Paul conclut sa Lettre aux Romains par ce vœu : écoutez bien, écoutez bien ce beau vœu : « *Que le Dieu de l'espérance vous donne en plénitude dans votre acte de foi la joie et la paix, afin que l'espérance surabonde en vous par la vertu de l'Esprit Saint* » (15, 13). Réfléchissons un peu sur le contenu de ces très belles paroles.

L'expression « *Dieu de l'espérance* » ne veut pas seulement dire que Dieu est l'objet de notre espérance, c'est-à-dire Celui que nous espérons atteindre un jour dans la vie éternelle ; cela veut dire aussi que Dieu est Celui qui dès à présent nous fait espérer, nous confère même « la joie de l'espérance » (Rm 12, 12) : joyeux à présent d'espérer, et pas seulement espérer d'être joyeux. C'est la joie d'espérer et ne pas espérer d'avoir la joie, dès aujourd'hui. « Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir », dit un dicton populaire ; et le contraire est également vrai : tant qu'il y a de l'espoir, il y a de la vie. Les hommes ont besoin d'espoir pour vivre et ont besoin de l'Esprit Saint pour espérer.

Saint Paul — avons-nous entendu — attribue à l'Esprit Saint la capacité même « *de surabonder dans l'espérance* ». Surabonder dans l'espérance signifie ne jamais se décourager ; cela signifie espérer « contre toute espérance » (Rm 4, 18), c'est-à-dire espérer également quand toute raison humaine d'espérer vient à manquer, comme ce fut le cas d'Abraham quand Dieu lui demanda de lui sacrifier son fils unique, Isaac, et comme ce fut plus encore le cas pour la Vierge Marie sous la croix de Jésus.

L'Esprit Saint rend possible cette espérance invincible en nous apportant le témoignage intérieur que nous sommes fils de Dieu et ses héritiers (cf. Rm 8, 16). Comment Celui qui nous a donné son Fils unique pourrait-il ne pas nous donner toute autre chose avec Lui ? (cf. Rm 8, 32). « L'espérance — frères et sœurs — ne déçoit point, parce que l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous fut donné » (Rm 5, 5). C'est pourquoi elle ne déçoit pas, parce que l'Esprit Saint est en nous et nous pousse à aller de l'avant, toujours ! Et c'est pour cela que l'espérance ne déçoit pas.

Ce n'est pas tout : l'Esprit Saint ne nous rend pas seulement capables d'espérer, mais également d'être *semeurs d'espérance*, d'être nous aussi — comme Lui et grâce à Lui — des « *paraclets* », c'est-à-dire des consolateurs et des défenseurs de nos frères, des semeurs d'espérance. Un chrétien peut semer des amertumes, peut semer des perplexités, et cela n'est pas chrétien, et ceux qui font cela ne sont pas de bons chrétiens. Il sème l'espérance : il sème l'huile de l'espérance, et non pas le vinaigre de l'amertume et du désespoir. Le bienheureux cardinal Newman, dans l'un de ses discours, disait aux fidèles : « Instruits par notre souffrance même, par notre douleur même, et même par nos propres péchés, nous aurons l'esprit et le cœur rompus à toute œuvre d'amour envers ceux qui en ont besoin. Nous serons, dans la mesure de nos capacités, consolateurs à l'image du Paraclet — c'est-à-dire de l'Esprit Saint —, et dans tous les sens que ce terme comporte : avocats, assistants, porteurs de réconfort. Nos paroles et nos conseils, notre façon de faire, notre voix, notre regard, seront doux et tranquillissants » (*Parochial and Plain Sermons*, vol. v, Londres 1870, pp. 300s.). Et ce sont surtout les pauvres, les exclus, ceux qui ne sont pas aimés qui ont besoin de quelqu'un qui se fasse pour eux « paraclet », c'est-à-dire consolateur et défenseur, comme l'Esprit Saint le fait avec chacun de nous, qui sommes ici sur cette place, consolateur et défenseur. Nous devons

faire la même chose avec les nécessiteux, avec ceux qui sont mis au rebut, avec ceux qui en ont le plus besoin, ceux qui souffrent le plus. Défenseurs et consolateurs !

L'Esprit Saint nourrit l'espérance non seulement dans le cœur des hommes, mais également dans *toute la création*. L'apôtre Paul dit — cela semble un peu étrange, mais c'est vrai : que la création également « attend ardemment » la libération et « gémit en travail d'enfantement » comme les douleurs d'un accouchement (cf. Rm 8, 20-22). « L'énergie capable de mettre le monde en mouvement n'est pas une force anonyme et aveugle, mais l'action de "l'Esprit de Dieu qui planait sur les eaux" (Gn 1, 2) au début de la création » (Benoît XVI, Homélie, 31 mai 2009). Cela aussi nous pousse à respecter la création : on ne peut salir un tableau sans offenser l'artiste qui l'a créé.

Frères et sœurs, que la fête prochaine de la Pentecôte — qui est l'anniversaire de l'Église — nous trouve unis dans la prière, avec Marie, la Mère de Jésus et notre mère. Et que le don de l'Esprit Saint nous fasse surabonder dans l'espérance. Je vous dirais plus : qu'elle nous fasse déborder d'espérance pour tous les plus nécessiteux, les plus rejetés, et pour tous ceux qui en ont besoin. Merci.

La prière du « Notre Père »

7 juin 2017

Chers frères et sœurs, bonjour !

Il y avait quelque chose de fascinant dans la prière de Jésus, de si fascinant qu'un jour, ses disciples ont demandé à y être introduits. L'épisode se trouve dans l'Évangile de Luc qui, entre tous les évangélistes, est celui qui a le plus documenté le mystère du Christ « en prière » : le Seigneur priait. Les disciples de Jésus sont frappés par le fait que, en particulier le matin et le soir, il se retire dans la solitude et se « plonge » dans la prière. Et ainsi, un jour, ils lui demandent de leur enseigner à eux aussi à prier (cf. Lc 11, 1).

C'est alors que Jésus transmet ce qui est devenu la prière chrétienne par excellence : le « Notre Père ». En vérité, Luc, par rapport à Matthieu, nous restitue la prière de Jésus sous une forme un peu abrégée, qui commence par la simple invocation : « Père » (v. 2).

Tout le mystère de la prière chrétienne se résume ici, dans ce mot : avoir le courage d'appeler Dieu par le nom de Père. C'est ce qu'affirme la liturgie lorsque, nous invitant à la récitation communautaire de la prière de Jésus, elle utilise l'expression « nous osons dire ».

En effet, appeler Dieu par le nom de « Père » n'est en rien un fait évident. Nous serions enclins à utiliser des titres plus élevés, qui nous semblent davantage respectueux de sa transcendance. En revanche, l'invoquer comme « Père » nous place dans une relation de confiance avec Lui, comme un enfant qui s'adresse à son père, sachant que celui-ci l'aime et prend soin de lui. Telle est la grande révolution que le christianisme introduit dans la psychologie religieuse de l'homme. Le mystère de Dieu, qui nous fascine toujours et nous fait sentir petits, ne nous fait toutefois plus peur, ne nous écrase pas, ne nous angoisse pas. C'est une révolution difficile à accueillir dans notre esprit humain ; au point que même dans les récits de la Résurrection, on dit que les femmes, après avoir vu le tombeau vide et l'ange, « s'enfuirent [...] parce qu'elles étaient toutes tremblantes et hors d'elles-mêmes » (Mc 16, 8). Mais Jésus révèle que Dieu est un bon Père, et nous dit : « N'ayez pas peur ! ».

Pensons à la parabole du père miséricordieux (cf. Lc 15, 11-33). Jésus fait le récit d'un père qui sait uniquement être amour pour ses enfants. Un père qui ne punit pas son fils pour son arrogance et qui est même capable de lui confier sa part d'héritage et de le laisser quitter la maison. Dieu est Père, dit Jésus, mais pas de façon humaine, parce qu'il n'y a aucun père en ce monde qui se comporterait comme le protagoniste de cette parabole. Dieu est Père à sa façon : bon, sans défense devant le libre arbitre de l'homme, capable uniquement de décliner le verbe « aimer ». Quand le fils rebelle, après avoir tout gaspillé, revient enfin à la maison natale, ce père n'applique pas des critères de justice humaine, mais sent avant tout le besoin de pardonner, et en l'embrassant, il fait comprendre à son fils que pendant tout ce temps d'absence, il lui a manqué, il a douloureusement manqué à son amour de père.

Quel mystère insondable que celui d'un Dieu qui ressent ce type d'amour pour ses enfants !

C'est peut-être pour cette raison que, en évoquant le centre du mystère chrétien, l'apôtre Paul ne veut pas traduire en grec un terme que Jésus, en araméen, prononçait « *abbà* ». Par deux fois, saint Paul, dans ses épîtres (cf. Rm 8, 15 ; Ga 4, 6), touche ce thème, et par deux fois, il laisse ce terme non traduit, sous la même forme que celle où il est apparu sur les lèvres de Jésus, « *abbà* », un terme encore plus intime par rapport à « père », et que l'on peut traduire par « papa ».

Chers frères et sœurs, nous ne sommes jamais seuls. Nous pouvons être loin, hostiles, nous pourrions également nous professer « sans Dieu ». Mais l'Évangile de Jésus Christ nous révèle que Dieu ne peut rester sans nous, et cela est un grand mystère ! Dieu ne peut être Dieu sans l'homme : un grand mystère que celui-là ! Et cette certitude est la source de notre espérance, que nous trouvons conservée dans toutes les invocations du Notre Père. Quand nous avons besoin d'aide, Jésus ne nous dit pas de nous résigner et de nous renfermer sur nous-mêmes, mais de nous adresser au Père et de s'adresser à Lui avec confiance. Toutes nos nécessités, des plus évidentes et quotidiennes, comme la nourriture, la santé, le travail, jusqu'à celle d'être pardonnés et soutenus dans les tentations, ne sont pas le reflet de notre solitude : il existe en revanche un Père, qui nous regarde toujours avec amour, et qui assurément ne nous abandonne pas.

À présent, je vous fais une proposition : chacun de nous a beaucoup de problèmes et de nécessités. Pensons un peu, en silence, à ces problèmes et à ces nécessités. Pensons également au Père, à notre Père, qui ne peut rester sans nous, et qui, en ce moment, nous regarde. Et tous ensemble, avec confiance et espérance, prions : « Notre Père qui es aux cieux... ». Merci !

Importance de se savoir aimé

14 juin 2017

Chers frères et sœurs, bonjour !

Aujourd'hui, nous tenons cette audience dans deux endroits, mais reliés sur écrans géants : les malades, parce qu'ils souffrent tant de la chaleur, sont dans la salle Paul VI, et nous ici. Mais nous restons tous ensemble et nous sommes reliés par l'Esprit Saint, qui est celui qui fait toujours l'unité. Saluons ceux qui sont dans la salle !

Aucun de nous ne peut vivre sans amour. Et un triste esclavage dans lequel nous pouvons tomber est celui de penser que l'amour doit être mérité. Sans doute une bonne partie de

l'angoisse de l'homme contemporain dérive de cela : penser que si nous ne sommes pas forts, séduisants et beaux, alors personne ne s'occupera de nous. Tant de personnes aujourd'hui recherchent une visibilité uniquement pour combler un vide intérieur : comme si nous étions des personnes ayant éternellement besoin de confirmations. Mais pouvez-vous imaginer un monde où tous mendient des raisons de susciter l'attention d'autrui, et personne en revanche n'est disposé à aimer gratuitement une autre personne ? Imaginez un monde ainsi : un monde sans la gratuité de l'amour ! Cela semble un monde humain, mais en réalité, c'est un enfer. Tant de narcissismes de l'homme naissent d'un sentiment de solitude et d'être orphelin. Derrière de nombreux comportements apparemment inexplicables se cache une question : est-il possible que je ne mérite pas d'être appelé par mon nom, c'est-à-dire d'être aimé ? Parce que l'amour appelle toujours quelqu'un par son nom...

Lorsque c'est un adolescent qui n'est pas aimé ou qui ne se sent pas aimé, alors peut naître la violence. Derrière tant de formes de haine sociale et de vandalisme, il y a souvent un cœur qui n'a pas été reconnu. Il n'existe pas d'enfants méchants, de même qu'il n'existe pas d'adolescents entièrement mauvais, mais il existe des personnes *malheureuses*. Et qu'est-ce qui peut rendre heureux si ce n'est l'expérience de l'amour donné et reçu ? La vie de l'être humain est un échange de regards : quelqu'un qui en nous regardant, nous arrache le premier sourire, et nous qui gratuitement, sourions à ceux qui sont enfermés dans la tristesse, et ainsi, nous leur ouvrons une porte de secours. Un échange de regards : regarder dans les yeux et les portes du cœur s'ouvrent.

Le *premier pas* que Dieu accomplit à notre égard est celui d'un amour donné à l'avance et inconditionnel. Dieu aime en premier. Dieu ne nous aime pas parce que en nous il existe quelque chose qui suscite l'amour. Dieu nous aime parce que Lui-même est *amour*, et l'amour tend par nature à se répandre, à se donner. Dieu ne lie pas non plus sa bienveillance à notre conversion : celle-ci est tout au plus une conséquence de l'amour de Dieu. Saint Paul le dit de façon parfaite : « La preuve que Dieu nous aime, c'est que le Christ, *alors que nous étions encore pécheurs*, est mort pour nous » (Rm, 5, 8). *Alors que nous étions encore pécheurs*. Un amour inconditionnel. Nous étions « loin », comme le fils prodigue de la parabole : « Tandis qu'il était encore loin, son père l'aperçut et fut pris de pitié... » (Lc 15, 20). Par amour pour nous, Dieu a accompli un exode de Lui-même, pour venir nous voir dans cette lande où il était insensé qu'il passe. Dieu nous a aimés même quand nous n'étions pas à la hauteur.

Qui de nous aime de cette manière, si ce n'est un père ou une mère ? Une mère continue d'aimer son fils même quand celui-ci est en prison. Je me souviens de tant de mères, qui faisaient la queue pour entrer en prison, dans mon diocèse précédent. Et elles n'avaient pas honte. Leur fils était en prison, mais c'était *leur* fils. Et elles enduraient tant d'humiliations dans les perquisitions avant d'entrer, mais : « C'est mon fils ! ». « Mais Madame, votre fils est un délinquant ! » — « C'est mon fils ! ». Seul cet amour de père et de mère nous fait comprendre comment est l'amour de Dieu. Une mère ne demande pas que l'on élimine la justice humaine, parce que toute erreur exige une rédemption, mais une mère ne cesse jamais de souffrir pour son enfant. Elle l'aime même quand il est pécheur. Dieu fait la même chose avec nous : *nous sommes ses fils bien-aimés* ! Mais se peut-il que Dieu ait certains enfants qu'il n'aime pas ? Non. Nous sommes tous les enfants bien-aimés de Dieu. Il n'y a aucune malédiction sur notre vie, mais uniquement une parole bienveillante de Dieu, qui a tiré notre existence du néant. La vérité de tout est cette *relation d'amour* qui lie le Père au Fils à travers l'Esprit Saint, relation dans laquelle nous sommes accueillis par grâce. En Lui, Jésus Christ, nous nous avons été voulus, aimés, désirés. Il y a Quelqu'un qui a imprimé en nous une beauté primordiale,

qu'aucun péché, aucun choix erroné ne pourra jamais effacer entièrement. Nous sommes toujours, aux yeux de Dieu, de petites fontaines faites pour faire jaillir une bonne eau. C'est ce que Jésus dit à la samaritaine : « L'eau que je [te] donnerai deviendra en [toi] source d'eau jaillissant en vie éternelle » (Jn 4, 14).

Pour changer le cœur d'une personne malheureuse, quel est le remède ? Quel est le remède pour changer le cœur d'une personne qui n'est pas heureuse ? [ils répondent : l'amour] Plus fort ! [ils crient : l'amour !] Bravo, bravo, bravo à tous ! Et comment fait-on sentir à la personne qu'on l'aime ? Il faut avant tout l'embrasser. Lui faire sentir qu'elle est désirée, qu'elle est importante, et elle cessera d'être triste. *L'amour appelle l'amour*, plus fortement que la haine appelle la mort. Jésus n'est pas mort et ressuscité pour lui-même, mais pour nous, afin que nos péchés soient pardonnés. C'est donc le temps de la résurrection pour tous : le temps de soulager les pauvres du découragement, surtout ceux qui gisent dans le sépulcre depuis bien plus longtemps que trois jours. Il souffle ici, sur nos vies, un vent de libération. Le don de l'espérance germe ici. Et l'espérance est celle de Dieu le Père qui nous aime tels que nous sommes : il nous aime toujours et tous. Merci !

La recherche de la sainteté à l'école des saints

21 juin 2017

Chers frères et sœurs, bonjour !

Le jour de notre baptême l'invocation des saints a retenti pour nous. À ce moment-là beaucoup d'entre nous étaient enfants, portés dans les bras de leurs parents. Peu avant d'accomplir l'onction avec l'huile des catéchumènes, symbole de la force de Dieu dans la lutte contre le mal, le prêtre a invité toute l'assemblée à prier pour ceux qui allaient recevoir le baptême, en invoquant l'intercession des saints. C'était la première fois où, au cours de notre vie, on nous offrait cette compagnie de frères et sœurs « aînés » — les saints — qui sont passés par la même route que nous, qui ont connu nos mêmes difficultés et qui vivent pour toujours dans l'étreinte de Dieu. La lettre aux hébreux définit cette compagnie qui nous entoure par l'expressions « multitude de témoins » (12, 1). C'est ce que sont les saints : une multitude de témoins.

Les chrétiens, dans le combat contre le mal, ne se désespèrent pas. Le christianisme cultive une *confiance inguérissable* : il ne croit pas que les forces destructrices et désagréantes puissent prévaloir. Le dernier mot sur l'histoire de l'homme n'est pas la haine, n'est pas la mort, n'est pas la guerre. À chaque moment de la vie, la main de Dieu nous assiste, et également la présence discrète de tous les croyants « qui « nous ont précédés sous le signe de la foi » (Canon romain). Leur existence nous dit tout d'abord que la vie chrétienne n'est pas un idéal impossible à atteindre. Et en même temps, elle nous reconforte : nous ne sommes pas seuls, l'Église est faite d'innombrables frères, souvent anonymes, qui nous ont précédés et qui par l'action de l'Esprit Saint sont encore impliqués dans les événements de ceux qui vivent encore ici bas.

Lors du baptême, ce n'est pas l'unique invocation des saints qui marque le chemin de la vie chrétienne. Quand deux fiancés consacrent leur amour dans le sacrement du mariage, on invoque à nouveau pour eux — cette fois comme couple — l'intercession des saints. Et cette invocation est source de confiance pour les deux jeunes qui partent pour le « voyage » de la vie conjugale. Celui qui aime vraiment a le désir et le courage de dire « pour toujours » — « pour

toujours » — mais il sait qu'il a besoin de la grâce du Christ et de l'aide des saints pour pouvoir vivre la vie matrimoniale pour toujours. Pas comme certains qui disent : « Tant que l'amour dure ». Non : pour toujours ! Autrement, il vaut mieux que tu ne te maries pas ! Ou pour toujours ou rien. C'est pourquoi dans la liturgie nuptiale on invoque la présence des saints. Et dans les moments difficiles, il faut avoir le courage de lever les yeux vers le ciel, en pensant aux nombreux chrétiens qui sont passés à travers la grande épreuve et qui ont conservé leurs vêtements baptismaux blancs, en les lavant dans le sang de l'agneau (cf. Ap 7, 14) : c'est ce que dit le livre de l'Apocalypse. Dieu ne nous abandonne jamais : à chaque fois que nous en aurons besoin, un ange viendra nous encourager et nous apporter la consolation. Des « anges » qui ont quelquefois un visage et un cœur humain, parce que les saints de Dieu sont toujours ici, cachés parmi nous. Cela est difficile à comprendre et aussi à imaginer, mais les saints sont présents dans notre vie. Et quand quelqu'un invoque un saint ou une sainte, c'est précisément parce qu'il est proche de nous.

Les prêtres conservent eux aussi le souvenir d'une invocation des saints prononcée sur eux. C'est l'un des moments les plus touchants de la liturgie de l'ordination. Les candidats s'étendent par terre, le visage tourné vers le sol. Et toute l'assemblée, guidée par l'évêque, invoque l'intercession des saints. Un homme resterait écrasé sous le poids de la mission qui lui est confiée, mais en sentant que tout le paradis est derrière lui, que la grâce de Dieu ne manquera pas, parce que Jésus est toujours fidèle, alors on peut partir sereins et rassurés. Nous ne sommes pas seuls.

Et que sommes-nous ? Nous sommes poussière qui aspire au ciel. Nos forces sont faibles, mais le mystère de la grâce qui est présent dans la vie des chrétiens est puissant. Nous sommes fidèles à cette terre, que Jésus a aimée à chaque instant de sa vie, mais nous savons et nous voulons espérer dans la transfiguration du monde, dans son accomplissement définitif où il n'y aura finalement plus de larmes, de méchanceté et de souffrance.

Que le Seigneur nous donne à tous *l'espérance d'être saints*. Mais certains d'entre vous pourront me demander : « Père, peut-on être saint dans la vie de tous les jours ? » Oui, oui, on peut. « Mais cela signifie que nous devons prier toute la journée ? ». Non, cela signifie que tu dois faire ton devoir toute la journée : prier, aller au travail, t'occuper de tes enfants. Mais il faut faire tout cela avec le cœur ouvert à Dieu, de manière à ce que le travail, même dans la maladie et la souffrance, même dans les difficultés, soit ouvert à Dieu. Et ainsi on peut devenir saints. Que le Seigneur nous donne l'espérance d'être saints. Ne pensons pas qu'il s'agit de quelque chose de difficile, qu'il est plus facile d'être délinquants que saints ! Non. On peut être saints parce que le Seigneur nous aide ; c'est Lui qui nous aide.

C'est le grand don que chacun de nous peut rendre au monde. Que le Seigneur nous donne la grâce de croire profondément en Lui, au point de devenir image du Christ pour ce monde. Notre histoire a besoin de « mystiques » : de personnes qui refusent toute domination, qui aspirent à la charité et à la fraternité. Des hommes et des femmes qui vivent en acceptant également une portion de souffrance, parce qu'il prennent en charge les difficultés des autres. Mais sans ces hommes et ces femmes, le monde n'aurait pas d'espérance. C'est pour quoi je vous souhaite — et je me souhaite également — que le Seigneur nous donne l'espérance d'être saints. Merci !

L'espérance chrétienne, force des martyrs.

28 juin 2017

Chers frères et sœurs, bonjour !

Nous réfléchissons aujourd'hui sur *l'espérance chrétienne comme force des martyrs*. Dans l'Évangile, quand Jésus envoie ses disciples en mission, il ne les trompe pas par des illusions de succès facile ; au contraire, il les avertit clairement que l'annonce du Royaume de Dieu comporte toujours une opposition. Et il utilise également une expression extrême : « Et vous serez haïs de tous — haïs ! — à cause de mon nom » (Mt 10, 22). Les chrétiens aiment, mais ils ne sont pas toujours aimés. Dès le début, Jésus nous met face à cette réalité : dans une mesure plus ou moins forte, la confession de la foi a lieu dans un climat d'hostilité.

Les chrétiens sont donc des hommes et des femmes « à contre courant ». C'est normal : étant donné que le monde est marqué par le péché, qui se manifeste sous diverses formes d'égoïsme et d'injustice, celui qui suit le Christ marche en direction opposée. Non par esprit polémique, mais par fidélité à la logique du Royaume de Dieu, qui est une *logique d'espérance*, et qui se traduit par un style de vie basé sur les indications de Jésus.

Et la première indication est la *pauvreté*. Quand Jésus invite les siens en mission, il semble qu'il mette plus de soin à les « dépouiller » qu'à les « vêtir » ! En effet, un chrétien qui n'est pas humble et pauvre, détaché des richesses et du pouvoir et surtout détaché de lui-même, ne ressemble pas à Jésus. Le chrétien ne parcourt son chemin dans ce monde qu'avec l'essentiel pour sa route, mais avec le cœur plein d'amour. Le véritable échec pour lui ou pour elle est de tomber dans la tentation de la vengeance et de la violence, en répondant au mal par le mal. Jésus nous dit : « Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups » (Mt 10, 16). Donc sans crocs, sans griffes, sans armes. Le chrétien devra plutôt être prudent, parfois même rusé : ce sont des vertus acceptées par la logique évangélique. Mais jamais la violence. Pour vaincre le mal, on ne peut pas partager les méthodes du mal.

L'unique force du chrétien est l'Évangile. Dans les temps de difficultés, il faut croire que Jésus se trouve devant nous, et ne cesse d'accompagner ses disciples. La persécution n'est pas une contradiction avec l'Évangile, mais elle en fait partie : si on a persécuté notre Maître, comment pouvons-nous espérer que la lutte nous soit épargnée ? Mais, au beau milieu du tourbillon, le chrétien ne doit pas perdre l'espérance en pensant avoir été abandonné. Jésus rassure les siens en disant : « Vos cheveux mêmes sont tous comptés ! » (Mt 10, 30). Comme pour dire qu'aucune des souffrances de l'homme, pas même les plus petites et cachées, ne sont invisibles aux yeux de Dieu. Dieu voit, et il protège sûrement ; et il donnera son rachat. Il y a en effet parmi nous Quelqu'un qui est plus fort que le mal ; plus fort que les mafias, que les trames obscures, que ceux qui font du profit sur le dos des désespérés, que ceux qui écrasent les autres avec brutalité... Quelqu'un qui écoute depuis toujours la voix du sang d'Abel qui crie de la terre.

Les chrétiens doivent donc toujours se trouver de « l'autre côté » du monde, celui choisi par Dieu : pas des persécuteurs, mais des persécutés ; pas des arrogants, mais des doux ; pas des vendeurs d'illusions, mais soumis à la vérité ; pas des imposteurs, mais des personnes honnêtes.

Cette fidélité au style de Jésus — qui est un style d'espérance — jusqu'à la mort, sera appelée par les chrétiens d'un très beau nom : « *martyr* », qui signifie « *témoignage* ». Il y avait tant d'autres possibilités, offertes par le dictionnaire : on pouvait l'appeler héroïsme, abnégation,

sacrifice de soi. En revanche, les chrétiens de la première heure l'ont appelé par un nom qui a le parfum de l'état de disciple. Les martyrs ne vivent pas pour eux, ils ne combattent pas pour affirmer leurs propres idées, et ils acceptent de devoir mourir uniquement par fidélité à l'Évangile. Le martyre n'est pas même l'idéal suprême de la vie chrétienne, car au-dessus de celui-ci se trouve la charité, c'est-à-dire l'amour envers Dieu et envers son prochain. L'apôtre Paul le dit très bien dans l'hymne à la charité, entendue comme l'amour envers Dieu et envers son prochain. L'apôtre Paul le dit très bien dans l'hymne à la charité : « Quand je distribuerai tous mes biens en aumônes, quand je livrerai mon corps aux flammes, si je n'ai pas la charité, cela ne me sert de rien » (1 Co 13, 3). L'idée que les auteurs d'attentats suicides puisse être appelés « martyrs » répugne aux chrétiens : il n'y a rien dans leur fin qui puisse être rapproché de l'attitude des enfants de Dieu.

Parfois, en lisant les histoires de tant de martyrs d'hier et d'aujourd'hui — qui sont plus nombreux que les martyrs des premiers temps —, nous sommes étonnés face à la force avec laquelle ils ont affronté l'épreuve. Cette force est signe de la *grande espérance* qui les animait : l'espérance certaine que rien ni personne ne pouvait les séparer de l'amour de Dieu qui nous a été donné en Jésus Christ (cf. Rm 8, 38-39).

Que Dieu nous donne toujours la force d'être ses témoins. Qu'il nous donne de vivre l'espérance chrétienne, en particulier dans le martyre caché, de bien faire et avec amour, nos devoirs de chaque jour. Merci.

L'espérance chrétienne dans la liturgie baptismale

2 août 2017

Chers frères et sœurs, bonjour !

Il fut un temps où les églises étaient orientées vers l'est. On entrait dans l'édifice sacré par une porte ouverte vers l'occident et, en marchant dans la nef, on se dirigeait vers l'orient. C'était un symbole important pour l'homme antique, une allégorie qui a progressivement disparu au cours de l'histoire. Nous, les hommes de l'époque moderne, beaucoup moins habitués à percevoir les grands signes du cosmos, nous ne nous apercevons presque jamais d'un détail de ce genre. L'occident est le point cardinal du coucher du soleil, où meurt la lumière. L'orient, en revanche, est le lieu où les ténèbres sont vaincues par la première lumière de l'aurore et il nous rappelle le Christ, Soleil surgi d'en-haut à l'horizon du monde (cf. Lc 1, 78).

Les anciens rites du baptême prévoyaient que les catéchumènes émettent la première partie de leur profession de foi en gardant le regard tourné vers l'occident. Et ils étaient interrogés dans cette position : « Renoncez-vous à Satan, à ses pompes et à ses œuvres ? » — Et les futurs chrétiens répétaient en chœur : « Je renonce ! ». Ils se tournaient ensuite vers l'abside, en direction de l'orient, où naît la lumière, et les candidats au baptême étaient à nouveau interrogés : « Croyez-vous en Dieu le Père, Fils et Esprit Saint ? ». Et cette fois-ci, ils répondaient : « Je crois ! ».

À l'époque moderne, on a partiellement perdu l'attrait pour ce rite : nous avons perdu la sensibilité au langage du cosmos. On a conservé, naturellement, la profession de foi faite selon l'interrogation baptismale, qui est propre à la célébration de certains sacrements. Elle reste cependant intacte dans sa signification. Que signifie être chrétiens ? Cela signifie regarder la

lumière, continuer à faire sa profession de foi dans la lumière, également lorsque le monde est enveloppé par la nuit et par les ténèbres.

Les chrétiens ne sont pas exemptés des ténèbres, extérieures et aussi intérieures. Ils ne vivent cependant pas en dehors du monde, par la grâce du Christ reçue dans le baptême, ce sont des hommes et des femmes « orientés » : ils ne croient pas dans l'obscurité, mais dans la clarté du jour ; ils ne succombent pas à la nuit, mais ils espèrent l'aurore ; ils ne sont pas vaincus par la mort, mais ils aspirent à renaître ; ils ne sont pas écrasés par le mal, parce qu'ils ont toujours confiance dans les possibilités infinies du bien. Telle est notre espérance chrétienne. La lumière de Jésus, le salut que Jésus nous apporte avec sa lumière qui nous sauve des ténèbres.

Nous sommes ceux qui croient que Dieu est le Père : voilà la lumière ! Nous ne sommes pas orphelins, nous avons un Père et notre Père est Dieu. Nous croyons que Jésus est descendu parmi nous, qu'il a marché dans notre vie même, en devenant en particulier le compagnon des plus pauvres et des plus vulnérables : voilà la lumière ! Nous croyons que l'Esprit Saint œuvre sans relâche pour le bien de l'humanité et du monde, et que même les douleurs les plus grandes de l'histoire seront dépassées : c'est l'espérance qui nous réveille chaque matin ! Nous croyons que chaque lien d'affection, chaque amitié, chaque bon désir, chaque amour, même les plus petits et les plus négligés, trouveront un jour leur accomplissement en Dieu : telle est la force qui nous pousse à embrasser avec enthousiasme notre vie de tous les jours ! Et cela est notre espérance : vivre dans l'espérance et vivre dans la lumière, dans la lumière de Dieu le Père, dans la lumière de Jésus Sauveur, dans la lumière de l'Esprit Saint qui nous pousse à aller de l'avant dans la vie.

Il y a ensuite un autre très beau signe de la liturgie baptismale qui nous rappelle l'importance de la lumière. Au terme du rite, on remet aux parents — s'il s'agit d'un enfant — ou au baptisé lui-même — s'il est adulte — un cierge, dont la flamme est allumée au cierge pascal. Il s'agit du grand cierge qui, pendant la nuit de Pâques, entre dans l'église complètement plongée dans l'obscurité, pour manifester le mystère de la Résurrection de Jésus ; tous allument leur propre bougie à ce cierge et transmettent la flamme à leurs voisins : dans ce signe, il y a la lente propagation de la Résurrection de Jésus dans les vies de tous les chrétiens. La vie de l'Église — j'utiliserai un mot un peu fort, est une contamination par la lumière. Plus nous, chrétiens, avons de lumière de Jésus, plus il y a de lumière de Jésus dans la vie de l'Église, plus celle-ci est vivante. La vie de l'Église est une contamination par la lumière.

La plus belle exhortation que nous pouvons nous adresser mutuellement est celle de nous rappeler toujours de notre baptême. Je voudrais vous demander : combien d'entre vous se rappellent de la date de leur baptême ? Ne répondez pas, parce que certain éprouveront de la honte ! Réfléchissez-y et si vous ne vous en souvenez pas, vous avez aujourd'hui un devoir à faire à la maison : va voir ta mère, va voir ton père, ta tante, ton oncle, ta grand-mère, ton grand-père et demande-leur : « Quelle est la date de mon baptême ? ». Et ne l'oublie plus ! Est-ce clair ? Vous le ferez ? L'engagement d'aujourd'hui est d'apprendre ou de se rappeler de la date de son baptême, qui est la date de la renaissance, qui est la date de la lumière, qui est la date où — je me permets d'utiliser un mot — nous sommes nés contaminés par la lumière du Christ. Nous sommes nés deux fois : la première à la vie naturelle, la deuxième grâce à la rencontre avec le Christ, sur les fonts baptismaux. Là, nous sommes morts à la mort, pour vivre en fils de Dieu dans ce monde. Là, nous sommes devenus humains comme nous ne l'aurions jamais imaginé. Voilà pourquoi nous devons tous diffuser le parfum du Chrême, par lequel nous avons été marqués le jour de notre baptême. En nous vit et œuvre l'Esprit de Jésus, premier-né de

nombreux frères, de tous ceux qui s'opposent au caractère inéluctable des ténèbres et de la mort.

Quelle grâce quand un chrétien devient vraiment un « christo-phore », c'est-à-dire un « porteur de Jésus » dans le monde ! En particulier pour ceux qui traversent des situations de deuil, de désespoir, de ténèbres et de haine. Et on comprend cela à tant de petits détails : à la lumière qu'un chrétien conserve dans le regard, à l'air de sérénité qui n'est pas même entamé dans les moments les plus compliqués, à l'envie de recommencer à aimer même quand on a fait l'expérience de nombreuses déceptions. À l'avenir, quand on écrira l'histoire de notre époque, que dira-t-on de nous ? Que nous avons été capables d'espérance, ou bien que nous avons mis notre lumière sous le boisseau ? Si nous sommes fidèles à notre baptême, nous diffuserons la lumière de l'espérance, le baptême est le début de l'espérance, cette espérance de Dieu, et nous pourrons transmettre des raisons de vie aux générations futures.

Le Christ redonne l'espérance aux pécheurs

9 août 2017

Chers frères et sœurs, bonjour !

Nous avons entendu la réaction des hôtes de Simon le pharisien : « *Qui est-il celui-là qui va jusqu'à remettre les péchés ?* » (Lc 7, 49). Jésus vient d'accomplir un acte scandaleux. Une femme de la ville, connue de tous comme une pécheresse, est entrée dans la maison de Simon, s'est agenouillée aux pieds de Jésus et a versé de l'huile parfumée sur ses pieds. Tous ceux qui étaient présents à table murmurent : si Jésus est un prophète, il ne devrait pas accepter des gestes de ce genre d'une femme comme celle-ci. Ces femmes qui, les pauvres, ne servaient qu'à être rencontrées en cachette, également par les chefs, ou à être lapidées. Selon la mentalité de l'époque, entre le saint et le pécheur, entre le pur et l'impur la séparation devait être nette.

Mais l'attitude de Jésus est différente. Dès le début de son ministère en Galilée, Il s'approche des lépreux, des possédés, de tous les malades et des exclus. Un comportement de ce genre n'était pas du tout habituel, et cette sympathie de Jésus pour les exclus, les « intouchables », sera d'ailleurs l'une des choses qui déconcerteront le plus ses contemporains. Là où il y a une personne qui souffre, Jésus la prend en charge, et cette souffrance devient la sienne. Jésus ne prêche pas que la condition de peine doit être supportée avec héroïsme, à la manière des philosophes stoïques. Jésus partage la douleur humaine, et quand il la rencontre, du plus profond de lui-même jaillit cette attitude qui caractérise le christianisme : la miséricorde. Devant la douleur humaine, Jésus ressent la miséricorde ; le cœur de Jésus est miséricordieux. Jésus éprouve de la compassion. Littéralement : Jésus sent ses entrailles frémir. Combien de fois dans les Évangiles rencontrons-nous des réactions de ce genre. Le cœur du Christ incarne et révèle le cœur de Dieu, qui, là où se trouve un homme ou une femme qui souffre, veut sa guérison, sa libération, sa vie en plénitude.

C'est pour cette raison que Jésus *ouvre ses bras aux pécheurs*. Que de gens poursuivent aujourd'hui encore une vie d'erreur, parce qu'ils ne trouvent personne qui soit disponible à le regarder ou à la regarder de manière différente, avec les yeux, ou mieux, avec le cœur de Dieu, c'est-à-dire à les regarder *avec espérance*. Jésus voit, en revanche, une possibilité de résurrection également chez celui qui a accumulé tant de mauvais choix. Jésus est toujours là,

avec le cœur ouvert ; il ouvre cette miséricorde qu'il a dans le cœur ; il pardonne, il embrasse, il comprend, il s'approche : Jésus est ainsi !

Nous oublions parfois que pour Jésus, il ne s'est pas agi d'un amour facile, à moindre frais. Les Évangiles enregistrent les premières réactions négatives à l'égard de Jésus précisément lorsqu'il pardonna les péchés d'un homme (cf. Mc 2, 1-12). C'était un homme qui souffrait doublement : parce qu'il ne pouvait pas marcher et parce qu'il se sentait « dans l'erreur ». Et Jésus comprend que la deuxième douleur est plus grande que la première, au point qu'il l'accueille immédiatement par une annonce de libération : « Mon enfant, tes péchés sont remis » (v. 5). Il libère de ce sentiment d'oppression de se sentir dans l'erreur. C'est alors que certains scribes — ceux qui se croient parfaits : je pense aux nombreux catholiques qui se croient parfaits et méprisent les autres... cela est triste ... —, certains scribes qui étaient présents, sont scandalisés par ces paroles de Jésus, qui retentissent comme un blasphème, car Dieu seul peut pardonner les péchés.

Nous qui sommes habitués à faire l'expérience du pardon des péchés peut-être « à trop bon marché », devrions quelquefois nous rappeler combien nous avons coûté à l'amour de Dieu. Chacun de nous a coûté assez cher : la vie de Jésus ! Mais Lui l'aurait donné ne serait-ce que pour un seul d'entre nous. Jésus n'est pas mis en croix parce qu'il guérit les malades, parce qu'il prêche la charité, parce qu'il proclame les béatitudes. Le Fils de Dieu est surtout mis en Croix parce qu'il pardonne les péchés, parce qu'il veut la libération totale, définitive du cœur de l'homme. Parce qu'il n'accepte pas que l'être humain consume toute son existence avec ce « tatouage » indélébile, avec la pensée de ne pas pouvoir être accueilli par le cœur miséricordieux de Dieu. Et c'est avec ces sentiments que Jésus va à la rencontre des pécheurs, que nous sommes tous.

Ainsi, les pécheurs sont pardonnés. Ils ne sont pas seulement rassérénés au niveau psychologique, parce que libérés du sentiment de culpabilité. Jésus fait beaucoup plus : il offre aux personnes qui sont dans l'erreur *l'espérance d'une vie nouvelle*. « Mais, Seigneur, je suis une loque » — « Regarde devant toi et je te ferai un cœur nouveau ». Telle est l'espérance que nous donne Jésus. Une vie marquée par l'amour. Matthieu le publicain devient apôtre du Christ : Matthieu qui est un traître de sa patrie, qui exploite les personnes. Zacchée, riche corrompu — celui-là avait certainement un diplôme en pots de vin — de Jéricho, se transforme en bienfaiteur des pauvres. La femme de Samarie, qui a eu cinq maris et qui vit à présent avec un autre, s'entend promettre une « eau vive » qui pourra toujours jaillir en elle (cf. Jn 4, 14). Ainsi Jésus change les cœurs ; il fait cela avec nous tous.

Cela nous fait du bien de penser que Dieu n'a pas choisi comme matière première pour former son Église les personnes qui ne commettent jamais d'erreur. L'Église est un peuple de pécheurs qui font l'expérience de la miséricorde et du pardon de Dieu. Pierre a compris plus de vérités sur lui-même lors du chant du coq, qu'à l'occasion de ses élans de générosité, qui lui gonflaient la poitrine, le faisant se sentir supérieur aux autres.

Frères et sœurs, nous sommes tous de pauvres pécheurs, qui avons besoin de la miséricorde de Dieu qui a la force de nous transformer et de nous redonner l'espérance, et cela chaque jour. Et il le fait ! Et aux personnes qui ont compris cette vérité de base, Dieu offre la plus belle mission du monde, c'est-à-dire l'amour pour nos frères et sœurs, et l'annonce d'une miséricorde qu'Il ne nie à personne. Et cela est notre espérance. Allons de l'avant avec cette confiance dans le pardon, dans l'amour miséricordieux de Jésus.

L'espérance eschatologique dans l'Apocalypse

23 août 2017

Chers frères et sœurs, bonjour !

Nous avons écouté la Parole de Dieu dans le livre de l'Apocalypse, et elle dit : « Voici, je fais l'univers nouveau » (21, 5). L'espérance chrétienne se fonde sur la foi en Dieu qui crée toujours des nouveautés dans la vie de l'homme, il crée des nouveautés dans l'histoire, il crée des nouveautés dans l'univers. Notre Dieu est le Dieu qui crée la nouveauté, parce que c'est le Dieu des surprises.

Il n'est pas chrétien de marcher le regard tourné vers le bas — comme le font les cochons : ils avancent toujours ainsi — sans lever les yeux vers l'horizon. Comme si tout notre chemin finissait ici, en l'espace de quelques mètres de parcours ; comme si dans notre vie, il n'y avait aucune destination ni aucune escale, et que nous étions contraints à errer éternellement, sans rien qui justifie nos nombreux efforts. Cela n'est pas chrétien.

Les pages finales de la Bible nous montrent l'horizon ultime du chemin du croyant : la Jérusalem du Ciel, la Jérusalem céleste. Elle est imaginée avant tout comme une demeure immense, où Dieu accueillera tous les hommes pour habiter définitivement avec eux (Ap 21, 3). Et cela est notre espérance. Et que fera Dieu, quand nous serons enfin avec Lui ? Il fera preuve d'une tendresse infinie à notre égard, comme un père qui accueille ses enfants qui ont longtemps peiné et souffert. Jean, dans l'Apocalypse, prophétise : « Voici la demeure de Dieu avec les hommes ! Il essuiera toute larme de leurs yeux : de mort, il n'y en aura plus ; de pleur, de cri et de peine, il n'y en aura plus, car l'ancien monde s'en est allé [...] Voici, je fais l'univers nouveau ! » (21, 3-5). Le Dieu de la nouveauté !

Essayez de réfléchir à ce passage de l'Écriture Sainte non pas de façon abstraite, mais après avoir lu une nouvelle actuelle, après avoir regardé le journal télévisé ou la couverture des journaux, où il y a tant de tragédies, où l'on rapporte des nouvelles tristes auxquelles tous risquent de s'habituer. Et j'ai salué certaines personnes de Barcelone : que de nouvelles tristes nous parviennent de là ! J'ai salué des gens du Congo, et combien de nouvelles tristes nous parviennent de là ! Et combien d'autres : Pour ne citer que deux pays dont vous provenez... Essayez de penser aux visages des enfants effrayés par la guerre, aux pleurs des mères, aux rêves brisés de nombreux jeunes, aux réfugiés qui affrontent des voyages terribles, et sont si souvent exploités... Malheureusement, la vie, c'est également cela. On a parfois envie de dire que c'est surtout cela.

Peut-être. Mais il y a un Père qui pleure avec nous ; il y a un Père qui verse des larmes de pitié infinie envers ses enfants. Nous avons un Père qui sait pleurer, qui pleure avec nous. Un père qui attend pour nous consoler, parce qu'il connaît nos souffrances et nous a préparé un avenir différent. Telle est la grande vision de l'espérance chrétienne, qui enveloppe tous les jours de notre existence, et qui veut nous soulager.

Dieu n'a pas voulu nos vies par erreur, en s'obligeant, ainsi que nous, à de pénibles nuits d'angoisse. Au contraire, il nous a créés parce qu'il nous veut heureux. C'est notre Père et si nous, ici, faisons l'expérience d'une vie qui n'est pas celle qu'Il a voulu pour nous, Jésus nous garantit que Dieu lui-même accomplit son rachat. Il œuvre pour nous racheter.

Nous croyons et nous savons que la mort et la haine ne sont pas les dernières paroles prononcées sur la parabole de l'existence humaine. Être chrétiens implique une nouvelle

perspective : un regard plein d'espérance. Certains croient que la vie détient tous ses bonheurs dans la jeunesse et dans le passé et que vivre est un lent déclin. D'autres encore considèrent que nos joies ne sont qu'épisodiques et passagères, et que dans la vie des hommes est inscrit le non-sens. Ceux qui, devant tant de catastrophes, disent : « Mais la vie n'a pas de sens. Notre chemin est le non-sens ». Mais nous, chrétiens, ne croyons pas cela. Nous croyons en revanche que dans l'horizon de l'homme, il existe un soleil qui illumine pour toujours. Nous croyons que nos jours les plus beaux doivent encore arriver. Nous sommes davantage des personnes de printemps que d'automne. J'aimerais demander à présent — que chacun réponde dans son cœur, en silence, mais qu'il réponde — : « Est-ce que je suis un homme, une femme, un garçon, une fille de printemps ou d'automne ? Mon âme est-elle de printemps ou d'automne ? Que chacun réponde. Nous percevons les bourgeons d'un monde nouveau plutôt que les feuilles jaunies sur les branches. Nous ne nous berçons pas de nostalgie, de regrets et de plaintes : nous savons que Dieu veut que nous soyons les héritiers d'une promesse et d'inlassables cultivateurs de rêves. N'oubliez pas cette question : « Suis-je une personne de printemps ou d'automne ? ». De printemps, qui attend la fleur, qui attend le fruit, qui attend le soleil qui est Jésus, ou d'automne, qui a toujours le visage tourné vers le bas, aigri et, comme je l'ai dit parfois, le visage des piments au vinaigre.

Le chrétien sait que le Royaume de Dieu, sa Seigneurie d'amour croît comme un grand champ de blé, même si au milieu, se trouve l'ivraie. Il y a toujours des problèmes, il y a les commérages, il y a les guerres, il y a les maladies... Il y a des problèmes. Mais le grain croît, et à la fin, le mal sera éliminé. L'avenir ne nous appartient pas, mais nous savons que Jésus Christ est la plus grande grâce de la vie : il est le baiser de Dieu qui nous attend à la fin, mais qui nous accompagne dès à présent et nous reconforte sur le chemin. Il nous conduit à la grande « demeure » de Dieu avec les hommes (cf. Ap 21, 3), avec nos nombreux autres frères et sœurs, et nous apporterons à Dieu le souvenir des jours vécus ici-bas. Et il sera beau de découvrir en cet instant que rien ne s'est perdu, aucun sourire, aucune larme. Même si notre vie a été longue, il nous semblera l'avoir vécue dans un souffle. Et que la création ne s'est pas arrêtée au sixième jour de la Genèse, mais qu'elle s'est poursuivie, inlassable, parce que Dieu s'est toujours préoccupé de nous. Jusqu'au jour où tout s'accomplira, au matin où les larmes seront séchées, à l'instant même où Dieu prononcera son ultime parole de bénédiction : « Voici — dit le Seigneur —, je fais l'univers nouveau » (v. 5). Oui, notre Père est le Dieu des nouveautés et des surprises. Et ce jour-là, nous serons véritablement heureux, et nous pleurerons. Oui : mais nous pleurerons de joie.

Le rapport entre espérance et mémoire de la vocation

30 août 2017

Chers frères et sœurs, bonjour !

Aujourd'hui, je voudrais revenir sur un thème important : le rapport entre l'espérance et la mémoire, avec une référence particulière à la mémoire de la vocation. Et je prends comme icône l'appel des premiers disciples de Jésus. Dans leur mémoire, cette expérience demeura tellement gravée qu'un d'entre eux en indiqua même l'heure : « C'était environ la dixième heure » (Jn 1, 39). L'évangéliste Jean raconte l'épisode comme un souvenir précis de jeunesse, demeuré intact dans sa mémoire de personne âgée : parce que Jean écrit ces choses quand il était désormais âgé.

La rencontre a eu lieu près du fleuve Jourdain, où Jean-Baptiste baptisait ; et ces jeunes de Galilée avaient choisi Jean-Baptiste comme guide spirituel. Un jour, Jésus vint et se fit baptiser dans le fleuve. Le lendemain, il passa de nouveau et alors le Baptiseur — c'est-à-dire Jean-Baptiste —, dit à deux de ses disciples : « Voici l'agneau de Dieu ! » (v. 36).

Et pour ces deux personnes, c'est l'« étincelle ». Elles quittent leur premier maître et se placent à la suite de Jésus. Sur le chemin, Il se tourne vers elles et pose la question décisive : « Que cherchez-vous ? » (v. 38). Jésus apparaît dans les Évangiles comme un expert du cœur humain. À ce moment-là, il avait rencontré deux jeunes en recherche, sainement inquiets. En effet, quelle jeunesse serait une jeunesse satisfaite, sans se poser de question sur le sens ? Les jeunes qui ne cherchent rien ne sont pas jeunes, ils sont à la retraite, ils sont vieux avant l'heure. Il est triste de voir des jeunes à la retraite... Et Jésus, à travers tout l'Évangile, dans toutes les rencontres qu'il fait le long du chemin, apparaît comme un « incendiaire » des cœurs. D'où sa question qui cherche à faire émerger le désir de vie et de bonheur que chaque jeune porte en lui : « Que cherches-tu ? ». Moi aussi, je voudrais demander aux jeunes qui sont ici sur la place et à ceux qui écoutent à travers les médias : « Toi qui es jeune, que cherches-tu ? Que cherches-tu dans ton cœur ? ».

La vocation de Jean et d'André commence ainsi : c'est le début d'une amitié avec Jésus si forte qu'elle impose une communion de vie et de passion avec Lui. Les deux disciples commencent à demeurer avec Jésus et immédiatement, ils se transforment en missionnaires, parce que quand la rencontre prend fin, ils ne rentrent pas chez eux tranquilles : au point que leurs frères respectifs — Simon et Jacques — sont bientôt entraînés à leur suite. Ils sont allés les voir et ont dit : « Nous avons trouvé le Messie, nous avons trouvé un grand prophète » : ils donnent la nouvelle. Ils sont missionnaires de cette rencontre. Ce fut une rencontre si touchante, si heureuse que les disciples se rappelleront à jamais de ce jour qui illumina et orienta leur jeunesse.

Comment découvre-t-on sa vocation dans ce monde ? On peut la découvrir de nombreuses façons, mais cette page de l'Évangile dit que le premier indice est la joie de la rencontre avec Jésus. Mariage, vie consacrée, sacerdoce : toute vocation véritable commence par une rencontre avec Jésus qui nous donne une joie et une espérance nouvelle ; et elle nous conduit, également à travers les épreuves et les difficultés, à une rencontre toujours plus pleine, cette rencontre croît, toujours plus grande, la rencontre avec Lui et avec la plénitude de la joie.

Le Seigneur ne veut pas d'hommes et de femmes qui marchent derrière lui à contrecœur, sans avoir dans le cœur le vent de la joie. Vous, qui êtes sur la place, je vous demande — que chacun réponde en lui — avez-vous dans le cœur le vent de la joie ? ». Que chacun se demande : « Ai-je en moi, dans mon cœur, le vent de la joie ? ». Jésus veut des personnes qui ont fait l'expérience qu'être à ses côtés procure une joie immense, qui peut être renouvelée chaque jour de notre vie. Un disciple du Royaume de Dieu qui n'est pas joyeux n'évangélise pas ce monde, c'est quelqu'un de triste. On ne devient pas prédicateurs de Jésus en affinant les armes de la rhétorique : tu peux parler, parler, parler, mais s'il n'y a pas autre chose... Comment devient-on prédicateurs de Jésus ? En conservant dans les yeux l'étincelle du véritable bonheur. Nous voyons tant de chrétiens, même parmi nous, qui avec les yeux, te transmettent la joie de la foi : avec les yeux !

Pour cette raison le chrétien — comme la Vierge Marie — conserve la flamme de son amour : amoureux de Jésus. Certes, il y a des épreuves dans la vie, il y a des moments où il faut aller de

l'avant malgré le froid et les vents contraires, malgré tant d'amertumes. Mais les chrétiens connaissent la route qui conduit à ce feu sacré qui les a enflammés une fois pour toutes.

Mais, s'il vous plaît, je compte sur vous : n'écoutez pas les personnes déçues et malheureuses ; n'écoutez pas ceux qui recommandent de façon cynique de ne pas cultiver d'espérances dans la vie ; ne nous fions pas de ceux qui étouffent dès le départ tout enthousiasme en disant qu'aucune entreprise ne mérite le sacrifice de toute une vie ; n'écoutez pas les « vieux » de cœur qui étouffent l'euphorie des jeunes. Allons voir les personnes âgées dont le regard brille d'espérance ! Cultivons au contraire de saines utopies : Dieu veut que nous soyons capables de rêver comme Lui et avec Lui tandis que nous marchons en étant bien attentifs à la réalité. Rêver d'un monde différent. Et si le rêve s'éteint, en rêver à nouveau, en puisant avec espérance à la mémoire des origines, à ces braises qui, sans doute après une vie pas si bonne, sont cachées sous les cendres de la première rencontre avec Jésus.

Voilà donc une dynamique fondamentale de la vie chrétienne : se souvenir de Jésus. Paul disait à son disciple : « Souviens-toi de Jésus Christ » (2 Tm 2, 8) ; tel est le conseil du grand saint Paul : « Souviens-toi de Jésus Christ ». Se rappeler de Jésus, du feu d'amour avec lequel nous avons conçu un jour notre vie comme un projet de bien, et raviver avec cette flamme notre espérance.

« Éduquer à l'espérance »

20 septembre 2017

Chers frères et sœurs, bonjour !

La catéchèse d'aujourd'hui a pour thème : « *éduquer à l'espérance* ». Et c'est pourquoi je m'adresserai directement, en employant le tutoiement, en imaginant parler comme un éducateur, comme un père à un jeune, ou à toute autre personne prête à apprendre.

Réfléchis, là où Dieu t'a semé, espère ! Espère toujours.

Ne te rends pas à la nuit : rappelle-toi que le premier ennemi à soumettre n'est pas à l'extérieur de toi : il est en toi. Ne laisse donc pas de place aux pensées amères, obscures. Ce monde est le premier miracle que Dieu a fait, et Dieu a mis entre nos mains la grâce de nouveaux prodiges. Foi et espérance vont de pair. Crois à l'existence des vérités les plus élevées et les plus belles. Aie confiance en Dieu créateur, dans l'Esprit Saint qui meut tout vers le bien, dans l'étreinte du Christ qui attend chaque homme à la fin de son existence ; crois, Il t'attend. Le monde marche grâce au regard de tant d'hommes qui ont ouvert des brèches, qui ont construit des ponts, qui ont rêvé et cru ; même quand autour d'eux, ils entendaient des paroles de dérision.

Ne pense jamais que la lutte que tu mènes ici-bas est complètement inutile. À la fin de l'existence, ce n'est pas le naufrage qui nous attend : en nous frémit une semence d'absolu. Dieu ne déçoit pas : s'il a placé une espérance dans nos cœurs, il ne veut pas la tronquer par des frustrations incessantes. Tout naît pour fleurir dans un printemps éternel. Dieu nous a aussi créés pour fleurir. Je me rappelle de ce dialogue, lorsque le chêne a demandé à l'amandier : « Parle-moi de Dieu ». Et l'amandier a fleuri.

Partout où tu es, construis ! Si tu es par terre, relève-toi ! Ne reste jamais par terre, lève-toi, laisse-toi aider pour te remettre debout. Si tu es assis, mets-toi en chemin ! Si l'ennui te

paralyse, chasse-le par des œuvres de bien ! Si tu te sens vide ou démoralisé, demande que l'Esprit Saint puisse à nouveau remplir ton néant.

Accomplis la paix au milieu des hommes, et n'écoute pas la voix de celui qui sème la haine et les divisions. N'écoute pas ces voix. Les êtres humains, pour autant qu'ils soient différents les uns des autres, ont été créés pour vivre ensemble. Dans les différends, prends patience : un jour, tu découvriras que chacun est dépositaire d'un fragment de vérité.

Aime les personnes. Aime-les une par une. Respecte le chemin de tous, qu'il soit linéaire ou tourmenté, car chacun a son histoire à raconter. Chacun de nous a aussi sa propre histoire à raconter. Chaque enfant qui naît est la promesse d'une vie qui, encore une fois, se révèle plus forte que la mort. Chaque amour qui naît est une puissance de transformation qui aspire au bonheur.

Jésus nous a remis une lumière qui brille dans les ténèbres : défends-la, protège-la. Cette unique lumière est la plus grande richesse confiée à ta vie.

Et surtout, rêve ! N'aie pas peur de rêver. Rêve ! Rêve un monde que l'on ne voit pas encore, mais qui se réalisera assurément. L'espérance nous conduit à croire à l'existence d'une création qui s'étend jusqu'à son accomplissement définitif, quand Dieu sera tout en tous. Les hommes capables d'imagination ont offert à l'homme des découvertes scientifiques et technologiques. Ils ont sillonné les océans, ils ont foulé des terres que personne n'avait jamais foulées. Les hommes qui ont cultivé des espérances sont aussi ceux qui ont vaincu l'esclavage, et conduit à de meilleures solutions de vie sur cette terre. Pensez à ces hommes.

Sois responsable de ce monde et de la vie de chaque homme. Pense que chaque injustice contre un pauvre est une blessure ouverte, et amoindrit ta dignité elle-même. La vie ne cesse pas avec ton existence, et dans ce monde d'autres générations viendront qui succéderont à la nôtre, et tant d'autres encore. Et demande chaque jour à Dieu, le don du courage. Rappelle-toi que Jésus a vaincu la peur pour nous. Il a vaincu la peur ! Notre ennemi le plus perfide ne peut rien contre la foi. Et quand tu seras effrayé devant certaines difficultés de la vie, rappelle-toi que tu ne vis pas seulement pour toi même. Dans le baptême, ta vie a déjà été plongée dans le mystère de la Trinité et tu appartiens à Jésus. Et si un jour tu étais pris de frayeur, ou si tu pensais que le mal est trop grand pour être défié, pense simplement que Jésus vis en toi. Et c'est Lui qui, à travers toi, avec sa douceur veut soumettre tous les ennemis de l'homme : le péché, la haine, le crime, la violence ; tous nos ennemis.

Aie toujours le courage de la vérité, mais souviens-toi : tu n'es supérieur à personne. Rappelle-toi de cela : tu n'es supérieur à personne. Même si tu devais rester le dernier à croire dans la vérité, ne fuis pas pour autant la compagnie des hommes. Même si tu devais vivre dans le silence d'un ermitage, porte dans ton cœur les souffrances de chaque créature. Tu es chrétien ; et dans la prière remets tout à Dieu.

Et cultive des idéaux. Vis pour quelque chose qui dépasse l'homme. Et si un jour ces idéaux devaient te demander un compte élevé à payer, ne cesse jamais de les porter dans ton cœur. La fidélité obtient tout.

Si tu commets des erreurs, relève-toi : rien n'est plus humain que de commettre des erreurs. Et ces mêmes erreurs ne doivent pas devenir une prison pour toi. Ne sois pas prisonnier de tes erreurs. Le Fils de Dieu n'est pas venu pour ceux qui sont sains, mais pour les malades : il est donc venu pour toi. Et si tu commets encore des erreurs à l'avenir, ne crains rien, relève-toi ! Sais-tu pourquoi ? Parce que Dieu est ton ami.

Si tu es frappé par l'amertume, crois fermement dans toutes les personnes qui œuvrent encore pour le bien : dans leur humilité se trouve la semence d'un monde nouveau. Fréquente les personnes qui ont conservé leur cœur comme celui d'un enfant. Apprends de ce qui est merveilleux, cultive l'étonnement.

Vis, aime, rêve, crois. Et, avec la grâce de Dieu, ne désespère jamais.

Les ennemis de l'espérance

27 septembre 2017

Chers frères et sœurs, bonjour !

En ce moment, nous parlons de l'espérance : mais aujourd'hui, je voudrais réfléchir avec vous sur les *ennemis de l'espérance*. Parce que l'espérance a ses ennemis : comme tout bien dans ce monde, elle a ses ennemis.

Et il m'est venu à l'esprit l'antique mythe du vase de Pandore : l'ouverture du vase déchaîne de nombreux malheurs pour l'histoire du monde. Mais peu de personnes se souviennent de la dernière partie de l'histoire, qui fait apparaître un rayon de lumière : après que tous les maux sont sortis du vase, un minuscule don semble se venger de tout ce mal qui se répand. Pandore, la femme qui devait conserver le vase, l'aperçoit en dernier : les Grecs l'appellent elpis, ce qui signifie *espérance*.

Ce mythe nous raconte pourquoi l'espérance est si importante pour l'humanité. Ce n'est pas vrai que « tant qu'il y a de la vie il y a de l'espoir », comme on a l'habitude de le dire. Ce serait plutôt le contraire : c'est l'espérance qui soutient la vie, qui la protège, qui la conserve et la fait croître. Si les hommes n'avaient pas cultivé l'espérance, s'ils ne s'étaient pas accrochés à cette vertu, ils ne seraient jamais sortis des cavernes, et n'auraient pas laissé de trace dans l'histoire du monde. C'est ce qui peut exister de plus divin dans le cœur de l'homme.

Un poète français — Charles Péguy — nous a laissé des pages magnifiques sur l'espérance (cf. *Le porche du mystère de la deuxième vertu*). Il dit de façon poétique que Dieu ne s'étonne pas tant de la foi des êtres humains, ni de leur charité ; mais ce qui le remplit véritablement d'émerveillement et d'émotion est l'espérance des gens : « Que ces pauvres enfants — écrit-il — voient comme tout ça se passe et qu'ils croient que demain ça ira mieux ». L'image du poète rappelle les visages de tant de gens qui sont passés dans ce monde — paysans, ouvriers pauvres, migrants à la recherche d'un avenir meilleur — qui ont lutté de façon tenace malgré l'amertume d'un aujourd'hui difficile, rempli de tant d'épreuves, mais animé par la confiance que leurs enfants auraient eu une vie plus juste et plus sereine. Ils luttèrent pour leurs enfants, ils luttèrent dans l'espérance.

L'espérance est la poussée du cœur de celui qui part en quittant sa maison, sa terre, parfois sa famille et ses parents — je pense aux migrants —, pour chercher une vie meilleure, plus digne pour eux et pour leurs proches. Et c'est aussi *la poussée dans le cœur de celui qui accueille* : le désir de se rencontrer, de se connaître, de dialoguer... L'espérance est la poussée à « partager le voyage », parce que le voyage se fait à deux ; ceux qui viennent sur notre terre, et nous qui allons vers leur cœur, pour les comprendre, pour comprendre leur culture, leur langue. C'est un voyage à deux, mais sans espérance, ce voyage ne peut pas se faire. L'espérance est la poussée à partager le voyage de la vie, comme nous le rappelle la campagne de la Caritas que

nous inaugurons aujourd'hui. Mes frères, n'ayons pas peur de partager le voyage ! N'ayons pas peur ! N'ayons pas peur de partager l'espérance !

L'espérance n'est pas une vertu pour des gens qui ont l'estomac plein. Voilà pourquoi, depuis toujours, les pauvres sont les premiers porteurs de l'espérance. Et dans ce sens, nous pouvons dire que les pauvres, et les mendiants également, sont les protagonistes de l'Histoire. Pour entrer dans le monde, Dieu a eu besoin d'eux : de Joseph et de Marie, des pasteurs de Bethléem. Dans la nuit du premier Noël, il y avait un monde qui dormait, installé dans tant de certitudes acquises. Mais les humbles préparaient cachés la révolution de la bonté. Ils étaient pauvres de tout, certains étaient à peine un peu au-dessus du seuil de la survie, mais ils étaient riches du bien le plus précieux qui existe au monde, c'est-à-dire la volonté de changement.

Parfois, avoir tout eu de la vie est un malheur. Pensez à un jeune auquel on n'a pas enseigné la vertu de l'attente et de la patience, qui n'a dû suer pour rien, qui a brûlé les étapes et, à vingt ans, « sait déjà comment fonctionne le monde » ; il a été destiné à la pire condamnation : celle de ne plus rien désirer. Voilà la pire condamnation. Fermer la porte aux désirs, aux rêves. On dirait un jeune, mais l'automne est déjà tombé sur son cœur. Ce sont les jeunes de l'automne.

Avoir une âme vide est le pire obstacle à l'espérance. C'est un risque dont personne ne peut se déclarer exempt ; parce qu'il peut arriver d'être tentés contre l'espérance même si l'on parcourt le chemin de la vie chrétienne. Les moines de l'antiquité avaient dénoncé l'un des pires ennemis de la ferveur. Ils disaient : ce « démon de midi » qui sape une vie d'activité, précisément alors que le soleil brille dans le ciel. Cette tentation nous surprend quand on s'y attend le moins : les journées deviennent monotones et ennuyeuses, plus aucune valeur ne semble mériter d'effort. Cette attitude s'appelle l'acédie qui corrompt la vie de l'intérieur jusqu'à la laisser comme une enveloppe vide.

Quand cela arrive, le chrétien sait que cette condition doit être combattue, jamais acceptée passivement. Dieu nous a créés pour la joie et pour le bonheur, et non pour nous complaire dans des pensées mélancoliques. Voilà pourquoi il est important de conserver notre cœur, en nous opposant aux tentations de malheur, qui ne viennent certainement pas de Dieu. Et là où nos forces nous apparaîtraient faibles et le combat contre l'angoisse particulièrement difficile, nous pouvons toujours avoir recours au nom de Jésus. Nous pouvons répéter cette prière simple, dont nous trouvons une trace également dans les Évangiles, et qui est devenue le pivot de nombreuses traditions spirituelles chrétiennes : « Seigneur Jésus Christ, Fils du Dieu vivant, aie pitié du pécheur que je suis ! ». Belle prière. « Seigneur Jésus Christ, Fils du Dieu vivant, aie pitié du pécheur que je suis ! ». C'est une prière d'espérance, parce que je m'adresse à Celui qui peut ouvrir toutes grandes les portes, et résoudre le problème et me faire regarder l'horizon, l'horizon de l'espérance.

Frères et sœurs, nous ne sommes pas seuls pour combattre contre le désespoir. Si Jésus a vaincu le monde, il est capable de vaincre en nous tout ce qui s'oppose au bien. Si Dieu est avec nous, personne ne nous volera la vertu dont nous avons absolument besoin pour vivre. Personne ne nous volera l'espérance. Allons de l'avant !

Missionnaires d'espérance aujourd'hui

4 octobre 2017

Chers frères et sœurs, bonjour !

Au cours de cette catéchèse, je voudrais parler sur le thème « Missionnaires d'espérance aujourd'hui ». Je suis heureux de le faire au début du mois d'octobre, qui dans l'Église, est consacré de façon particulière à la mission, et également en la fête de saint François d'Assise, qui a été un grand missionnaire d'espérance !

En effet, le chrétien n'est pas un prophète de malheur. Nous ne sommes pas des prophètes de malheur. L'essence de son annonce est le contraire, le contraire du malheur : c'est Jésus, mort et ressuscité par amour et que Dieu a ressuscité le matin de Pâques. Et c'est le noyau de la foi chrétienne. Si les Évangiles s'arrêtaient à la sépulture de Jésus, l'histoire de ce prophète s'ajouterait aux nombreuses biographies de personnages héroïques qui ont consacré leur vie à un idéal. L'Évangile serait alors un livre édifiant, et également consolateur, mais ce ne serait pas une annonce d'espérance.

Mais les Évangiles ne se terminent pas avec le vendredi saint, ils vont au-delà ; et c'est précisément ce fragment supplémentaire qui transforme nos vies. Les disciples de Jésus étaient abattus ce samedi après la crucifixion ; cette pierre roulée sur la porte du sépulcre avait également clos les trois années enthousiasmantes qu'ils avaient vécues avec le Maître de Nazareth. Il semblait que tout soit fini et certains d'entre eux, déçus et effrayés, quittaient déjà Jérusalem.

Mais Jésus ressuscite ! Ce fait inattendu renverse et bouleverse l'esprit et le cœur des disciples. Parce que Jésus ne ressuscite pas uniquement pour lui-même, comme si sa renaissance était une prérogative dont être jaloux : s'il monte vers le Père, c'est parce qu'il veut que chaque homme participe à sa résurrection, et qu'elle entraîne chaque créature vers le haut. Et le jour de la Pentecôte, les disciples sont transformés par le souffle de l'Esprit Saint. Ils n'auront pas seulement une bonne nouvelle à apporter à tous, mais ils seront eux-mêmes différents d'avant, comme s'ils renaissaient à une vie nouvelle. La résurrection de Jésus nous transforme avec la force de l'Esprit Saint. Jésus est vivant, il est vivant parmi nous, il est vivant et il a cette force de transformer.

Comme il est beau de penser que l'on est annonciateurs de la résurrection de Jésus non seulement par les paroles, mais par les faits et par le témoignage de la vie ! Jésus ne veut pas de disciples capables uniquement de répéter des formules apprises par cœur. Il veut des témoins : des personnes qui diffusent l'espérance avec leur façon d'accueillir, de sourire, d'aimer. Surtout d'aimer : parce que la force de la résurrection rend les chrétiens capables d'aimer même quand l'amour semble avoir égaré ses raisons. Il y a un « plus » qui habite l'existence chrétienne, et qui ne s'explique pas simplement par la force d'âme ou par un plus grand optimisme. La foi, notre espérance, n'est pas seulement un optimisme ; c'est quelque chose de plus ! C'est comme si les croyants étaient des personnes avec un « bout de ciel » en plus sur leur tête. Cela est beau : nous sommes des personnes avec un bout de ciel en plus sur la tête, accompagnés par une présence dont certains n'ont pas même l'intuition.

Ainsi, le devoir des chrétiens dans ce monde est celui d'ouvrir des espaces de salut, comme des cellules de régénération capables de restituer la sève à ce qui semblait perdu pour toujours. Quand le ciel est tout nuageux, celui qui sait parler du soleil est une bénédiction. Voilà, le vrai

chrétien est ainsi : il ne se plaint pas et n'est pas en colère, mais il est convaincu, en vertu de la force de la résurrection, qu'aucun mal n'est infini, aucune nuit n'est sans fin, aucun homme n'est définitivement mauvais, aucune haine ne peut l'importer sur l'amour.

Certes, parfois, les disciples paieront cher cette espérance qui leur a été donnée par Jésus. Pensons aux nombreux chrétiens qui n'ont pas abandonné leur peuple, quand est venu le temps de la persécution. Ils sont restés là, où même le lendemain était incertain, où l'on ne pouvait faire aucun projet d'aucune sorte, ils sont restés en espérant en Dieu. Et pensons à nos frères, à nos sœurs du Moyen-Orient, qui apportent un témoignage d'espérance et qui offrent également leur vie pour ce témoignage. Ceux-là sont de vrais chrétiens ! Ils portent le ciel dans leur cœur, ils regardent au-delà, toujours au-delà. Qui a eu la grâce d'embrasser la résurrection de Jésus peut encore espérer dans l'inespéré. Les martyrs de tout temps, avec leur fidélité au Christ, racontent que l'injustice n'est pas le dernier mot de la vie. Dans le Christ ressuscité, nous pouvons continuer d'espérer. Les hommes et les femmes qui savent « pourquoi » vivre résistent plus que les autres dans les moments de difficultés. Mais celui qui a le Christ à ses côtés ne craint véritablement plus rien. Et pour cela, les chrétiens, les vrais chrétiens, ne sont jamais des hommes faciles et accommodants. Leur douceur ne doit pas être confondue avec un sentiment d'insécurité et de soumission. Saint Paul pousse Timothée à souffrir pour l'Évangile et dit : « Car ce n'est pas un esprit de crainte que Dieu nous a donné, mais un Esprit de force, d'amour et de maîtrise de soi » (2 Tm 1, 7). Tombés, ils se relèvent toujours.

Voilà, chers frères et sœurs, pourquoi le chrétien est un missionnaire d'espérance. Pas en vertu de son propre mérite, mais grâce à Jésus, le grain de blé qui, tombé en terre, est mort et a porté beaucoup de fruit (cf. Jn 12, 24).

L'attente vigilante, dimension de l'espérance

11 octobre 2017

Chers frères et sœurs, bonjour !

Aujourd'hui je voudrais m'arrêter sur cette dimension de l'espérance qui est *l'attente vigilante*. Le thème de la vigilance est l'un des fils conducteurs du Nouveau Testament. Jésus prêche à ses disciples : « Que vos reins soient ceints et vos lampes allumées. Soyez semblables, vous, à des gens qui attendent leur maître à son retour de noces, pour lui ouvrir dès qu'il viendra et frappera » (Lc 12, 35-36). Pendant la période qui suit la résurrection de Jésus, au cours de laquelle s'alternent sans cesse des moments de sérénité et d'autres d'angoisse, les chrétiens ne se reposent jamais. L'Évangile recommande d'être comme des serviteurs qui ne vont jamais dormir, tant que leur maître n'est pas rentré. Ce monde exige notre responsabilité, et nous l'assumons entièrement avec amour. Jésus veut que notre existence soit laborieuse, que nous ne baissions jamais la garde, pour accueillir avec gratitude et étonnement chaque nouveau jour que Dieu nous a donné. Chaque matin est une page blanche que le chrétien commence à écrire avec les œuvres de bien. Nous avons déjà été sauvés par la rédemption de Jésus, mais à présent, nous attendons la pleine manifestation de sa souveraineté : quand finalement Dieu sera tout en tous (cf. 1 Co 15, 28). Rien n'est plus certain, dans la foi des chrétiens, que ce « rendez-vous », ce rendez-vous avec le Seigneur, quand Il viendra. Et quand ce jour arrivera, nous chrétiens, voulons être comme ces serviteurs qui ont passé la nuit avec les flancs ceints et les lampes allumées : il faut être prêts pour le salut qui vient, prêts à la rencontre. Vous-mêmes, avez-vous

pensé à comment sera la rencontre avec Jésus quand Il viendra ? Mais ce sera une étreinte, une joie immense, une grande joie ! Nous devons vivre dans l'attente de cette rencontre !

Le chrétien n'est pas fait pour l'ennui ; plutôt pour la *patience*. Il sait que, même dans la monotonie de certains jours toujours pareils, se cache un mystère de grâce. Il y a des personnes qui, par la persévérance de leur amour, deviennent comme des puits qui irriguent le désert. Rien n'arrive en vain, aucune situation dans laquelle un chrétien se trouve plongé n'est complètement réfractaire à l'amour. Aucune nuit n'est longue au point de faire oublier la joie de l'aurore. Et plus la nuit est obscure, plus l'aurore est proche. Si nous restons unis à Jésus, le froid des moments difficiles ne nous paralyse pas ; et même si le monde entier prêchait contre l'espérance, s'il disait que l'avenir n'apportera que de sombres nuées, le chrétien sait que, dans ce même avenir, se trouve le retour du Christ. Quand cela arrivera-t-il ? Personne ne le sait, mais la pensée qu'au terme de notre histoire il y a Jésus miséricordieux, suffit pour avoir confiance et ne pas maudire la vie. Tout sera sauvé. Tout. Nous souffrirons, il y aura des moments qui susciteront la colère et l'indignation, mais la douce et puissante mémoire du Christ chassera la tentation de penser que cette vie est une erreur.

Après avoir connu Jésus, nous ne pouvons faire autre chose que *scruter l'histoire avec confiance et espérance*. Jésus est comme une maison et nous sommes à l'intérieur, et des fenêtres de cette maison, nous regardons le monde. C'est pourquoi nous ne nous refermons pas sur nous-mêmes, nous ne regrettons pas avec mélancolie un passé que l'on présume doré, mais nous regardons toujours de l'avant, vers un avenir qui n'est pas seulement l'œuvre de nos mains, mais qui est tout d'abord une préoccupation constante de la providence de Dieu. Un jour, tout ce qui est opaque deviendra lumière.

Et pensons que Dieu ne se dément pas lui-même. Jamais. Dieu ne déçoit jamais. Sa volonté à notre égard n'est pas nébuleuse, mais elle est un projet de salut bien tracé : « Dieu veut que tous les hommes soient sauvés et accèdent à la connaissance de la vérité » (1 Tm 2, 4). C'est pourquoi nous ne nous abandonnons pas au cours des événements avec pessimisme, comme si l'histoire était un train dont on a perdu le contrôle. La résignation n'est pas une vertu chrétienne. Comme il n'est pas chrétien de hausser les épaules ou de baisser la tête devant un destin qui nous semble inéluctable.

Celui qui apporte l'espérance au monde n'est jamais une personne soumise. Jésus nous recommande de l'attendre en ne restant pas les bras croisés : « Heureux ces serviteurs que le maître en arrivant trouvera en train de veiller ! » (Lc 12, 37). Il n'y a pas de constructeur de paix qui, en fin de compte, n'ait compromis sa paix personnelle, en assumant les problèmes des autres. La personne soumise n'est pas un constructeur de paix, mais elle est paresseuse, quelqu'un qui veut être tranquille. Alors que le chrétien est un constructeur de paix quand il prend des risques, quand il a le courage de prendre des risques pour apporter le bien, le bien que Jésus nous a donné, qu'il nous a donné comme un trésor.

Chaque jour de notre vie, répétons cette invocation que les premiers disciples, dans leur langue araméenne, exprimaient par les paroles *Marana tha*, et que nous retrouvons dans le dernier verset de la Bible : « Viens Seigneur Jésus ! » (Ap 22, 20). C'est le refrain de chaque existence chrétienne : dans notre monde, nous n'avons besoin de rien, si ce n'est d'une caresse du Christ. Quelle grâce si, dans la prière, dans les jours difficiles de notre vie, nous entendons sa voix qui répond et qui nous rassure : « Voici, je viens sans tarder » (Ap 22, 7) !

L'espérance chrétienne et la mort

18 octobre 2017

Chers frères et sœurs, bonjour !

Je voudrais aujourd'hui comparer l'espérance chrétienne avec la réalité de la mort, une réalité que notre civilisation moderne tend toujours davantage à effacer. Ainsi, quand la mort arrive, pour ceux qui sont proches de nous ou pour nous-mêmes, nous nous trouvons impréparés, également privés d'un « alphabet » adapté pour trouver des paroles ayant du sens autour de son mystère, qui demeure cependant. Pourtant, les premiers signes de civilisation humaine sont passés précisément à travers cette énigme. Nous pourrions dire que l'homme est né avec le culte des morts.

D'autres civilisations, avant la nôtre, ont eu le courage de la regarder en face. C'était un événement raconté par les personnes âgées aux nouvelles générations, comme une réalité inéluctable qui obligeait l'homme à vivre pour quelque chose d'absolu. Il est dit dans le psaume 90 : « Fais-nous savoir comment compter nos jours, que nous venions de cœur à la sagesse ! » (v. 12). Compter ses propres jours a pour effet que le cœur devienne sage ! Des mots qui nous ramènent à un sain réalisme, en chassant le délire de toute-puissance. Que sommes-nous ? Nous ne sommes « presque rien », dit un autre psaume (cf. 88, 48) ; nos jours s'écoulent rapidement : même si nous devions vivre cent ans, à la fin il nous semblerait que tout n'ait duré que le temps d'un souffle. Très souvent, j'ai entendu des personnes âgées dire : « Ma vie a passé comme un souffle... ».

Ainsi, la mort met notre vie à nue. Elle nous fait découvrir que nos actes d'orgueil, de colère et de haine étaient de la vanité : pure vanité. Nous nous apercevons avec regret de ne pas avoir assez aimé et de ne pas avoir cherché ce qui était essentiel. Et, au contraire, nous voyons ce que nous avons semé de vraiment bon : les liens d'affection pour lesquels nous nous sommes sacrifiés, et qui à présent nous tiennent la main.

Jésus a éclairé le mystère de notre mort. Par son comportement, il nous autorise à nous sentir tristes quand une personne chère s'en va. Lui-même fut « profondément » troublé devant la tombe de son ami Lazare, et « il pleura » (Jn 11, 35). Dans cette attitude, nous sentons Jésus très proche, notre frère. Il pleura pour son ami Lazare.

Et alors Jésus prie le Père, source de vie, et il ordonne à Lazare de sortir du sépulcre. Et il advient ainsi. L'espérance chrétienne puise à cette attitude que Jésus prend contre la mort humaine : mais si celle-ci est présente dans la création, elle est cependant une balafre qui défigure le dessein d'amour de Dieu, et le Sauveur veut nous en guérir.

Ailleurs, les Évangiles racontent l'histoire d'un père dont la fille est très malade et qui s'adresse à Jésus avec foi pour qu'il la sauve (cf. Mc 5, 21-24.35-43). Et il n'y a pas de figure plus émouvante que celle d'un père ou d'une mère avec un enfant malade. Et Jésus se met immédiatement en marche avec cet homme, qui s'appelait Jaïre. À un certain moment, quelqu'un arrive de la maison de Jaïre pour dire que la petite fille est morte et qu'il n'y a plus besoin de déranger le Maître. Mais Jésus dit à Jaïre : « Sois sans crainte, aie seulement la foi » (Mc 5, 36). Jésus sait que cet homme est tenté de réagir par la colère et le désespoir, parce que sa petite fille est morte, et il lui recommande de conserver la petite flamme qui est allumée dans son cœur : la foi. « Sois sans crainte, aie seulement la foi ». « Sois sans crainte, continue

seulement à garder cette flamme allumée ! ». Et ensuite, arrivés à la maison, il réveillera la petite fille de la mort et la rendra vivante à sa famille.

Jésus nous place sur cette « crête » de la foi. À Marthe, qui pleure pour la disparition de son frère Lazare, il oppose la lumière d'un dogme : « Je suis la résurrection. Qui croit en moi, même s'il meurt, vivra ; et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. Le crois-tu ? » (Jn 11, 25-26). C'est ce que Jésus répète à chacun de nous, à chaque fois que la mort vient déchirer le tissu de la vie et des liens d'affection. Toute notre existence se joue là, entre le versant de la foi et le précipice de la peur. Jésus dit : « Je ne suis pas la mort, je suis la résurrection et la vie, le crois-tu ? Crois-tu cela ? ». Nous, qui sommes aujourd'hui ici sur la place, le croyons-nous ?

Nous sommes tous petits et sans défense devant le mystère de la mort. Mais quelle grâce si, à ce moment-là, nous conservons dans notre cœur la flamme de la foi ! Jésus nous prendra par la main, comme il prit par la main la fille de Jaïre, et il répétera encore une fois : « *Talitha koum* », « Fillette, je te le dis, lève-toi ! » (Mc 5, 41). Il nous le dira, à chacun de nous : « Lève-toi, ressuscite ! ». Je vous invite à présent à fermer les yeux et à penser à ce moment-là : celui de notre mort. Que chacun de nous pense à sa propre mort, et s'imagine ce moment qui viendra, quand Jésus nous prendra par la main et nous dira : « Viens, viens avec moi, lève-toi ». L'espérance finira là et ce sera la réalité, la réalité de la vie. Pensez-y bien : Jésus lui-même viendra auprès de chacun de nous et nous prendra par la main, avec sa tendresse, sa douceur, son amour. Et que chacun répète dans son cœur la parole de Jésus : « Lève-toi, viens. Lève-toi, viens. Lève-toi, ressuscite ! ».

Telle est notre espérance devant la mort. Pour celui qui croit, c'est une porte qui s'ouvre en grand ; pour celui qui doute, c'est une raie de lumière qui filtre d'une porte qui ne s'est pas entièrement fermée. Mais pour nous tous ce sera une grâce, quand cette lumière, de la rencontre avec Jésus, nous illuminera.

Le paradis, objet de notre espérance

25 octobre 2017

Chers frères et sœurs, bonjour !

C'est la dernière catéchèse sur le thème de l'espérance chrétienne, qui nous a accompagnés depuis le début de cette année liturgique. Et je conclurai en parlant du paradis, comme objectif de notre espérance.

« Paradis » est l'un des derniers mots prononcés par Jésus sur la croix, adressé au bon larron. Arrêtons-nous un instant sur cette scène. Sur la croix, Jésus n'est pas seul. À côté de lui, à droite et à gauche, il y a deux malfaiteurs. Sans doute, en passant devant ces trois croix élevées sur le Golgotha, certains poussèrent un soupir de soulagement en pensant qu'enfin, justice était faite en mettant à mort de telles personnes.

À côté de Jésus, il y a également quelqu'un qui s'avoue coupable : quelqu'un qui reconnaît avoir mérité ce terrible supplice. Nous l'appelons le « bon larron » qui, s'opposant aux autres, dit : nous recevons ce que nous avons mérité pour nos actions (cf. Lc 23, 41).

Sur le Calvaire, ce vendredi tragique et saint, Jésus arrive au sommet de son incarnation, de sa solidarité avec nous pécheurs. Là se réalise ce que le prophète Isaïe avait dit du serviteur souffrant : « Il a été compté parmi les criminels » (53, 12 ; cf. Lc 22, 37).

C'est là, sur le Calvaire, que Jésus a le dernier rendez-vous avec un pécheur, pour lui ouvrir à lui aussi toutes grandes les portes de son Royaume. Cela est intéressant : c'est la seule fois que le mot « paradis » apparaît dans les Évangiles. Jésus le promet à un « pauvre diable » qui sur le bois de la croix, a eu le courage de lui adresser la plus humble des requêtes : « Souviens-toi de moi, lorsque tu viendras avec ton royaume » (Lc 23, 42). Il n'avait pas d'œuvres de bien à faire valoir, il n'avait rien, mais il se confiait à Jésus, qu'il reconnaît comme innocent, bon, si différent de lui (v. 41). Ce mot d'humble repentir a suffi pour toucher le cœur de Jésus.

Le bon larron nous rappelle notre véritable condition devant Dieu : que nous sommes ses enfants, qu'il éprouve de la compassion pour nous, qu'il est désarmé chaque fois que nous lui manifestons la nostalgie de son amour. Dans les chambres de nombreux hôpitaux ou dans les cellules des prisons, ce miracle se répète d'innombrables fois : il n'y a aucune personne, pour autant qu'elle ait mal vécu, à laquelle ne reste que le désespoir et la grâce soit interdite. Devant Dieu, nous nous présentons tous les mains vides, un peu comme le publicain de la parabole qui s'était arrêté en prière au fond du temple (cf. Lc 18, 13). Et chaque fois qu'un homme, faisant le dernier examen de conscience de sa vie, découvre que les fautes dépassent de loin les œuvres de bien, il ne doit pas se décourager, mais se confier à la miséricorde de Dieu. Et cela nous donne de l'espoir, cela nous ouvre le cœur !

Dieu est le Père, et jusqu'au dernier moment, il attend notre retour. Et au fils prodigue revenu, qui commence à confesser ses fautes, le père le fait taire en le prenant dans ses bras (cf. Lc 15, 20). Voilà Dieu : c'est ainsi qu'il nous aime !

Le paradis n'est pas un lieu de conte de fée, ni un jardin enchanté. Le paradis est le baiser de Dieu, Amour infini, et nous y entrons grâce à Jésus, qui est mort en croix pour nous. Là où il y a Jésus, il y a la miséricorde et le bonheur ; sans Lui, il y a le froid et les ténèbres. À l'heure de la mort, le chrétien répète à Jésus : « Souviens-toi de moi ». Et même si plus personne ne se souvenait de nous, Jésus est là, à nos côtés. Il veut nous emmener dans le lieu le plus beau qui existe. Il veut nous y emmener avec ce peu ou ce grand bien qu'il y a eu dans notre vie, afin que rien ne soit perdu de ce qu'il avait déjà racheté. Et dans la maison du Père, il apportera également tout ce qui en nous a besoin de rachat : les fautes et les erreurs de toute une vie. Tel est l'objectif de notre existence : que tout s'accomplisse, et soit transformé en amour.

Si nous croyons cela, la mort cesse de nous faire peur, et nous pouvons également espérer quitter ce monde sereinement, avec une grande confiance. Qui a connu Jésus ne craint plus rien. Et nous pourrions répéter nous aussi les paroles du vieux Syméon, lui aussi béni par la rencontre avec le Christ, après toute une vie passée dans l'attente : « Maintenant, Souverain Maître, tu peux, selon ta parole, laisser ton serviteur s'en aller en paix ; car mes yeux ont vu ton salut » (Lc 2, 29-30).

Et à cet instant, enfin, nous n'aurons plus besoin de rien, nous ne verrons plus de façon confuse. Nous ne pleurerons plus inutilement, parce que tout est passé ; même les prophéties, même la connaissance. Mais l'amour non, lui demeure. Parce que « la charité ne passe jamais » (cf. 1 Co 13, 8).

